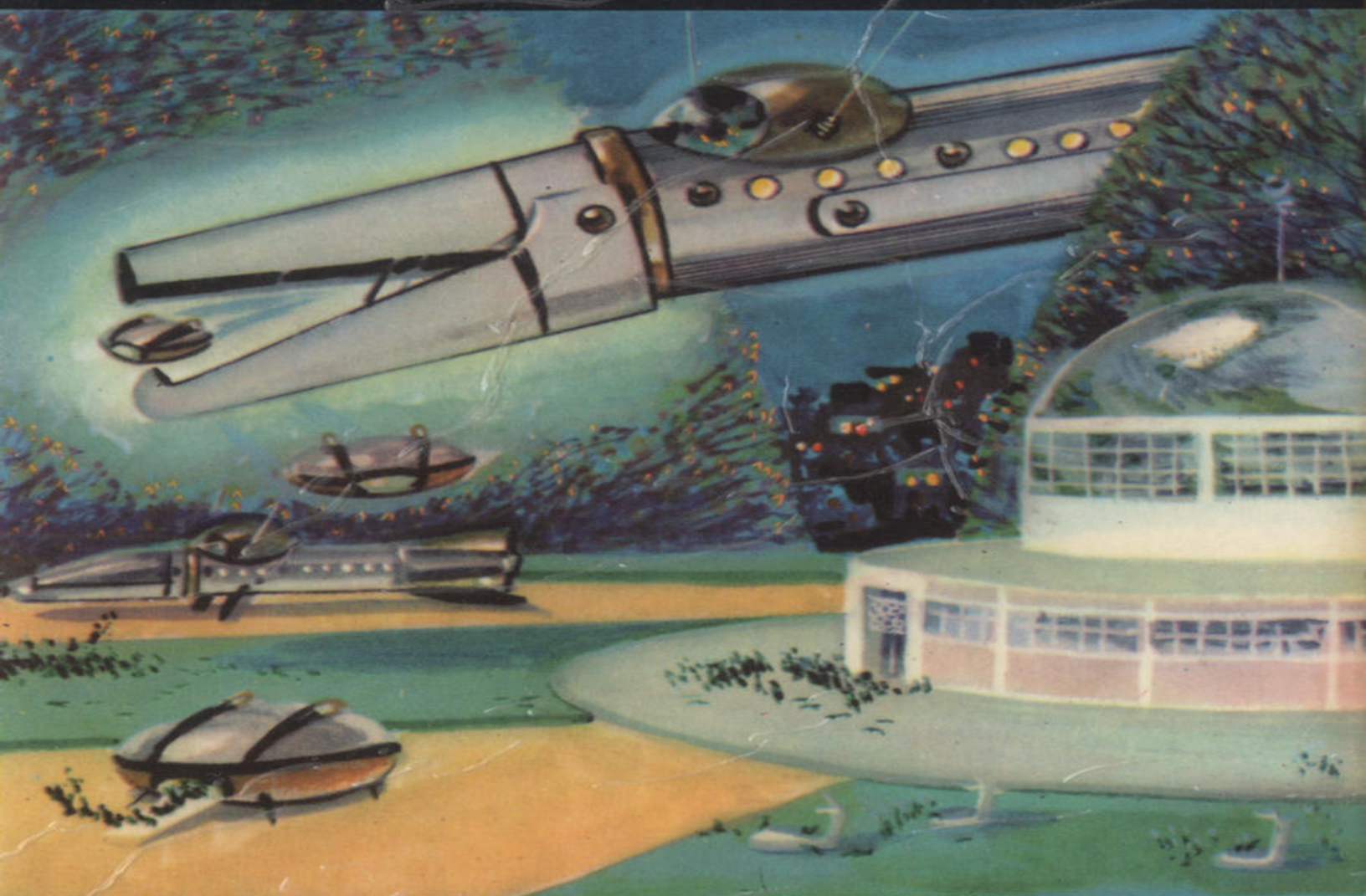


ANTICIPATION



B.R.BRUSS

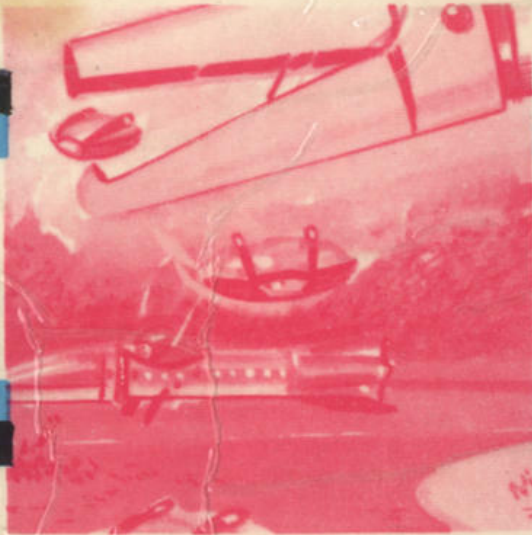
# LES ENFANTS D'ALGA



FLEUVE NOIR



**ANTICIPATION - FICTION**



**B.R. Bruss**

Qui est Jean Hornet, le jeune et riche et séduisant héros de ce roman ? Il est venu à Paris pour s'y marier. Il y épouse une jeune fille charmante et qu'il adore, puis disparaît mystérieusement lorsqu'elle va avoir un bébé. Est-ce un aventurier ? D'où vient-il exactement ? D'où viennent ses quatre amis qui comme lui vont disparaître dans des conditions identiques ?

Alors commence le suspense. Car des faits étranges vont se produire, sur lesquels les savants formeront des hypothèses qui toutes seront fausses.

Il faudra quinze ans pour qu'on découvre enfin la vérité, dans des conditions dramatiques.



**B.-R. BRUSS**

# **LES ENFANTS D'ALGA**

**COLLECTION  
« ANTICIPATION »**

**EDITIONS FLEUVE NOIR**  
**69, boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIII<sup>e</sup>**



© 1968 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.



## CHAPITRE PREMIER

### *EXTRAITS DU JOURNAL DE JEAN HORNET*

*15 mai 1982.*

Paris est une belle ville. Plus belle que je ne l'aurais cru.

Je m'appelle Jean Hornet. Du moins provisoirement. Mais tous mes papiers sont en règle. Mon passeport, ma carte d'identité, mon permis de conduire, mon acte de naissance. Et j'ai vingt-six ans.

Il est agréable d'avoir vingt-six ans dans une ville aussi belle que Paris, et dans une saison aussi plaisante que cette saison-ci. Depuis mon arrivée, le soleil brille dans un ciel d'un bleu très tendre.

J'ai un solide compte en banque. Et même un compte très solide. Ne suis-je pas le fils unique d'Arthur Hornet, qui fit une fortune colossale en vendant des brevets d'inventions — mais qui, hélas ! est mort il y a six mois. Il périt dans le tremblement de terre qui ravagea une toute petite partie de la côte californienne — malheureusement celle où il avait sa somptueuse résidence, qui fut anéantie de fond en comble.



Arthur Hornet était un homme singulier. Il n'avait pas, lui, de compte en banque. Tout ce qu'il gagnait, il l'enfermait, sous forme de billets ou de lingots d'or, dans les coffres secrets de sa résidence. Mais comme l'endroit où se trouvait son domaine est maintenant occupé par l'océan — car le séisme, s'il fut limité dans son étendue, fut effroyable dans ses effets —, il ne saurait être question de récupérer cette fortune.

Mon père toutefois, comme s'il avait eu le pressentiment de ce cataclysme, avait eu l'heureuse pensée, huit jours plus tôt, et la veille de mon départ pour un long voyage, de m'octroyer une dotation si confortable que je suis réellement à l'abri du besoin.

J'écris ces lignes dans le jardin du Luxembourg. C'est un beau jardin, orné d'un beau palais, de beaux arbres, de belles fleurs. Seuls les fauteuils métalliques manquent un peu de confort. Mais j'aime la douceur de l'air, le bleu du ciel, les pigeons qui sans cesse volent d'un endroit à un autre.

Je me suis installé dans un grand hôtel de la rive droite. Je dispose d'un appartement cossu dont les fenêtres donnent sur une vaste place ornée d'un majestueux obélisque qu'on a amené là de la lointaine Egypte et qui date de trois ou quatre mille ans.

Arthur Hornet fit aussi montre d'originalité dans la façon dont il m'a élevé. En fait, il m'a constamment gardé auprès de lui dans sa résidence californienne. Le nombre de fois où j'en suis sorti avant d'entreprendre un grand voyage quelques jours avant sa mort tragique peut se compter sur les doigts.

Mon éducation n'en fut pas moins soignée, et j'eus même pour précepteurs d'authentiques



savants de tous ordres. Ma jeunesse ne fut d'ailleurs pas uniquement studieuse. L'immense domaine était aménagé pour la pratique de tous les sports. La piscine en particulier faisait ma joie, et avec un peu plus d'entraînement j'aurais sans doute pu me rapprocher beaucoup des performances des champions de natation. J'en dirai autant pour le tennis. Nous avions une salle de cinéma, et même une salle de théâtre. Mon père, souvent, faisait venir des comédiens, ou des chanteurs, ou des artistes de music-hall. Peut-être étaient-ils un peu étonnés de ne jouer que pour deux spectateurs. Mais comme ils étaient bien payés...

Non, je ne me suis pas ennuyé pendant mon enfance et mon adolescence.

N'empêche que Paris me plaît beaucoup. C'est peut-être parce que les Hornet sont d'origine française : chose que je ne dois pas oublier.

Je parle le français couramment, et sans le moindre accent. Je l'écris aussi — et c'est ce que je suis en train de faire — d'une façon que je crois correcte. Je parle d'ailleurs, non moins couramment, outre l'anglais, une demi-douzaine d'autres langues.

Je ne me sens pas du tout dépaycé dans ce jardin. Les promeneurs y sont nombreux, et je les observe d'un œil plein de mansuétude. Les femmes surtout.

Il y a beaucoup d'étudiants dans cet endroit, qui lisent des livres, ou qui griffonnent sur des cahiers. On pourrait aisément me prendre pour l'un d'eux. Mais je n'ai plus grand-chose à étudier. Je n'ai pas de diplômes, mais je pourrais aisément en avoir deux ou trois douzaines, dans toutes sortes de matières. J'ai, en outre, l'esprit très inventif, comme



mon père. Mais je n'ai pas du tout l'intention de réaliser des inventions et de prendre des brevets.

Pour le moment, dans ce beau jardin, je me laisse vivre.

Une étudiante, assise dans un fauteuil métallique, à quelques pas de moi — avec un gros livre de chimie sur ses genoux — me regarde. Elle est assez jolie, mais vêtue sans élégance. Peut-être attend-elle que je lui adresse un sourire. Mais je n'ai pas l'intention de distribuer mes sourires à tort et à travers.

Ce matin, avant de sortir, je me suis longuement regardé dans le grand miroir qui orne ma salle de bains. Cet examen m'a laissé une excellente impression.

Il me faut bien convenir, sans avoir la moindre intention de me flatter, que je suis séduisant. Mon costume gris est d'une coupe parfaite et d'un drap de la meilleure qualité. Ma cravate, d'un gris bleu très discret, se détache bien sur ma chemise blanche. L'ensemble est sobre et du meilleur goût.

Mais il ne suffit pas de pouvoir s'offrir des vêtements qui ont bonne allure. L'essentiel est de les bien porter. A cet égard, je me crois irréprochable. Ma silhouette est à la fois fine et musclée. Mon visage a du charme. J'ai le front haut, l'œil vif — un œil d'une couleur un peu indéfinissable, mais qui tire sur le gris vert —, le nez et les lèvres bien dessinés, une chevelure châtain qui ondule naturellement, mais sans excès, et mon expression est affable et énergique, avec ce je ne sais quoi d'un peu énigmatique qui ajoute du piquant à une physionomie. Mon teint est frais et rose, avec ce hâle léger qui est aujourd'hui indispensable.



Je ne mets pas en doute que je puisse plaire.

J'entends des rires d'enfants et je lève la tête. Trois petits garçons, juchés sur des ânon dociles, font le tour du grand bassin au centre duquel s'élève un jet d'eau. C'est une scène charmante.

L'étudiante en chimie est partie. Une autre a pris sa place. Elle me regarde elle aussi. Et même elle m'adresse un sourire, ce qui me confirme ce que j'écrivais plus haut au sujet de mes dons naturels de séduction. Mais je me contente de contempler les pigeons qui sont en train de picorer presque à mes pieds. Les plumes de leur gorge sont d'un vert brillant. Une couleur que j'aime.

Je sens — malgré les quelques appréhensions que j'avais eues avant de partir — que mon séjour dans cette ville sera agréable.

Je suis venu à Paris pour me marier.

Je ne sais pas encore avec qui.



*16 mai.*

Je viens de relire les pages que j'ai écrites hier matin, à titre d'exercice dans la langue française, tout en passant une heure au jardin du Luxembourg. Elles me donnent satisfaction.

J'ai pris contact ce matin avec mes amis Louis Parin, Jean-Pierre Fonty, Lucien Bastogne et Robert Asselot, qui sont arrivés eux aussi avant-hier soir à Paris.

Lucien Bastogne (mais est-ce bien Bastogne qu'il s'appelle ?) est pour moi un vieux compagnon que j'aime beaucoup. Il avait l'air un peu dépaysé, et même un peu effaré, bien que ce



soit l'un des hommes les plus hardis et les plus flegmatiques que je connaisse.

Louis Parin semblait, lui, quelque peu nerveux. Il passait constamment ses mains sur son visage et dans son ample chevelure rousse. Est-ce un tic qui lui est venu ? Je ne l'avais pas vu depuis trois ans, et la dernière fois où nous nous étions rencontrés, le décor était bien différent.

Robert Asselot, un très beau brun, déclara :  
— Cette ville ne me plaît pas du tout, et je sens que je vais m'y ennuyer à mourir.

Voilà qui ne m'a pas étonné d'Asselot. Il n'est jamais content de rien. J'ai pour lui beaucoup d'estime. C'est un puits de science, un esprit brillant, méthodique, rigoureux. Mais le ton cassant qu'il prend parfois a le don de m'irriter. Au fond, je le crains, il est un peu jaloux de moi parce que... Non, il est préférable que je ne note pas sur ce carnet la raison — ou plutôt les raisons, car il y en a plusieurs, et dont certaines datent de loin — de son hostilité plus ou moins voilée (et enveloppée de cordialité) à mon égard.

Jean-Pierre Fonty était souriant. De nous cinq, c'est lui qui sait le mieux sourire. J'ai bien l'impression que Paris lui plaît à lui aussi. Il arborait un superbe costume genre sport : pantalon légèrement bouffant, veste à tout petits carreaux, la toute dernière mode.

Nous avons déjeuné ensemble, dans un salon particulier d'un grand restaurant de la rive gauche. Nous n'avons délibéré que pendant une heure, et sur des choses qui pour la plupart se situent dans un avenir plus ou moins éloigné. Car, dans l'immédiat, aucune complication n'est à prévoir.

J'ai échangé avec Asselot, sur un ton fort



amical, des paroles qui, au fond, étaient passablement aigres-douces. Fonty a fait quelques remarques pertinentes. Louis Parin est intervenu fréquemment, mais nerveusement, tout en continuant à passer ses mains sur son visage sain, frais et rose, comme s'il avait eu des démangeaisons.

Lucien Bastogne n'a pour ainsi dire pas ouvert la bouche. Mais je voyais dans son œil une lueur inquiète.

Tandis que nous buvions le café, je l'ai pris à part dans une pièce voisine.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui ai-je demandé.

— Rien. Tout va très bien.

— Non, cher ami, ce n'est pas vrai. Tu n'as pas ton air habituel.

Il hésita et me dit :

— J'ai peur.

— C'est stupide. Tu vois bien que tout se passe à merveille. Tu es jeune, beau, séduisant. Cette ville est agréable. Tâche de te décontracter et de bien te mettre dans la tête qu'il ne peut absolument rien t'arriver de fâcheux.

Pendant un quart d'heure, je l'ai sermonné ainsi. Finalement, il semblait un peu réconforté. Malgré tout, il me donne du souci. Je me demande si j'ai eu raison de le faire venir.

Après ce déjeuner, nous nous sommes dispersés. Nous devons nous revoir plus tard, dans un autre endroit.

Mes quatre amis sont venus eux aussi à Paris pour se marier.

Ils ne savent pas, eux non plus, avec qui.



22 mai.

Je me suis fait quelques relations. Rien n'est plus facile quand on a un solide compte en banque, et un coffre-fort bien garni.

Les gens d'ici parfois m'amuse, parfois m'ennuient. On trouve dans cette ville des types humains beaucoup plus variés que je ne l'aurais cru avant d'y venir, et si l'originalité ne court pas les rues, il est du moins possible de rencontrer, avec un peu de flair, des personnages curieux — hommes et femmes — et qui sont parfois d'une intelligence très raffinée.

Les femmes ne sont pas toutes belles, il s'en faut, mais beaucoup sont jolies, élégantes, et quelques-unes superbes.

J'ai quitté le palace où j'étais provisoirement installé. J'ai loué, à Passy, un petit hôtel particulier d'une architecture un peu désuète, mais tout à fait charmant, et je m'y suis installé hier. J'ai une cuisinière, un valet de chambre et un chauffeur. J'ai déjà lancé quelques invitations.



30 mai.

Je suis assis à la terrasse d'un café, sur les Champs-Élysées. C'est vraiment une magnifique avenue.

Les Parisiens font l'apprentissage des trottoirs roulants. Ils ne fonctionnent — et seulement sur quelques grandes artères — que depuis un mois. Partout ailleurs on continue encore à circuler en automobile, mais un peu partout, huit à dix fois par jour, des embou-



teillages quasi inextricables se produisent. A cet égard, Paris est en retard sur d'autres grandes villes d'Europe et d'Amérique. Ce n'en est pas moins une métropole adorable, et je m'y plais de plus en plus.

J'ai déjà donné trois dîners et deux cocktails. Mais aucune des jeunes filles — pourtant charmantes — qui figuraient dans ces réceptions ne m'a réellement plu. Quatre ou cinq d'entre elles se sont montrées envers moi d'une coquetterie un peu trop poussée à mon gré.

Tous mes invités ont loué ma cuisine, mes vins, mes liqueurs. Et aussi mon charme. J'ai une excellente cuisinière. J'apprécie beaucoup les plats français. Ce doit être un vieil atavisme ! Mes hôtes estiment que c'est certainement à cet atavisme que je dois de parler leur langue sans le moindre accent.

J'ai reçu moi-même de nombreuses invitations. Souvent chez des gens qui ont des filles à marier.

Je ne suis pas particulièrement pressé.

J'achète le journal, car un très gros titre a attiré mon regard.

L'expédition lancée vers la planète Mars vient d'échouer. Les quatre hommes partis, il y a trois mois, d'une base américaine ont péri. Un aérolithe de forte taille a frappé de plein fouet leur petit engin spatial et détruit leurs installations génératrices d'oxygène. Ils ont pu lancer il y a trois heures un ultime message faisant connaître ce qui venait de se passer et annonçant qu'avant dix minutes ils auraient succombé. Cet incident m'attriste très sincèrement.

En revanche, et c'est une meilleure nouvelle, l'équipe américano-russe qui opère sur la lune — une trentaine d'hommes — vient d'achever la construction du premier « dôme » qui abri-



tera des laboratoires, une petite centrale atomique fournissant l'énergie, et diverses autres installations. Une quarantaine de personnes pourront y séjourner dans de bonnes conditions de sécurité.

Je m'amuse à regarder les gens sur les trottoirs roulants. Les deux pistes qui sont au centre de l'avenue vont relativement vite. Beaucoup de gens sont déjà très habiles à passer d'une piste à une autre. Les personnes âgées, toutefois, hésitent à utiliser ce mode de locomotion, surtout, je présume, si c'est la première fois qu'elles le font.



*5 juin.*

Dès que je l'ai vue, j'ai compris que c'était elle qu'il me fallait épouser.

Et cela se passait ce matin.

J'étais allé — comme je le fais presque chaque jour depuis que je suis à Paris — m'entraîner dans l'immense et superbe piscine toute neuve inaugurée l'avant-veille de mon arrivée non loin du Rond-Point de la Défense.

Je nageais avec vigueur depuis un assez long moment, et je me préparais à sortir de l'eau quand je vis un éclair doré passer au-dessus de ma tête. C'était une femme qui plongeait.

J'ai toujours été fier de ma promptitude à saisir et à retenir les images même les plus fugitives. Tandis que la nageuse s'éloignait, je gardais sur la rétine — et j'avais fermé les yeux pour mieux conserver cette précieuse vision — les lignes et les couleurs qui composaient un corps admirable, un visage de ma-



done sous une coiffe de caoutchouc qui emprisonnait les cheveux. Une coiffe noire, comme le vêtement de bain. Une peau tout juste assez ambrée pour qu'elle ne fût plus blanche.

La nageuse revint, et grimpa de nouveau sur le plongoir. Et l'image se confirma dans mon regard. Une fille physiquement merveilleuse.

Je sais plonger. Je sais ce qu'est un plongeur qu'on peut qualifier d'impeccable, tant sous l'angle de la technique que sous celui de l'esthétique. Le sien le fut.

Très vite elle revint s'asseoir au bord de la piscine.

Je grimpai à mon tour jusqu'à la plus haute plate-forme. Je m'élançai à mon tour.

Quand je dis que je sais plonger, je veux dire que je sais plonger impeccablement. Réellement comme un champion. Elle m'avait regardé. J'allai m'asseoir à côté d'elle, juste au moment où elle quittait sa coiffe.

Un flot de cheveux blonds tomba jusqu'à sa taille.

Nous sommes restés un moment silencieux. Elle avait véritablement un visage de madone, d'une indicible pureté, un visage pensif, grave, tendre.

Je voulus sourire, mais je ne le pus pas. Il m'est souvent très difficile de sourire. Mais nous nous regardions.

J'avais jeté un coup d'œil sur ses mains. Des mains admirables, longues, aux doigts fuselés. Elle n'avait pas de bague, pas d'alliance.

— Quel âge avez-vous ? lui demandai-je.

Pour une première question, c'était une question assez stupide.

— Dix-neuf ans, dit-elle.

Sa voix était calme, unie, profonde. Elle ajouta au bout d'un moment :



— Vous savez plonger.

Je ne répondis pas. Le fait que je sache ou non plonger n'avait pour moi aucune importance. J'aurais voulu l'emmener immédiatement. L'emmener jusqu'à un de ces endroits — mairie, église — où l'on marie les gens.

Ce n'est malheureusement pas si simple.

— J'aime la natation, dis-je. Comment vous appelez-vous ?

— Nathalie.

Elle se leva et ajouta :

— Mais il est temps que je m'en aille.

Elle resta un moment indécise. Elle ne me demanda pas mon nom. Elle me regardait. Elle fit brusquement :

— Au revoir, monsieur.

J'eus une seconde de vertige.

— Vous avez votre voiture ? lui demandai-je.

— Oh ! non. On circule bien trop mal. Je prends le métro.

— Je vais vous ramener chez vous.

Elle hésita. Elle finit par dire :

— Je veux bien.

Nous avons regagné nos cabines. Je me suis vêtu en hâte, de crainte qu'elle ne m'échappât. Mais je la retrouvai et elle me suivit. Elle portait une robe de toile blanche, toute simple, mais qui soulignait le miracle de sa beauté. Elle eut un mouvement de recul en voyant ma voiture, et le chauffeur qui s'y trouvait, mais monta sans faire de réflexion. Elle ne parla que fort peu en cours de route. J'appris cependant que ses parents étaient morts dans un accident d'avion, qu'elle était modéliste dans une maison de couture, qu'elle vivait seule dans un petit appartement du quartier des Invalides —



elle avait d'ailleurs donné son adresse au chauffeur.

— Je m'appelle Jean Hornet, lui dis-je en la quittant. Vous reverrai-je ?

Elle me regarda longuement.

— Peut-être, fit-elle. Si vous retournez à la piscine.

Elle ajouta d'une voix rapide, et comme en se forçant un peu :

— J'y vais tous les samedis matin. J'y vais aussi le soir, après cinq heures, le lundi et le jeudi.



### *12 juin*

Nathalie Dufray ne ressemble en rien aux autres filles dont j'ai fait la connaissance depuis que je suis ici.

Elle est réservée. Elle est à la fois transparente et secrète. Je suis sûr qu'elle ne sait pas mentir. Elle commence à m'intéresser autrement que par les formes parfaites de son corps, l'inexprimable beauté de son visage, l'ampleur de sa chevelure. Je la sens intelligente, capable de comprendre vite. Elle sait parler avec finesse et même avec une certaine originalité, d'une foule de choses. Mais elle se tait sur celles qu'elle ne connaît pas.

Nous avons visité ensemble le musée du Louvre. J'ai toujours détesté qu'on accumule dans un même endroit des monceaux d'œuvres d'art qui se neutralisent mutuellement. Nathalie a su isoler pour moi les plus belles — grâce au charme de son commentaire — et me les faire voir d'un autre œil.



Elle m'a avoué qu'elle faisait de la peinture, mais s'est refusée à m'emmener chez elle pour me montrer ses tableaux. J'ai pourtant lieu de penser qu'ils sont intéressants.

Elle n'a pas paru surprise en apprenant que j'étais originaire de Californie. Elle n'a pas fait de réflexion sur l'aisance avec laquelle je parle la langue française. Elle ne m'a pas questionné sur ma famille.

Je sens pourtant que je ne lui suis pas indifférent, et même que je l'intéresse, et même que je fais un peu plus que l'intéresser. C'est plus qu'une impression. C'est une certitude.

Avant-hier soir, elle a consenti à dîner avec moi, dans un restaurant des Champs-Élysées. Ensuite nous nous sommes promenés à pied. J'ai découvert qu'elle parlait très bien l'anglais, et c'est dans cette langue que nous avons continué notre conversation. Ce fut pour moi une soirée extrêmement agréable.

Il me faut bien m'avouer que Nathalie me plaît beaucoup. Et même beaucoup plus qu'il ne serait nécessaire. Car il ne s'agit pour moi, en somme, que de l'épouser.

Au cours de la promenade à pied que nous avons faite après le dîner, je l'ai emmenée jusque dans le quartier où j'habite. Je me suis arrêté devant l'hôtel particulier.

— C'est ici chez moi, lui ai-je dit. Voulez-vous entrer un instant ?

Elle eut un brusque mouvement de recul.

— Non, non, dit-elle. Il est temps que je rentre. Menez-moi jusqu'au métro le plus proche.

Je n'ai pas insisté.

J'avais compris qu'il valait mieux ne pas la brusquer.

C'est pourtant ce que j'ai fait hier soir.

J'étais allé l'attendre devant la maison de



couture où elle travaille, avenue Franklin-Roosevelt. Ce fut le sourire avec lequel elle m'accueillit qui m'encouragea. Son sourire est merveilleux, direct, chargé d'amitié. Peut-être même l'était-il de tendresse ?

Nous sommes allés nous asseoir sur un banc, près du Grand Palais. Je lui ai pris la main. C'était la première fois que je le faisais. Elle laissa sa main dans la mienne, sa longue main élégante et tiède. Alors, brusquement, et sans la regarder, je lui ai dit :

— Nathalie, voulez-vous m'épouser ?

Elle secoua lentement la tête.

— Vous êtes trop riche, fit-elle. Et, de toute façon, j'aimerais vous connaître mieux.



*9 juillet.*

Depuis près d'un mois, je ne lui ai pas reparlé de ce projet. Mais le temps commence à presser.

J'aurais pu chercher — et trouver — une autre femme. Mes relations mondaines s'étaient encore étendues, et je connaissais maintenant quelques jeunes filles parfaitement belles, vigoureuses et intelligentes à qui je n'aurais eu qu'à faire un signe pour qu'elles consentent à se marier avec moi.

Pourquoi Nathalie me semble-t-elle la seule qui me convienne ? Je préfère ne pas y penser.

Naturellement je l'ai revue. Presque tous les jours. Mais comme je craignais un nouveau refus, je ne lui ai rien dit.

Nous sortons ensemble comme deux bons



camarades. Un soir j'ai voulu lui offrir un bijou. Elle a refusé. Avant-hier, elle m'a montré un album de dessins qu'elle avait faits. Je les ai trouvés merveilleux, aériens, d'une étonnante liberté d'écriture. Je crois m'y connaître en art. Beaucoup plus que les gens qui m'en parlent, et même que ceux dont c'est le métier d'en parler. Les dessins de Nathalie feraient les délices de quelques personnages que je connais, mais qui sont bien loin d'ici.

Je me sens devenir très Parisien. Cette ville a des charmes insoupçonnés. Elle a aussi ses étrangetés, ses mystères, que j'ai plaisir à pénétrer peu à peu.

Le temps reste magnifique. J'aime cette bonne chaleur qui nous entoure. Nathalie et moi, nous allons souvent à la piscine. Elle nage le crawl avec une aisance et une rapidité extraordinaire. Je dois me surveiller pour ne pas aller plus vite qu'elle.



*11 juillet.*

Cela s'est passé dans la forêt de Fontainebleau, où je l'avais emmenée cet après-midi. Nous étions assis dans la mousse, sous un arbre aux vastes frondaisons.

Paris m'est maintenant familier. Mais la nature environnante, surtout ces forêts superbes, et où j'aimerais me promener plus souvent, me causent encore des émotions bizarres, presque une gêne, une oppression.

J'avais pris la main de Nathalie dans la mienne. Et c'était la seconde fois que je le faisais. Je me demandais si je n'avais pas eu tort, en arrivant à Paris, d'adopter un style de



vie opulent, de m'installer dans un hôtel particulier. (Et je ne l'avais fait que parce que j'aime mes aises.) Je me disais que si je m'étais présenté à elle sous les traits..., mettons d'un étudiant modeste, vivant dans une modeste chambre du quartier latin, elle ne m'aurait pas opposé de refus. Mais si je m'étais comporté ainsi, sans doute ne l'aurais-je pas rencontrée.

Je sentais bien qu'il aurait mieux valu pour moi que je ne la rencontre pas. Pour elle aussi. Mais sa présence, le son de sa voix, l'élégance de ses gestes, m'étaient devenus — comme c'est étrange — indispensables. Et je me refusais de penser à l'avenir. Cela me donnait une sorte de vertige.

Nous nous taisions. Nous écoutions un oiseau qui chantait au-dessus de nos têtes. L'oiseau s'envola. Elle me dit soudain :

— Etes-vous toujours dans les mêmes dispositions d'esprit à mon égard ?

Je lui serrai doucement la main.

— Toujours, dis-je.

Elle me regarda et je lus dans son regard une sorte d'angoisse.

— Vous m'aimez ? demanda-t-elle.

— Je vous aime, dis-je sans effort.

Elle hésita un moment et reprit :

— Moi aussi, je vous aime. Je vous ai aimé dès le premier jour. Et je vous ai aimé ensuite de plus en plus fort. Mais je ne veux pas vous épouser...

— Pourquoi ? fis-je avec une émotion que je sentis excessive. Pourquoi, puisque vous m'aimez ?

— Je ne sais pas. Il y a des tas de femmes qui se jetteraient à votre cou à cause de votre fortune. A moi, elle me fait peur. Mais ce



n'est pas seulement cela. Je sens en vous je ne sais quoi de mystérieux, d'absolument impénétrable — et c'est peut-être cela qui m'a attirée, qui me fait vous aimer, mais qui en même temps m'inquiète d'une façon indéfinissable. Vous avez parfois des paroles profondes, puissantes, étonnantes, et je redoute que, à la longue, vous ne me trouviez sotte, trop inculte. Une autre chose me surprend. Il émane de vous un charme incroyable, et pourtant vous ne savez que très mal sourire... Vos yeux s'emplissent parfois de lueurs surprenantes, que je n'ai jamais remarquées dans aucun autre regard d'homme ou de femme...

Elle s'interrompt un instant. Je demeurai muet, troublé, un peu inquiet.

— Et pourtant, je vous aime, reprit-elle. Passionnément. Je ne veux pas vous épouser. Mais il faut que vous sachiez, Jean Hornet, que je serai à vous quand vous voudrez.

J'éprouvai le choc de la surprise, et toutes sortes de pensées contradictoires m'envahirent et me laissèrent pendant quelques secondes comme en suspens — ce qui n'est guère dans mes habitudes. Puis je secouai la tête.

— Non, dis-je. Ce que je veux, c'est que vous deveniez ma femme. Que nous ayons des enfants.

Elle resta silencieuse un long moment, plongée dans ses propres pensées.

— Si je vous épousais, dit-elle enfin, je sais que je vous aimerais toute ma vie, quoi qu'il advienne. J'en ai la conviction profonde. En serait-il de même pour vous ?

— Il en serait de même, dis-je sans hésiter. J'en ai, moi aussi, la conviction absolue.

Il me fallut un effort pour prononcer ces







paroles. Et pourtant je me demandais si elles n'exprimaient pas la vérité.

Je sentis sa main serrer fortement la mienne.

— Alors, dit-elle, qu'il en soit ainsi.

Je m'aperçus qu'elle tremblait.



*14 juillet.*

Hier et avant-hier j'ai fait les démarches nécessaires pour notre mariage. Les délais sont plus longs que je ne le pensais.

Aujourd'hui, Nathalie et moi, nous nous sommes promenés dans Paris en fête. J'ai découvert de nouveaux aspects de cette aimable ville : ceux de la liesse populaire. Nous avons dansé en plein air, dans un carrefour banal du XX<sup>e</sup> arrondissement, mais qu'égayaient les drapeaux, les lampions, les guirlandes, la foule débonnaire et bruyante.

L'examen prénuptial est une formalité obligatoire dont je fus enchanté. Nous nous sommes donc présentés hier, Nathalie et moi, chez un médecin.

J'avais vu auparavant ce dernier. Je lui avais demandé d'examiner avec le plus grand soin ma future femme, et de me dire en particulier si elle était apte à avoir de beaux enfants. Il me déclara après cette visite :

— Votre fiancée — comme vous-même, d'ailleurs — est un des plus beaux spécimens de la race humaine qui me soient jamais passés entre les mains. Santé parfaite, vigueur remarquable. Elle aura de vous des enfants superbes. Je me permets d'ajouter, car je pense que cela vous fera plaisir, qu'elle est vierge,



ce qui est assez rare à son âge par les temps qui courent.

J'étais sûr que cette consultation ne pouvait pas donner d'autres résultats. Mais si le médecin m'avait annoncé que Nathalie était stérile, que serais-je devenu ?

\*\*

*17 août.*

Nous nous sommes mariés hier, à la mairie du XVI<sup>e</sup> arrondissement. Nous étions d'accord pour que ce mariage fût aussi simple que possible. Elle n'a pas de famille. Moi non plus. Nous avons dîné dans un restaurant de banlieue — un endroit paisible, où nous étions déjà allés ensemble et qui nous plaisait. Nous n'avions pour invités que nos deux témoins, un homme discret et savant, et sa femme, qui est professeur : les deux meilleurs amis que je me suis faits depuis que je suis à Paris, et qui plaisent beaucoup à Nathalie.

J'appréhendais la nuit que j'allais vivre. Dire qu'elle fut pour moi un enchantement est trop peu dire.

Nathalie est pareille à une flamme pure, lucide et sensible. Elle est impétueuse et tendre, chaste et passionnée.

Ce matin, je me suis levé avant elle. J'avais demandé la veille à mon chauffeur d'aller prendre dans l'appartement de celle que je venais d'épouser quelques-uns des objets dont elle aime s'entourer. Je lui avais dit aussi de ramener quelques-uns des tableaux de Nathalie. Tandis qu'elle dormait encore, je les fis accrocher dans le salon, dont l'ameublement moderne très sobre s'harmonise avec eux. Ils



me plaisent plus encore que les dessins qu'elle m'avait montrés, et je pourrais en dissenter longuement. Ils sont à sa ressemblance : élégants, solides, imprévus, merveilleux.

Quand elle vint me rejoindre, elle les vit et me dit simplement :

— Merci. Tu as fait là ce qui pouvait me toucher le plus.

Puis elle prit mes mains dans les siennes, me regarda dans les yeux et prononça ces trois mots :

— Je suis heureuse.

— Moi aussi, dis-je.

Et c'était vrai. Je sens profondément que c'est vrai.

Était-il écrit que je devais venir d'aussi loin pour trouver la femme qui me comblerait ?

Elle s'était assise sur un divan pour regarder ses tableaux, et je m'étais assis auprès d'elle. Elle avait gardé une de mes mains dans la sienne et la promenait doucement sur son propre visage. Elle me dit d'une voix amusée :

— Je n'avais jamais remarqué... Tes ongles sont légèrement verts... Une très belle teinte, d'ailleurs... Est-ce un vernis spécial, ou quoi ?

Si j'avais pu rougir, j'aurais certainement rougi.

— Non, fis-je. C'est leur couleur naturelle, depuis ma naissance. La nature a parfois des bizarreries.

Une coloration presque imperceptible. Il fallait des yeux de peintre accoutumés aux nuances subtiles pour la remarquer.

— Tu ne trouves pas ça laid ? lui demandai-je.

Elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et me prit par la taille.



— Ma foi non, mon chéri. Je t'aime tel que tu es. Même s'il te manquait une jambe, ou une main, je t'aimerais toujours.

Je savais qu'elle était sincère. Je le savais avec une certitude absolue.



*15 septembre.*

Nous sommes rentrés d'Italie hier soir. Nous venons d'y passer trois semaines. Nous avons vu Florence, Venise, quelques autres villes admirables.

Je n'ai pas quitté Nathalie un seul instant. Et pas un seul instant sa présence ne m'a inspiré la moindre lassitude.

Je vis comme dans une vie à part, séparée de tout, une vie qui parfois me semble irréelle, mais qui est merveilleuse.

Je préfère ne pas penser à l'avenir.

Nathalie, à notre retour, a eu une surprise. Avant notre départ, j'avais fait le nécessaire pour qu'on aménageât dans notre demeure un atelier de peintre. Elle poussa un cri de joie en y pénétrant.

Elle me prit encore les mains et me dit :

— Merci... Tu penses toujours à ce qui peut me faire le plus plaisir. Avoir un atelier où je pourrais travailler à l'aise était un des grands rêves de ma vie.



*20 septembre.*

Je passe de longues heures avec Nathalie dans l'atelier. Je la regarde peindre. Les gestes de ses longues mains sont à la fois précis et



tendres. Et je vois naître et peu à peu s'organiser des formes délicates.

Elle me parle tout en travaillant. Sa voix me berce.

Je lui ai dit :

— Tu devrais préparer une exposition.

Elle me répond en riant :

— Oh ! rien ne presse... J'ai le sentiment que je peux faire mieux encore... Le bonheur de vivre auprès de toi m'a ouvert de nouveaux horizons.



*21 septembre.*

J'ai eu ce matin une petite émotion.

Contre toute attente, Lucien Bastogne m'a alerté.

Je l'ai vu cet après-midi. Nous nous sommes retrouvés dans un petit square à peu près désert. Il avait l'air effaré, terriblement inquiet. Ses traits étaient tirés, ses cheveux blonds un peu en désordre.

Je le connais depuis bien longtemps. Il est mon meilleur ami. Je ne l'avais jamais vu en pareil état.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demandai-je. Pourquoi m'as-tu alerté ? Tu sais bien que...

Il m'interrompt :

— Je me marie demain.

— Comment ? fis-je. Ce n'est pas encore fait. Tu dois pourtant savoir que maintenant le temps presse.

— Oh ! je sais bien... Mais je ne pouvais pas me décider. Enfin, c'est fait...

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?



Il avait l'air très malheureux.

— J'ai peur, me dit-il.

— Peur de quoi ?

— Peur de ma future femme...

Je restai un moment perplexe. A la réflexion, tandis que je me remémorais certains traits de son caractère, cela ne m'étonnait pas trop.

— L'aurais-tu mal choisie ? lui demandai-je. Serait-elle désagréable ? Méchante ?

— Oh ! non, pas du tout. Ce n'est pas cela... Elle est même très douce... Je l'ai choisie avec le plus grand soin... Mais tu dois me comprendre... Tu me comprends, n'est-ce pas ? Tu comprends ce qui se passe en moi, et qui me tourmente terriblement.

J'avais déjà compris et je le lui dis, ce qui sembla le soulager un peu. Pourtant, il soupira :

— Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Tu as sa photo ?

— Oui. J'en ai une sur moi.

— Fais-la voir.

La fille avait des yeux superbes, un visage d'un modelé délicat, toutes les marques d'une santé resplendissante, et elle semblait effectivement douce, voire un peu timide.

— Elle a l'air charmante, dis-je. Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ?

— Etudiante... Elle est orpheline... Elle vit d'une petite rente qui lui permet de poursuivre ses études... Elle veut devenir professeur. Elle s'appelle Sylvie. Sylvie Brull.

— Elle t'aime ?

— J'en suis sûr...

Cela ne m'étonnait pas. Lucien est beau comme un jeune dieu. Son charme est incomparable.



— Je crois même, ajouta-t-il, qu'elle est folle de moi.

— Alors tout va bien, dis-je.

— Au contraire, tout va horriblement mal. Parce que... Parce que, moi aussi, je l'aime. C'est cela qui est terrible...

Je restai un moment songeur.

— Oui, dis-je, peut-être est-ce terrible... Je ne sais pas. Il y a, je pense, des choses plus terribles que celle-là...

— Si elle me fait peur, c'est parce que je l'aime... C'est l'aimer, au fond, qui me fait peur... Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Je le comprenais beaucoup plus encore qu'il ne pouvait le penser. Il me demanda d'une voix navrée :

— Tu crois que je peux quand même me marier ?

Je lui mis ma main sur l'épaule.

— Il le faut, Lucien. Il le faut absolument. Fais le vide dans ton esprit... Ne pense plus à rien... A rien d'autre qu'à Sylvie. Ne te dis pas : « C'est terrible... » Dis-toi : « Je suis heureux. » Car je le sais. Tu as peur, mais tu es heureux. Tu l'es depuis que tu connais cette fille.

— C'est vrai... Mais ensuite ?

— L'avenir, tant qu'il n'est pas devenu le présent, est comme s'il n'existait pas. Fais ce que je te dis.

— Je le ferai.

— Après-demain, bien que ce ne soit pas très régulier, envoie-moi un petit message. Il devrait tenir en trois mots.



23 septembre.

Ce soir, j'ai encore eu une émotion. Mais celle-là, je m'y attendais.

Nathalie était allée faire des courses.

Je compris aussitôt en la voyant qu'il s'était passé quelque chose. Une chose qui lui donnait de la joie. Elle était tout à la fois souriante, grave, émue.

— Je viens d'aller chez le médecin, me dit-elle.

— J'ai compris, dis-je.

Elle se jeta dans mes bras.

— Oh ! mon amour, que je suis heureuse ! Depuis quelques jours déjà, je m'en doutais. Mais j'ai préféré ne pas t'en parler avant d'être sûre. Le médecin m'a dit que je ne m'étais pas trompée.

Je la serrai très fort sur ma poitrine. J'étais ému, j'étais heureux, j'étais bouleversé, j'étais joyeux, j'étais triste. Pendant quelques instants, je ne pus que balbutier des mots de tendresse. Puis je demandai d'une voix mal assurée :

— Garçon ou fille ?

— Le docteur m'a fait subir le test de détermination du sexe. Ce sera un garçon. Comme tu le souhaitais. Comme je le souhaitais aussi, puisque tous tes désirs sont les miens.

Nathalie m'a pris par les mains, m'a entraîné vers un divan, m'a longuement regardé, de ses grands yeux presque mauves où perlaient des petites larmes de joie.

C'est moi qui le premier ai détourné mon regard.

J'ai reçu ce matin un message de Lucien Bastogne. Ces trois mots : « Je suis heureux ».



*24 octobre.*

Les jours passent. Ils passent même horriblement vite.

Nathalie n'a jamais été aussi radieuse, aussi belle. Elle semble environnée par l'auréole du bonheur. Le travail secret qui se fait dans son corps ne l'a pas encore alourdie. Elle est pareille à une fleur dans la gloire de son épanouissement.

Je ne vis que pour elle, que par elle. Je ne lis plus les journaux. Je ne me tiens plus au courant du train du monde. Nous ne recevons personne. Nous nous excusons de ne pas pouvoir répondre aux invitations qui nous sont adressées. Nous faisons de longues promenades dans la forêt de Fontainebleau que l'automne transforme en un chef-d'œuvre roux et doré.

J'essaie de me persuader que « l'avenir est comme s'il n'existait pas ». J'y parviens de moins en moins. J'ai lu hier un livre d'un auteur français du siècle dernier : « La peau de chagrin ». Cette peau qui rétrécit de jour en jour, pour finir par n'être plus rien. Quel lugubre symbole ! Et qui maintenant m'apparaît, hélas ! comme le symbole même de mon bonheur.

Deux ou trois fois, déjà, Nathalie m'a dit que j'avais l'air soucieux, m'a demandé ce que j'avais. Je me suis efforcé de sourire. Sourire est très difficile.

\*  
\*\*

*15 novembre.*

Ma décision est prise. Et je me sens déchiré.



Je n'aurais jamais cru, lorsque je suis arrivé ici, que je pourrais connaître un tel déchirement.

Hier soir encore, Nathalie et moi, nous avons longuement parlé de l'enfant qui dans quelques mois va naître. Son fils. Mon fils.

Elle fait déjà des projets concernant son avenir.

— Il te ressemblera, me dit-elle.

Je sais qu'il me ressemblera.

Je me rappelle la conversation que nous avons eue le jour même où elle m'annonça la grande nouvelle.

— Quel prénom veux-tu que nous lui donnions ? me demanda-t-elle.

— Celui qui te plaira, dis-je.

Elle réfléchit un instant. Puis elle reprit :

— Ton anniversaire tombe le 10 novembre... Voyons quel est le nom qui correspond à cette date sur le calendrier... Octobre... Novembre... 10 novembre... Saint Juste... Juste... Juste Hornet Qu'en dis-tu ?

— Pourquoi pas ?

— Oui... Pourquoi pas ? Ce n'est pas un prénom usuel... Mais pourquoi pas, en effet ?... Il aurait les mêmes initiales que toi... Et j'aimerais qu'il ressemble à ce qu'évoque ce nom... Qu'il soit juste, net, clair... Nous l'aimerons de toutes nos forces, n'est-ce pas ?

Je n'eus aucun effort à faire pour lui dire que je l'aimerais de tout mon cœur. Et que j'étais d'accord pour ce prénom.

Mais maintenant, ma décision est prise.

Et Nathalie ignore que j'ai vécu cet après-midi, des instants dramatiques.

J'ai été alerté de nouveau par Lucien Bastogne. Il voulait me voir d'urgence.



Je l'ai retrouvé dans le même square que la fois précédente. Il portait sur son visage toutes les marques du terrible conflit qui se livrait en lui. Un pli d'entêtement barrait son front.

— Je ne peux pas partir, me dit-il. Je sais qu'il serait temps que je le fasse. Mais je ne peux pas... Je ne veux pas.

— Tu es fou ! m'écriai-je.

— Je suis peut-être fou. Mais je ne peux pas m'en aller. Ce n'est plus possible... Je n'aurais jamais dû venir ici. Jamais... Je ne savais pas ce qui allait m'arriver... Et pourtant, depuis que nous sommes dans cette ville, j'en avais le pressentiment... Je ne partirai pas, mon cher Jean. Et c'est cela que je voulais te dire. Je voudrais que tu me comprennes.

Oh ! je le comprenais admirablement. Mais il continuait :

— Je ne peux pas quitter Sylvie... J'ai essayé de me raisonner. C'est impossible... Elle va avoir un enfant de moi... Une fille, que nous appellerons Justine... Je ne peux pas la plonger dans le désespoir... Et m'y plonger moi-même... Sylvie est devenue pour moi la seule créature au monde qui compte réellement... Je ne partirai pas...

J'étais atterré. Et tandis qu'il parlait, et que j'enregistrais ses paroles, je ne faisais que penser à Nathalie. Nous sommes restés un moment silencieux. Finalement je lui dis, non sans une certaine véhémence :

— Tu ne peux pas faire cela, Lucien. Tu sais bien que c'est impossible, que ce serait une trahison. Tu sais bien, si tu restes, ce qui se passera dans quelques semaines... Peut-être



même dans quelques jours. Que diras-tu alors à Sylvie ?

— Je lui dirai tout, fit-il d'une voix farouche. Elle me comprendra. Elle saura garder le secret. Nous irons nous terrer quelque part dans un coin secret où nul ne nous verra... C'est tout ce que je voulais te dire, parce que j'estimais qu'il était de mon devoir de le faire et parce que tu es mon ami.

— Non, fis-je, non. Tu ne peux pas... Tu ne dois pas... Moi aussi, j'aime la femme que j'ai épousée. Je l'adore. Moi aussi, je suis déchiré. Comme toi. Autant que toi. Moi aussi, j'ai pensé à faire ce que tu veux faire. Nous ne le pouvons pas... Nous ne le pouvons absolument pas...

— Inutile d'insister, dit-il. Je resterai...

Et il se leva du banc sur lequel nous étions assis.

— Lucien ! m'écriai-je.

Mais déjà il s'éloignait à grands pas.

J'ai réfléchi, très vite. J'ai alerté Robert Asselot. Je lui ai donné quelques consignes. Que pouvais-je faire d'autre ?

Quand je suis rentré chez moi, Nathalie m'a dit :

— Tu as l'air soucieux, mon amour...

Je me suis efforcé de sourire. Alors elle s'est épanouie. Puis elle a posé son index sur ma pommette gauche.

— Qu'est-ce que tu as là, mon chéri ? Tu t'es cogné ? Tu as un bleu...

Je suis allé me regarder dans une glace. Sur ma pommette il y avait une petite tache bleuâtre, verdâtre. Et j'ai su que l'heure de mon départ avait sonné. Qu'il devenait urgent.

— Ah ! oui, fis-je... Tout à l'heure, dans la



rue, un ouvrier qui portait une planche m'a légèrement heurté au visage en se tournant maladroitement. Je ne pensais même pas que cela m'avait laissé une marque. Ce n'est rien...

Pendant le dîner, nous avons beaucoup parlé de notre enfant — de ce Juste qui s'achemine lentement vers la vie. Chaque fois qu'elle prononce son nom, les yeux de Nathalie s'illuminent. Je lui ai redit une fois de plus comment je souhaitais qu'il fût élevé. C'était une sorte de testament. Elle m'écoutait avec gravité, donnant des signes d'approbation.

Maintenant elle dort. Elle s'est couchée tôt. Le médecin lui a recommandé de beaucoup dormir. Les derniers mots qu'elle m'a adressés avant de sombrer dans le sommeil furent :

— Mon amour, je sais que le bonheur est une chose fragile. Mais je sens que nous serons heureux longtemps, très longtemps.

Comme je voudrais qu'elle ait dit vrai !

Je suis maintenant dans mon bureau. Je viens d'écrire une lettre pour elle.

Il y a une heure, juste comme je venais de quitter Nathalie endormie, j'ai été alerté par Robert Asselot. Il a fait le nécessaire. Lucien Bastogne n'a pas revu Sylvie. Il ne la reverra pas.

J'ai honte de ce que j'ai fait. Mais il fallait le faire. Mon ami ne reverra pas sa femme. Mais il a pu lui écrire. J'avais ordonné à Asselot qu'il le lui permette.

J'appréhende le moment où je reverrai Lucien. Mais j'espère qu'il aura compris.

L'angoisse me serre la poitrine. Je n'avais jamais su ce qu'est le désespoir. Je le sais maintenant. Mais ce que je n'ai pas permis à Lucien de faire, je ne peux pas me le permettre à moi-même.



La lettre pour Nathalie est là devant moi sur ma table. Ce rectangle de papier me fascine et m'épouvante. Vingt fois j'ai été tenté de le déchirer. Je n'en ai pas le droit.

.. .. .

Je suis allé voir Nathalie. Je suis entré dans notre chambre, à pas de loup, comme un malfaiteur.

Elle dort. Et elle sourit en dormant.

L'enfant qu'elle porte en elle, mon fils, ce petit Juste que je ne verrai pas naître, ne va pas tarder à déformer un peu sa silhouette harmonieuse. J'évoque l'instant de notre première rencontre, le moment où elle s'élançait du plus haut plongeur, à la piscine du Rond-Point de la Défense. C'est de cette minute-là que date pour moi le début d'un bonheur — et d'un tourment qui a maintenant atteint son point culminant et intolérable. L'avenir, cet avenir auquel je ne voulais pas penser, vient de faire irruption dans le présent, et il a le visage du désespoir.

J'ai déposé ma lettre sur la table de chevet. Je me suis penché sur Nathalie et j'ai effleuré son front de mes lèvres. Elle eut un léger tressaillement et elle a murmuré : « Mon amour... » Mais elle ne s'est pas réveillée.

J'ai failli la prendre dans mes bras et lui crier :

— Ma bien-aimée... J'étais sur le point de faire une folie, de partir... Mais je reste... Ecoute-moi... Je vais tout te dire... Ne rien te cacher... Tu sauras tout sur moi... Tu comprendras...

Il m'a fallu me raidir pour ne pas succomber à cette tentation plus puissante qu'une houle marine un jour de tempête.



J'ai quitté la chambre doucement. J'ai fait le tour de la maison, posant mes regards sur les meubles et les objets qu'elle aime et que j'aime aussi, cette maison où je me sens chez moi, dans cette ville où je me sens aussi chez moi. Je suis allé dans son atelier, et j'ai regardé longuement ses tableaux. J'en ai choisi un — celui qu'elle préfère et que je préfère — pour l'emporter.

Et j'écris ces dernières lignes dans cette langue qui maintenant — à cause d'elle, grâce à elle — me paraît plus mienne que la mienne.

Non, je ne pensais pas, quand je suis venu ici, que les choses se passeraient ainsi. Et pourtant, comme Lucien Bastogne, j'en ai eu dès les premiers jours le pressentiment.

Pauvre Lucien ! Pauvre Jean Hornet !

Quel étrange destin que le nôtre... Tout cela parce que... Mais à quoi bon épiloguer...

Il est très tard. Et il faut que je parte. Il le faut. Il le faut. Oui, il le faut. Pour des raisons qui me dépassent, qui dépassent ma personne, mon bonheur, mon désespoir.



## CHAPITRE II

### UNE NAISSANCE

L'infirmière frappa à la porte.

— Entrez, dit une voix hésitante.

L'infirmière, une femme petite, rousse, un peu boulotte, avec un bon visage aimable, entra et sourit.

Nathalie était assise dans une chaise longue, près d'une haute fenêtre ouverte sur un parc ensoleillé. Elle était vêtue d'une ample robe de chambre en lainage bleu. Sa chevelure flottait sur ses épaules. Son visage était un peu pâle. Elle ne souriait pas. Elle regardait les pelouses du parc, ornées d'iris jaunes. Les arbres étaient majestueux — surtout les cèdres.

Elle était depuis trois jours dans cette confortable clinique de banlieue et attendait.

— Comment vous sentez-vous ? demanda l'infirmière.

— Bien. Mais je crois que le moment approche.

— Je le crois aussi. Allongez-vous sur le lit. Nathalie obéit. L'infirmière l'examina, la



palpa avec des mains expertes, tandis que la patiente regardait le plafond, le visage fermé, inexpressif.

— Je ne serais pas étonnée que ce soit pour cette nuit, dit la femme rousse. Vous avez l'air inquiète.

— Non, dit Nathalie, pas du tout.

Elle n'était pas inquiète. Elle était triste.

— Vous verrez, reprit l'autre, tout se passera très bien, et quasiment sans douleur. Et vous aurez un beau bébé.

Nathalie eut un pâle sourire. La douleur ne l'effrayait pas. Quant au bébé, elle l'attendait depuis des mois avec une impatience croissante. Il s'appellerait Juste. Juste Hornet. Il serait beau, elle en était sûre.

— Merci, dit-elle.

— Vous ferez bien, maintenant, de rester allongée. Le docteur passera vous voir en fin d'après-midi. Je pense qu'il sera du même avis que moi. Si d'ici là vous éprouviez le moindre malaise, appelez-moi.

— Merci, répéta la jeune femme, machinalement.

L'infirmière se retira.

Nathalie, pendant un moment, continua à regarder le plafond — une grande surface nette, blanche, luisante, impersonnelle. Les murs étaient d'un blanc bleuté, nus. Mais sur une petite table au plateau en bois de teck reposait un beau vase garni d'iris. Sur une autre table se trouvait un grand poste de télévision, mais elle ne l'avait pas fait fonctionner une seule fois depuis qu'elle était là.

Elle resta un long moment immobile, le visage toujours dénué d'expression. Puis elle passa sa main sur son ventre et perçut, du bout de ses longs doigts fins, un léger tressaillement.



L'instant d'après, une douleur sourde la traversa. C'était la première. Pendant une minute, elle eut le souffle plus court. Elle faillit sonner pour appeler l'infirmière, mais se dit qu'elle pouvait attendre. Souffrir physiquement ne lui déplaisait pas. « C'est un dérivatif », pensait-elle.

Elle resta encore un assez long moment immobile. Puis elle tendit la main vers la table de chevet, prit son sac de cuir bleu, qui reposait près d'un téléphone blanc et l'ouvrit.

Elle en tira la photo de Jean Hornet et la regarda longuement. Un admirable visage, beau sans fadeur, le front haut, les lèvres bien dessinées, l'œil à la fois gris et vert, un œil un peu rêveur, plein de profondeurs insoupçonnables.

Elle éprouva, comme elle l'avait éprouvé la première fois en voyant l'homme lui-même, à la piscine du Rond-Point de la Défense, une sorte de vertige, le sentiment qu'elle se trouvait face à face, avec le destin.

Ce qui alors l'avait le plus frappée, et qui la frappait encore tandis qu'elle regardait son image, c'était l'expression de totale loyauté et d'intelligence exceptionnelle qui s'en dégagait.

Une larme perla entre ses cils. La douleur physique revint, fut plus brève que la première fois, et elle en éprouva de la joie en pensant : « L'infirmière ne s'est pas trompée. Il va naître cette nuit. »

De son sac, elle tira une lettre. La lettre.

Elle la savait par cœur. Pourtant elle la relut. Ce devait être au moins la centième fois. L'écriture était menue, ferme, rapide, élégante. Sur cette feuille de papier se trouvaient les mots qui l'avaient plongée dans la détresse, le doute, la crainte, presque le désespoir. Et sous



ces mots gisait un secret qu'elle n'était pas parvenue à percer, mais qui continuait à la tourmenter jour et nuit. Son fils — le fils de Jean Hornet — allait naître. Et Jean ne serait pas là. Jean n'était pas revenu.

« Où avait-il bien pu aller ? Et pourquoi ? Pourquoi, ô mon Dieu ? Et reviendrait-il jamais ? »

Elle lisait lentement, soupesant chaque mot, essayant — mais toujours aussi vainement — de trouver une réponse à ces questions.

La lettre disait :



« Mon amour, ma Nathalie bien-aimée,

« Je n'ai pas eu le courage de te l'annoncer de vive voix, mais il faut que je parte. Pour longtemps, peut-être. Et il me sera impossible de te donner de mes nouvelles.

« Je ne peux pas te dire pourquoi. Je voudrais pouvoir le faire, mais, crois-moi, je t'en supplie, cela m'est absolument impossible. Sache seulement qu'il s'agit d'une chose dont ni toi — ni notre fils — n'aurez jamais à rougir. Ni moi-même.

« Je ne sais combien de temps durera mon absence. Mais j'ai fait tout ce qu'il fallait pour que, à aucun moment — si cette absence devait se prolonger — tu ne te trouves dans la gêne.

« J'ai acheté, à ton nom, l'hôtel particulier où nous vivons, ainsi qu'un domaine, « Les Frondaisons », près de la forêt de Fontainebleau. Tu n'auras qu'une signature à donner, demain, quand notre notaire t'apportera les titres de propriété.

« Tu trouveras ci-joint une procuration qui



te permettra d'effectuer à ta guise des prélèvements sur mon compte en banque.

« Tu trouveras, d'autre part, dans cette enveloppe, la clef du coffre-fort que j'ai dans cette même banque, ainsi qu'une autre procuration grâce à laquelle tu pourras en cas de besoin utiliser son contenu à ta convenance.

« Au cas où je ne serais pas revenu quand naîtra notre fils, je te supplie, Nathalie, d'observer toutes les recommandations que je t'ai faites quant à la façon dont je souhaite qu'il soit élevé, et sur lesquelles tu étais d'accord avec moi. Une feuille ci-jointe te rappellera dans le détail ces recommandations.

« Nathalie, mon amour, je t'ai aimée dès le premier instant où je t'ai vue, et cet amour n'a fait que croître tandis que je vivais auprès de toi.

« Je me sens déchiré à la pensée que je vais te quitter dans quelques instants et m'éloigner de ces lieux où nous abritons notre bonheur. Mais il faut que je parte.

« Sois courageuse, Nathalie. Et sois patiente.

« Pas une minute ne s'écoulera, pendant mon absence, sans que je pense à toi.

« Je sais que tu feras de même. Je suis sûr que tu auras le courage de m'attendre — même si l'attente est longue. Il le faut.

« Je reviendrai, mon amour. Et de nouveau nous serons heureux.

Jean. »



La jeune femme garda longtemps cette lettre entre ses doigts. Elle regardait de nouveau le plafond. Elle ne bougeait pas. Le chagrin l'engourdisait. Mais, de nouveau, une onde de



souffrance, plus vive que les précédentes, traversa son corps. Alors elle cessa de penser à son mari pour penser à cette vie qui se manifestait en elle et qui, bientôt, allait être distincte de la sienne.

Une larme brillait sur sa joue, mais un sourire effleurait sa lèvre.

On frappa à sa porte. Elle remit vivement la lettre dans son sac à main.

Le Dr Harbin entra. C'était un homme grand, maigre, affable, aux gestes précis, à la voix un peu sourde.

Elle répondit à son sourire, mais reprit aussitôt son masque inquiet.

— Rien encore ? demanda-t-il.

— Si. Quelques douleurs de loin en loin.

— C'est bien ce que je pensais. Et vous commencez à avoir un peu peur, n'est-ce pas ?

— Nullement, docteur.

— Vous avez raison. Vous avez eu une grossesse parfaite, sans le moindre incident. Vous aurez un accouchement parfait, rapide et vous ne souffrirez que très peu.

Il l'examina. Et pendant qu'il l'examinait, une nouvelle vague douloureuse la traversa et la fit respirer plus fort.

— Très bien, dit-il. Ça va aller vite maintenant. Demain matin vous serez l'heureuse mère d'un superbe garçon.

\*\*

Il était 8 heures 5 du matin, le 24 mai 1983.

Une demi-heure plus tôt, on avait transporté Nathalie dans la salle d'accouchement.

— Et voilà qui est fait ! dit l'infirmière



rousse. Tout s'est bien passé comme il fallait s'y attendre.

Elle tenait au bout de ses bras une masse gluante et sanglante qui remuait et qui criait.

Tout à coup, elle ouvrit la bouche, comme pour pousser une exclamation de surprise. Elle resta ainsi un bref instant, comme en suspens. Puis elle put articuler :

— Docteur...

Le Dr Harbin, qui était penché sur la mère à qui il prodiguait ses soins, tourna la tête et regarda le nouveau-né. Il faillit lui-même pousser un cri de stupeur. Mais il se contenta de dire :

— Emportez-le... Emportez-le vite. Dans la salle 15...

Nathalie fermait les yeux. Elle était parfaitement consciente. C'est à peine si elle avait pris garde à la souffrance qui pendant les dernières minutes avaient labouré sa chair.

— C'est bien un garçon ? demanda-t-elle d'une voix calme.

Le Dr Harbin dut faire un effort pour répondre.

— Un garçon, oui... Et d'ailleurs nous le savions depuis longtemps... Les chances d'erreur dans les tests de détermination du sexe sont aujourd'hui infimes...

Il parlait vite, machinalement. Il avait hâte d'en terminer avec les soins qu'il donnait à la jeune femme et de gagner la salle 15. Ce qu'il n'avait fait qu'entr'apercevoir l'avait empli de perplexité.

Nathalie maintenant ouvrait les yeux et le regardait en souriant.

— Je suis heureuse, dit-elle.

Elle était heureuse. Elle était malheureuse.



Elle ne souffrait plus. Elle était triste. Elle était joyeuse. Elle ne savait pas ce qui l'emportait en elle, de la joie ou de la tristesse. Elle ne savait qu'une chose, c'est que désormais elle ne serait plus seule. Elle aurait un être à aimer, à choyer.

Le médecin dut se forcer pour répondre à son sourire.

— Eh voilà ! dit-il lorsqu'il en eut terminé avec ses soins. Nous allons maintenant vous ramener à votre chambre. J'appelle les infirmiers.

Quand elle eut regagné son lit, elle dit :

— Je voudrais le voir...

Le Dr Harbin se pencha sur elle.

— Vous le verrez... Pour le moment, on s'occupe encore de lui. Il faut maintenant vous reposer. Dormir.

— Je voudrais le voir avant...

Il lui prit la main.

— Vous avez été très courageuse. Vous n'avez pas poussé le moindre cri, pas fait entendre la plus petite plainte. Mais, malgré votre robustesse extraordinaire, vous êtes fatiguée. Vous avez sommeil... Alors, dormez bien sagement... Je vous assure que tout va très bien... Naturellement, si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez l'infirmière. Mais vous n'avez absolument besoin de rien... Dormez vite...

Sur quoi le médecin sortit rapidement de la chambre.



Le Dr Harbin entra en coup de vent dans la salle 15 — qui n'était pas celle où l'on emmenait habituellement les nouveau-nés, mais que l'on utilisait lorsque ceux-ci avaient besoin de



soins urgents et délicats, ou nécessitaient un examen particulier.

L'infirmière rousse était assise sur une chaise métallique près d'un berceau. Son visage portait toutes les marques de la plus vive perplexité.

— Alors ? demanda le médecin.

— Regardez vous-même, dit l'infirmière.

Il se pencha sur le berceau.

Le nouveau-né qui y reposait, tout nu, avait l'aspect d'un bébé parfaitement constitué, d'une taille et d'un poids normaux. Mais il présentait une singularité extraordinaire. Sa peau était verte. Non pas d'un vert fade et vulgaire, mais d'un vert clair franchement affirmé, luisant, agréable à l'œil comme le vert de certaines pierres précieuses ou de certaines feuilles d'arbustes ornementaux. En outre, sa chevelure — abondante pour un nouveau-né — était bleue, d'un bleu superbe de saphir, avec des reflets chatoyants. Le visage n'était pas ridé, comme c'est souvent le cas chez les nouveau-nés, mais parfaitement lisse. Un très beau visage. Les yeux étaient clos et on ne pouvait pas en voir la couleur.

— C'est extraordinaire ! murmura le médecin.

— Je n'ai jamais vu une chose pareille, s'exclama l'infirmière.

— Moi non plus.

— Quand il est né et que je l'ai soulevé dans mes bras, j'ai failli pousser un cri en voyant ses cheveux et, par endroits, sa peau. Mon étonnement n'a fait que grandir tandis que je le lavais.

— Comment sont ses yeux ?

— Normaux. Gris... Gris vert... J'espère qu'il va prendre peu à peu un aspect normal...



— Je n'en sais positivement rien. Vous n'avez pas noté d'autres anomalies ?

— Non. Il m'a l'air parfaitement sain et même robuste. Et il a de la voix ! Pendant que je le lavais, il a crié et gesticulé comme un beau diable. Son cœur bat normalement. Sa respiration est normale. Il s'est endormi dès que j'ai eu fini de m'occuper de lui.

— Mettez-le sur la table. Je vais l'examiner.

L'examen confirma ce qu'avait dit l'infirmière.

Le nouveau-né avait rouvert les yeux, mais ne criait pas. Il ne poussa quelques hurlements que quand le docteur lui fit une prise de sang.

— Le sang a l'air normal, dit-il. Je vais faire faire une analyse. Cette étonnante coloration de la peau et des cheveux est inexplicable et absolument sans précédent. Jamais on n'a vu un être humain de cette couleur-là. Cela va peut-être se dissiper avec le temps. Mais même si cela se dissipe, c'est un cas étrange, et qui pose un étrange problème. Remettez-le dans le berceau...

Il réfléchit pendant un moment. Puis il se dirigea vers le téléphone.

— Appelez-moi le Dr Paul Dumaine...

Tandis qu'il attendait la communication, l'infirmière dit :

— Comment est-ce qu'on va annoncer ça à la mère ?

— C'est bien ce qui me tracasse... Pour le moment, je lui ai dit de dormir... Quand elle se sera reposée, le choc sera moins rude... Il faudra d'ailleurs la préparer à cette désagréable surprise... avant de le lui montrer... Nous n'avons pas vu le père, n'est-ce pas ? Je crois qu'elle m'a dit qu'il était en voyage... Ce sont des gens très riches, à ce que j'ai compris.

— Oui, je crois... Mais ce qui est certain,



c'est qu'elle attendait ce bébé avec impatience... Avec amour... Elle a l'air très sensible, très douce... Un peu nerveuse... Un peu inquiète... Un peu tourmentée par je ne sais quoi... Elle aurait tant voulu un enfant qui soit très beau...

— On ne peut pas dire qu'il n'est pas beau. Il est même superbe, en un sens... Mais il ne passera pas inaperçu dans la vie. C'est le moins que l'on puisse affirmer...

— Pauvre femme... Je me demande comment elle va prendre ça...

— J'espère que ça ne va pas lui causer un trop gros ébranlement nerveux... C'est cela que je redoute... Allez donc voir si elle dort... Et emportez au laboratoire le flacon de sang... Dites que je veux une analyse complète, et le plus vite possible...

Le téléphone sonna tandis que l'infirmière se retirait.

— Allô ! C'est toi, Paul ? Comment vas-tu ? Oui, je vais bien. Pourrais-tu faire un saut jusqu'à la clinique dans la matinée ? Je voudrais te montrer quelque chose qui t'intéressera... Oui, il s'agit d'un nouveau-né... Non, je ne veux pas t'en dire davantage... Je veux te laisser la surprise... Quelque chose de très curieux, et qui me semble absolument sans précédent... Vers onze heures et demie ?... C'est parfait.

Le médecin alla s'asseoir près du berceau et regarda le nouveau-né — l'étrange nouveau-né. Celui-ci était parfaitement immobile et tranquille. Mais il avait gardé les yeux grands ouverts, des yeux dont le regard ne semblait pas vague, comme celui des enfants qui viennent d'arriver au monde, mais avait déjà un certain éclat, et de la profondeur, du mystère.

Harbin avait l'impression que le bébé le regardait et même le regardait avec intensité.



Cela lui causa un léger malaise, et il pensa : « C'est absurde... Il ne voit encore rien d'une façon précise... C'est la couleur de sa peau qui m'impressionne... Inexplicable... Je me demande ce que va en penser Paul Dumaine. Qu'est-ce qui a bien pu provoquer une pareille pigmentation ? La mère aurait-elle pris sans nous en parler quelque remède nouveau et dont les effets seraient encore mal connus ?... »

Il resta un long moment songeur, forgeant d'autres hypothèses, mais pour les rejeter aussitôt.

L'infirmière revint. Elle semblait agitée.

— Elle ne dort pas ? lui demanda le médecin.

— Non seulement elle ne dort pas, mais elle veut absolument voir son bébé... Elle dit qu'il n'est pas admissible qu'on ne le lui montre pas... Elle est terriblement énervée...

— Vous lui avez donné un calmant ?

— J'ai essayé de le faire. Elle n'en veut pas... Elle a d'ailleurs toujours montré une très grande répugnance pour les médicaments, quels qu'ils soient... Elle m'a affirmé que durant toute sa vie elle n'a jamais pris ni calmants, ni remèdes d'aucune sorte... Ce qui ne m'étonne pas, car elle a une santé de fer... Vous l'avez dit vous-même... Vous m'avez même dit que vous n'aviez jamais vu une femme aussi saine, aussi solide... Mais pour le moment elle s'énervé... Elle affirme que si on ne lui amène pas son bébé, elle viendra le chercher elle-même... Elle a l'impression qu'on lui cache quelque chose...

— C'est très embêtant.

— Oui... Je ne savais plus que lui dire... Elle est même sortie de son lit... J'ai eu toutes les peines du monde à la faire se recoucher...



Elle veut vous voir... Elle veut que vous lui portiez l'enfant... Si vous n'y allez pas, elle va avoir une crise de nerfs.

Le médecin sembla hésiter, soupira, puis finalement haussa les épaules.

— Comme tôt ou tard il faudra qu'on le lui montre, autant que ce soit maintenant. Restez ici. Je vais aller la préparer à ce choc. Quand je vous appellerai, vous viendrez avec le bébé.



Nathalie était couchée sur le dos et regardait le plafond de sa chambre. Tous ses traits étaient tendus. Ses yeux brillaient. Il y avait dans son regard plus que de l'inquiétude — de la peur.

On frappa à sa porte.

Le Dr Harbin entra. Il aurait voulu donner à son visage une expression rassurante, mais il n'y parvint que fort mal.

Nathalie s'était dressée sur son séant. Sa longue chevelure blonde couvrait ses épaules. Son regard était violent, un peu égaré. Elle cria d'une voix haletante :

— Pourquoi ne m'amenez-vous pas mon fils, docteur ? Qu'est-ce qui se passe ? Il est mort, n'est-ce pas ? Il est mort et vous n'osez pas me le dire...

— Mais non, madame, il n'est pas mort. Rassurez-vous... Mais avant de vous le montrer, je voulais vous prévenir de...

— Me prévenir de quoi ? Il est malade ?... Gravement malade, n'est-ce pas ? Ou infirme... C'est cela, sûrement... Il est infirme... Et vous ne savez pas comment me l'annoncer...

— Non, madame... Il n'est ni infirme ni ma-



lade... Il est parfaitement constitué, et assurément très robuste... Mais...

— Il n'est pas aveugle ? Vous me faites peur...

— Non, madame... Il n'est pas aveugle...

— Alors, qu'est-ce qu'il a ?... Parlez, je vous en supplie... Vous me mettez à la torture... Je veux savoir... Je veux le voir...

Le Dr Harbin était lui aussi à la torture.

— Je vous assure, dit-il, qu'il est très beau... Qu'il est même superbe... Mais il a... Il a une petite particularité qui vous surprendra... C'est pourquoi je voulais vous en parler avant qu'on ne vous l'amène... Vous serez étonnée par la couleur de sa peau et de ses cheveux...

— De sa peau ? De ses cheveux ? Quelle couleur ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Sa peau est d'un joli vert clair, et ses cheveux d'un bleu magnifique.

Nathalie se laissa retomber sur sa couche en s'écriant :

— C'est affreux !

Et elle se mit à sangloter.

Le médecin lui prit la main.

— Mais non, madame, ce n'est pas affreux. C'est étrange et inexplicable, mais pas affreux du tout. Je vous ai dit qu'il était superbe, et je le maintiens. Cette anomalie n'est d'ailleurs peut-être que provisoire. Quand on va vous l'apporter dans un instant, tâchez de ne voir que sa beauté. Car vous voulez bien le voir, n'est-ce pas ? A moins que vous ne préféreriez vous remettre d'abord de l'émotion que je viens de vous causer.

Les sanglots de Nathalie s'arrêtèrent brusquement. Elle se redressa.

— Oui, qu'on me l'amène. C'est mon fils.



Même s'il lui manquait un bras ou une jambe, je l'aimerais.

Le Dr Harbin décrocha le téléphone. Une minute plus tard, on frappait à la porte. La jeune mère avait essuyé ses larmes. Elle vibrait comme une harpe.

L'infirmière rousse entra. Elle tenait le bébé entre ses bras. On ne voyait que sa tête. Le corps était enveloppé dans une longue et épaisse serviette blanche. Elle s'avança vers le lit sans dire un mot. Pour présenter son fils à Nathalie elle eut un peu le même geste respectueux qu'un commissaire-priseur qui montre au public un objet d'art particulièrement précieux.

La jeune femme resta immobile, silencieuse, comme envoûtée. Le médecin et l'infirmière guettaient ses réactions avec curiosité et avec crainte. Pendant près d'une minute elle n'en eut aucune. Elle semblait transformée en une statue au visage inexpressif. Mais au-dedans d'elle-même mille sentiments s'entrechoquaient et une pensée domina toutes les autres : « Il ressemble à Jean... C'est son vivant portrait... C'est Juste Hornet... C'est mon fils ».

— Enlevez cette serviette, dit-elle. Je veux le voir tout entier.

L'infirmière obéit. Puis elle présenta de nouveau l'enfant, dont les petits bras et les petites jambes s'agitaient doucement et dont le regard se posait sur sa mère avec intensité, comme il s'était posé sur le médecin quelques instants plus tôt. Et la mère pensa : « Au fond de ses yeux passent les mêmes lueurs dorées que dans ceux de Jean. Et le docteur a raison. Il est beau. Il est très beau, très vigoureux ».

— Il est superbe, dit l'infirmière. Si j'avais un bébé comme celui-ci, je l'adorerais.



Cette femme — qui n'avait jamais pu avoir d'enfant, mais en qui les instincts maternels étaient vifs — disait la vérité. Après le premier moment de stupeur, elle avait été fascinée par cet étrange nouveau-né, qu'elle trouvait effectivement beaucoup plus beau que tous ceux qu'elle avait aidés à venir au monde.

— Qui vous dit que je ne l'aime pas ? déclara paisiblement Nathalie. Je l'aimerai doublement parce qu'il n'est pas comme les autres. Passez-le-moi...

Le Dr Harbin poussa un discret soupir de soulagement. Il avait craint que cette scène ne fût plus dramatique.

Nathalie prit son fils entre ses mains et le souleva au-dessus d'elle. Elle le contempla longuement. Puis elle sourit.

Elle n'avait pas souri ainsi depuis longtemps.

\*\*

— Où est ce phénomène ? demanda Paul Dumaine.

— Par ici.

Paul Dumaine était un homme de trente ans, de taille moyenne, assez trapu, très brun. Son visage bien rempli, un peu sanguin, très mobile, pouvait passer rapidement de l'expression de gravité, voire de tristesse, qui lui était habituelle, à une animation vive, qu'accentuait encore l'éclat que prenaient alors ses yeux marron, surtout dans le feu d'une discussion. C'était un biologiste passionné de recherches et dont la renommée naissante ne pouvait que croître rapidement, de l'avis de tous ses collègues.

Le Dr Harbin poussa la porte de la salle 15.



— Regarde.

Dumaine se pencha sur le berceau et fit entendre un petit sifflement.

— Curieux, en effet. Et même plus que curieux. Tu avais raison. C'est sans précédent.

Il prit le bébé entre ses mains et l'examina des pieds à la tête, de face et de dos, tandis que son collègue lui disait :

— Il a l'air de bonne fabrication. Cœur parfait. Poumons parfaits. J'ai fait faire une radio. Bonne. J'ai fait faire une analyse du sang. On vient de m'apporter les résultats. Groupe O. Pas la moindre anomalie. Pas la moindre tare.

— La mère ?

— Une femme superbe. Athlétique, admirablement charpentée.

— Est-ce qu'elle n'aurait pas pris une de ces nouvelles drogues amaigrissantes qu'on a, à mon avis, un peu trop vite lâchées sur le marché ?

— Absolument pas... Non seulement elle n'en avait pas besoin, mais elle a une répugnance évidente pour tout ce qui est médicament.

— Comment a-t-elle pris la chose ?

— Elle a d'abord été affolée. Puis tout s'est bien passé.

— Le père ?

— Je ne le connais pas... Il est en voyage... Très loin, si j'ai bien compris, et absent pour assez longtemps. Mais elle m'a montré sa photo tout à l'heure. Un très bel homme... Jeune et visiblement vigoureux... Et certainement sain. L'enfant en est la preuve.

— Il est d'ailleurs beau, ce gosse... Beau comme un jeune dieu... Malgré son extraordinaire pigmentation... Qu'est-ce qui a bien



pu lui colorer la peau ainsi ? Les cheveux ? Et ça n'a pas l'air d'être du provisoire. Je ne vois pas d'explication à cette ahurissante fantaisie de la nature. Et pourtant il y en a une. Mais je crains qu'elle ne soit pas facile à trouver. En tout cas ça m'intéresse prodigieusement. Est-ce que je pourrais voir la mère ?

— Bien sûr. Mais elle dort peut-être. Je vais demander.

Le docteur appela l'infirmière.

— Mme Hornet est-elle toujours éveillée ?

— Très éveillée. Elle est infatigable. Elle mange. Et même de très bon appétit.

— Prévenez-la que je vais passer la voir avec un de mes collègues.



## CHAPITRE III

### *AUTRES NAISSANCES ETRANGES*

Les deux hommes venaient de quitter la salle 15 et se dirigeaient vers une autre aile de la clinique lorsqu'on appela le Dr Harbin pour une urgence.

Il hésita une seconde et dit à Paul Dumaine :

— Vas-y tout seul... De toute façon, elle est prévenue et elle est d'accord. Tu m'excuseras de ne pas t'avoir accompagné... Prends le couloir à gauche... C'est tout au fond, la chambre 24. Ne reste pas trop longtemps avec elle, car, malgré tout, elle a besoin de repos.

— D'accord.

Dumaine continua seul dans la direction indiquée. Son esprit travaillait déjà activement sur le cas curieux et inexplicable qui venait de lui être soumis. Il ne trouvait dans sa mémoire aucune référence à un cas semblable ou analogue. Et il s'interdisait de former des hypothèses prématurées.

Il frappa à la porte. Une voix féminine lui dit : « Entrez ! » Il entra, fit quelques pas vers



le lit où reposait la jeune mère et s'arrêta net, comme pétrifié, tandis qu'il était envahi par la stupeur.

Il balbutia :

— Nathalie...

Pendant un long moment, ils se regardèrent. Elle se taisait. Elle était aussi surprise que lui, mais plus calme.

Il dit d'une voix un peu rauque :

— Je... Je ne m'attendais pas à... Ainsi, c'est toi... C'est vous qui...

— Tu peux me tutoyer, fit-elle.

Et elle sourit.

Il se détendit un peu. Il dit, très rapidement :

— Je suis un ami du Dr Harbin... C'est lui qui m'a autorisé à venir vous voir... Il s'excuse de ne pas m'avoir accompagné... Je ne savais pas que c'était vous... Je ne savais pas que vous étiez mariée... Je suis confus de... Si vous préférez que je me retire...

— Tu as vu mon enfant ? demanda-t-elle.

— Oui... Je viens de le voir. C'est parce que je suis biologiste que Harbin m'a demandé de passer... Je ne pensais pas que... Je ne pensais pas que j'aurais la surprise et le plaisir de te..., de vous rencontrer...

— Dans de bien curieuses circonstances... Assieds-toi, Paul.

— Il vaudrait peut-être mieux maintenant que vous vous reposiez...

— Assieds-toi... Ou asseyez-vous, si vous préférez que je dise vous...

— Je... Excuse-moi, Nathalie... Je ne sais plus très bien ce que je dis... La surprise a été si grande...

Elle posa sur une table le plateau où se



trouvaient les restes de son repas. Et elle répéta :

— Asseyez-vous, Paul. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus.

Il prit place sur la chaise qui était près du lit.

Derrière les paroles qu'ils prononçaient, affluait une foule de souvenirs.

Nathalie se rappelait leur dernière conversation, un an et demi plus tôt. Ils étaient à Montparnasse, à la Coupole, et regardaient sans les voir, à travers les parois vitrées de la terrasse, les passants qui marchaient vite, car, dehors, il faisait froid. Elle lui avait dit :

— Je suis désolée, Paul. J'ai pour toi de l'amitié, beaucoup d'amitié, et je voudrais que nous restions ce que nous avons toujours été jusqu'ici : de bons camarades.

Il avait secoué la tête.

— Non... Ne m'en veux pas... Mais il est préférable pour moi que nous ne nous revoyions pas... On m'a offert d'aller faire un stage de six mois dans un grand laboratoire en Amérique... Je vais accepter. Je partirai demain. Peut-être ne reviendrai-je jamais... Si tu avais consenti à m'épouser, je ne serais pas parti.

Ils ne s'étaient pas revus après cette ultime rencontre.

Et maintenant il était là devant elle, se rappelant que ce jour-là elle portait un manteau bleu et une écharpe blanche, et qu'il s'était énervé en ouvrant un paquet de cigarettes dont l'enveloppe de plastique était récalcitrante.

— Oui, bien longtemps, dit-il.

— Ça va mieux, maintenant, Paul ?

Il se raidit légèrement.

— Je pense qu'il est préférable de ne pas en parler. Je ne suis pas venu pour cela. C'est



le biologiste qui est devant toi et non pas Paul Dumaine.

Elle sourit légèrement.

— C'est vrai. Tu venais voir simplement la mère de cet étrange enfant qui se trouve être mon fils. Que lui voulais-tu ?

— Lui poser quelques questions.

— Pose-les.

— Je suis horriblement gêné, Nathalie... Je ne voudrais pas être indiscret...

— Nullement. Mais je voudrais d'abord te poser moi-même une ou deux questions.

— Je t'en prie...

— C'est d'ailleurs au biologiste que je m'adresse. Penses-tu que... que cette anomalie sera durable ?

— Je n'en sais positivement rien... Mais je suis tenté de le croire... Tu t'y habitueras.

— J'y suis déjà habituée... Peux-tu me jurer que mon fils n'a aucune imperfection physique, en dehors de..., de cette couleur surprenante ?

— Je l'ai longuement examiné. Il n'en a aucune.

— Bien entendu, tu ne peux pas me dire si son état mental sera affecté par cette particularité ?

— Je ne le peux pas, non. Mais j'ai tout lieu de penser qu'il ne le sera en aucune façon. Toutefois, comme il est différent des autres, il faudra veiller à ce que cela ne lui donne pas quelques complexes.

— J'y veillerai. Comment le trouves-tu ? As-tu l'impression qu'il sera intelligent ?

— Je ne vois aucune raison pour qu'il ne le soit pas. Intelligent et artiste, comme toi.

— Je le trouve beau. Mais c'est peut-être parce que je suis sa mère.



— Non. Tu le trouves beau parce qu'il est effectivement beau. Il l'est comme un jeune dieu. C'est ce que je disais il y a un instant à Harbin. Tu l'aimes, n'est-ce pas ? Malgré ce..., cette particularité.

— Oui... Et plus encore que s'il avait un aspect normal.

— Cela vaut mieux pour toi. Et pour lui. Tu aimes son père, naturellement ?

— Je l'adore... Excuse-moi, Paul. Tâche simplement de comprendre que si je ne l'avais pas adoré, je ne l'aurais pas épousé...

— Oui, oui, je comprends... C'est tout naturel.

Il y eut un instant de silence. Paul Du-mainé éprouvait un pincement au cœur. Nathalie pensait : « J'adore Jean, et il est parti. Et je ne sais pas quand il reviendra. Ni même s'il reviendra jamais... Si je m'étais mariée avec Paul, il ne serait pas parti, lui... Est-ce que cela vaudrait mieux pour moi ? Mais je suis stupide de m'interroger ainsi. Car si je pouvais revenir en arrière, si j'avais le choix, même sachant ce que je sais, sans l'ombre d'une hésitation c'est encore à Jean Horner que je dirais oui. »

Elle secoua la tête.

— Pose tes questions, maintenant.

Le jeune biologiste fit un effort pour sortir de la rêverie morose dans laquelle il était plongé.

— Oui, oui, fit-il. Oh ! je n'ai pas grand-chose à demander. Tu n'as pas pris de remèdes sans consulter personne, pendant ta grossesse ?

Elle eut un léger haussement d'épaules.

— Le Dr Harbin m'a déjà interrogée à ce sujet. Ma foi, non. Je n'ai jamais pris de re-



mèdes, ni pendant, ni avant ma grossesse, parce que je n'ai jamais été malade. Je ne sais même pas ce que c'est qu'une simple migraine.

— Il serait évidemment ridicule de te demander si tes parents étaient...

— Mes parents étaient comme moi. Parfaitement sains et bien équilibrés... Je peux te le garantir...

— Oui... Bien sûr... J'ai d'ailleurs connu ton père... Tu n'as pas eu de secousse émotionnelle alors que tu étais déjà enceinte ?...

Elle pâlit légèrement.

— Je ne pense pas, dit-elle, qu'une secousse émotionnelle ait pu modifier à ce point la couleur de la peau de mon fils...

— Moi, non plus...

Mais il n'insista pas. Il se contenta de demander :

— Pas de contrariétés dans ta vie conjugale ?

— Aucune. Pas le moindre nuage.

— Bien entendu, tu n'as jamais rien noté d'anormal chez ton mari... Pas la plus petite anomalie physique ?... Même infime ?...

— Pas la moindre, dit-elle.

Elle se rappela brusquement qu'un jour elle avait remarqué — et elle en avait d'ailleurs parlé à son mari — que les ongles de celui-ci avaient une très légère teinte verte. Si légère qu'il fallait les regarder avec attention pour s'en aviser.

Elle se demanda pendant une fraction de seconde s'il pouvait y avoir un rapport entre ce fait qu'elle avait jugé insignifiant — elle n'y avait d'ailleurs pas repensé depuis — et la couleur de la peau de son fils. « Certainement pas », se dit-elle. Pourtant elle se sentait troublée. Mais elle répéta :

— Non, pas la moindre...



— Ton mari est absent, je crois, reprit-il.

— Oui... Un voyage lointain...

Il l'observait avec curiosité, avec émotion. Il avait vaguement l'impression que quelque chose la tourmentait. Mais il estimait qu'il n'avait pas le droit de lui poser des questions plus précises, plus intimes — et qui d'ailleurs auraient été sans rapport avec son rôle de biologiste. Pourtant il demanda, sur un ton aussi objectif que possible :

— Aurais-tu ici une photo de ton mari ?

Elle sembla hésiter, puis tendit la main vers son grand sac bleu. Elle en tira un grand portrait en couleurs.

Il l'examina longuement. L'admirable visage d'homme qu'il avait sous les yeux lui inspirait tout ensemble une sourde jalousie et en même temps un sentiment d'attirance. Il éprouvait une sorte de fascination indéfinissable.

Il toussa légèrement et dit :

— Ça m'a l'air d'un garçon très bien. Le bébé lui ressemble d'une façon étonnante. Même front haut et large. Mêmes yeux dans lesquels on croit voir danser des paillettes d'or. Même bouche. Même forme de visage...

Il faillit ajouter : « Je comprends que tu l'adores ». Mais une telle phrase lui serait restée en travers de la gorge.

— Eh ! bien, fit-il, je ne veux pas t'importuner davantage, Nathalie... Car tu as besoin de repos.

— Oh ! je ne me sens pas fatiguée. Je n'ai jamais eu besoin de beaucoup de sommeil. Je suis contente de t'avoir revu. J'ai lu plusieurs fois ton nom dans les journaux. Cela m'a fait plaisir d'apprendre que l'on commençait à par-



ler de toi dans les milieux scientifiques. A quelles sortes de recherches te consacres-tu ?

— Oh ! je travaille dans diverses directions... Je me suis toutefois un peu spécialisé dans l'étude des modifications biologiques susceptibles de se produire dans l'organisme des cosmonautes.

— Ce doit être passionnant.

— C'est passionnant, dit-il sans beaucoup de chaleur.

Et il se leva. Elle lui tendit sa longue main fine. Il la serra à peine — comme s'il avait eu peur de la toucher. Il hésita et demanda :

— As-tu l'intention de garder ton fils auprès de toi ?

— Naturellement, fit-elle. Qui pourrait l'élever mieux que moi ?

— Tu as raison. Sa place est auprès de toi...

Il hésita encore et reprit :

— J'aimerais revoir ce bébé de loin en loin — si cela ne doit pas te déranger.

— Nullement... Et je comprends que tu sois intéressé par la façon dont il va grandir. Si j'étais biologiste, j'aurais la même curiosité. Le Dr Harbin te donnera mon adresse. Ou plutôt mes adresses. Car si nous ne sommes pas à Paris, nous serons dans la propriété que nous avons, en lisière de la forêt de Fontainebleau. J'ai d'ailleurs l'intention de vivre surtout à la campagne, en attendant le retour de mon mari.

— Eh bien, au revoir, Nathalie.

— Au revoir, Paul.

La jeune femme se remit à regarder le plafond de sa chambre. « La vie, pensait-elle, est faite de hasards. » Revoir Paul Dumaine lui avait fait plaisir, mais ne l'avait pas troublée.

Elle se demandait s'il était guéri de la



grande passion qu'il avait eue pour elle. Elle le souhaitait de toutes ses forces. L'idée que quelqu'un pouvait souffrir à cause d'elle, même si elle n'y était pour rien, lui était insupportable.

Elle se remit à penser à Jean Horner. Et à Juste Horner, l'étrange bébé, l'enfant vert, son fils. Elle se rappela avec intensité l'instant où elle avait saisi la main de son mari, qui lui caressait la joue, pour regarder ses ongles. Y avait-il un rapport?... Elle se posa de nouveau la question. Elle se posa mille autres questions... Toutes sans réponses. Et elle glissa doucement dans le sommeil.



Six jours plus tard, le Dr Paul Dumaine était dans son laboratoire lorsqu'on l'appela au téléphone.

— Allô ! C'est toi, Paul?... Ici, Gourko...

Léon Gourko, son condisciple à l'Ecole de Médecine, dirigeait une maternité dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement.

— Quoi de neuf ? demanda Paul Dumaine. Tu veux qu'on dîne ensemble un de ces soirs ?

— Bien sûr. Mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Pourrais-tu faire un saut jusqu'ici ? J'ai quelque chose de curieux, de vraiment très curieux à te montrer.

— Quoi donc ?

— Je veux t'en laisser la surprise.

Une demi-heure plus tard, le biologiste pénétrait dans le bureau de son ami, qui aussitôt lui dit : « Viens voir » et l'entraîna dans les couloirs de la maternité. Il ouvrit une porte.

— Va regarder ce qu'il y a dans ce berceau.



Paul Dumaine eut l'impression qu'il revivait une scène déjà vécue.

Dans le berceau reposait un nouveau-né du sexe féminin. Sa peau était d'un beau vert clair. Ses cheveux d'un beau bleu.

— Qu'est-ce que tu en dis ? Tu n'as pas l'air trop surpris.

— Non. J'ai vu un enfant semblable il y a quelques jours.

— Ainsi il y a déjà eu un autre cas ? Comment se fait-il qu'on n'en ait rien su ?

— Les parents ne tiennent sans doute pas à ce qu'on ébruïte la chose.

— Naturellement... Mais ils ne pourront pas élever des enfants pareils en les gardant dans un placard. Il faudra bien que cela se sache un jour ou l'autre... Et qu'est-ce que tu penses d'une aussi ahurissante anomalie ?...

— Rien... Rien pour le moment... Je me borne à constater... J'ai bien fait quelques hypothèses. A la réflexion, elles me semblent absurdes. Mais maintenant qu'il y a deux cas, on peut présumer qu'il y en aura d'autres... Cela nous aidera peut-être à trouver une explication...

— A part sa couleur extraordinaire, c'est un bébé magnifique. Tu penses si je l'ai examiné en détail. Pas la moindre imperfection. J'ai fait analyser le sang. Correct en tous points.

— La mère ?

— Une très belle brune. Toute jeune. Solide. Saine. Elle s'appelle Bastogne. Sylvie Bastogne. Très courageuse. Je ne savais pas comment lui dire... Je redoutais un ébranlement nerveux... Elle a eu un moment de stupeur énorme. Puis tout s'est bien passé.

— Elle est mariée ?



— Je crois... Je n'en suis pas sûr... Elle s'est présentée ici toute seule. On lui a demandé, comme on le fait d'habitude, quel était le médecin qui l'envoyait... Elle a répondu qu'elle avait oublié son nom, que cela n'avait pas d'importance. Elle doit être à l'aise... Elle a tenu à payer à l'avance les frais d'accouchement et de séjour... Elle est aimable, douce, peu bavarde, plutôt triste. Tu veux la voir ?

Paul Dumaine hésita. Il se rappelait son entrevue avec Nathalie, qui pour lui avait été pénible. Trop de souvenirs l'avaient assailli, pareils à des brûlures. Avec cette femme, ce serait évidemment différent. Mais il sentait que cela ne servirait à rien de la déranger, qu'il ne trouverait pas auprès d'elle une explication.

— Non, dit-il. Je n'en vois pas la nécessité. Questionne-la toi-même. Renseigne-toi si tu le peux sur ses antécédents, sa façon de vivre, sur son alimentation habituelle. Renseigne-toi sur le mari, s'il y en a un. Si tu découvres quelque chose d'intéressant, fais-le-moi savoir.

— D'accord.



Nathalie travaillait dans son atelier. Elle avait entrepris une grande toile semi-abstraite sur laquelle elle voulait tenter de rendre, par des jeux de formes et de couleurs, les sentiments mêmes qui se heurtaient et parfois s'harmonisaient en elle : un mélange d'ombre et de lumière, de joie et de tristesse. Sa main ébauchait de grands traits, des courbes précises, composait un monde imaginaire, mais équilibré.

Près d'elle était le berceau où reposait son fils.

Il avait maintenant un mois. Elle le nour-



rissait elle-même. Il avait grossi. Il était encore plus beau qu'au jour de sa naissance.

Ce bébé, et la peinture, la sauvaient du désespoir, mettaient dans sa vie de solides raisons d'être. Elle s'était maintenant habituée à l'étrange anomalie de l'enfant. Si même on lui avait offert le moyen de redonner à celui-ci une peau et des cheveux de couleur normale, il n'était pas sûr qu'elle aurait accepté. Elle aurait craint d'enlever quelque chose à la personnalité de l'homme qu'il serait plus tard.

Elle continuait à penser sans cesse à Jean Hornet. Mais elle le faisait d'une façon plus calme, plus patiente, comme si maintenant le temps importait moins. « Si seulement, se disait-elle, il me donnait de ses nouvelles, je supporterais beaucoup mieux une longue, et même très longue absence. Mais il m'avait prévenu dans sa lettre qu'il ne pourrait pas m'en donner. Et il devait avoir pour cela de puissants motifs... »

Elle se refusait à penser qu'il l'avait quittée parce qu'il ne voulait plus d'elle. La loyauté de Jean lui semblait absolument hors de question. Elle recommençait à se convaincre qu'il reviendrait. Qu'il ne pouvait pas ne pas revenir. Car pourquoi lui aurait-il laissé autant de recommandations minutieuses sur la façon d'élever leur fils ?

Elle entendit un coup de sonnette et pensa que ce devait être quelque fournisseur qui faisait une livraison. Mais l'instant d'après, Clotilde, sa femme de chambre, entra dans l'atelier.

Nathalie avait gardé les mêmes domestiques que lorsque son mari était là. C'étaient des gens sérieux, dévoués. Ils avaient fait montre de quelque stupeur en voyant le bébé, mais ils



s'étaient vite accoutumés à sa présence. Maintenant ils l'adoraient, avec une curieuse nuance de respect — comme ils auraient adoré une jeune idole. Et ils avaient observé la discrétion la plus absolue.

— Qu'est-ce que c'est, Clotilde ?

— Une jeune dame qui aurait voulu voir M. Hornet. Je lui ai dit qu'il était en voyage. Elle a demandé si quelqu'un d'autre ne pourrait pas la recevoir.

Nathalie hésita. Elle menait une vie solitaire depuis le départ de Jean. Elle ne recevait que de très rares visites. En fait elle ne voyait guère que les deux amis de son mari qui leur avaient servi de témoins à leur mariage : Gilbert Sigal, un homme de science et sa femme, qui était professeur de lettres. Des gens charmants et sûrs, à qui elle avait montré son fils.

— Faites entrer cette dame au salon, dit-elle. Je vais aller la voir.

Qui pouvait bien être cette visiteuse ? Une visiteuse qui demandait son mari.

L'instant d'après elle était en présence d'une jeune femme qui lui fit bonne impression. Grande et brune, très belle, elle semblait horriblement timide.

— Je m'excuse de vous déranger, madame, dit l'inconnue d'une voix mal assurée. J'aurais voulu voir M. Hornet...

— Il est absent pour le moment. Asseyez-vous, je vous prie. Quel est l'objet de votre visite ? Je suis Madame Hornet...

— J'étais venue pour remercier votre mari.

— Vous le connaissez ?

— Non... Mais j'ai une dette de gratitude envers lui... Et je voulais lui dire, ou lui faire savoir combien j'avais été touchée par... Je



m'appelle Bastogne... Sylvie Bastogne.. Mon nom ne vous dit rien...

— Absolument pas.

— Je pensais que votre mari vous avait peut-être parlé de moi... En tout cas, je suis convaincue qu'il ne désirait pas que je sache d'où venait le geste généreux qui m'a évité les pires ennuis... Je ne le sais en fait que depuis peu. Et je voulais, ce qui est bien naturel...

Sylvie Bastogne se tut brusquement. Elle jetait des regards presque apeurés sur les meubles du salon, sur les tableaux accrochés au mur. Nathalie ne comprenait rien à cette visite, ni aux paroles qu'elle entendait, et qui, pour elle, étaient inattendues, mystérieuses. Mais elle éprouva une sympathie brusque et irraisonnée pour cette jeune femme timide, si visiblement inquiète, tourmentée, et qui maintenant lui disait :

— J'ai peut-être eu tort, puisque vous n'êtes pas au courant, de vous faire part de tout cela...

— Oh ! ce n'est pas grave, lui dit Nathalie. Le geste de mon mari dont vous me parlez est tout à son honneur... Expliquez-moi de quoi il s'agit.

La visiteuse parut se détendre un peu. Mais elle resta silencieuse un moment. Elle semblait réfléchir. Elle reprit :

— Je ne comprends pas moi-même ce qui m'est arrivé... Depuis un an, il y a eu tant de faits étranges dans ma vie...

— Des faits étranges ?

— J'ai été très heureuse pendant quelques mois... Et puis...

Elle se tut de nouveau.



— Racontez-moi, lui dit Nathalie d'une voix douce.

— Oui... Cela vaut mieux... Je n'ai parlé de mes tourments qu'à une seule de mes amies, très sûre et très secourable. Mais je sens que je peux vous les confier à vous aussi.

— Je vous en prie... Je ne demande moi-même qu'à vous aider.

— Je me suis mariée il n'y a même pas un an. J'étais étudiante... Etudiante en chimie... Il était étudiant lui aussi... Je vivais seule. Je suis orpheline... Mais je disposais de modestes ressources... Ce qu'il fallait pour me permettre d'achever mes études... Je l'ai aimé immédiatement. Avec passion. Je suis sûre qu'il m'aimait... Il était intelligent, très cultivé — beaucoup plus que moi-même — prévenant, délicat, un peu timide. Ce fut merveilleux... Nous avons trouvé un petit appartement... Lucien semblait de plus en plus épris de moi... Sur-tout quand il a su que j'étais enceinte... Et puis... Oh ! je tremble encore quand j'y pense... Un après-midi, il est parti... Et je ne l'ai plus revu...

Nathalie eut un frémissement.

— Parti sans un mot ? Sans une explication ? demanda-t-elle.

— J'ai reçu un mot. Il n'est pas parti de son plein gré, j'en suis sûre... Mais il n'expliquait rien. Il me disait... Oh ! je peux bien vous montrer sa lettre... Elle vous éclairera mieux que tout ce que je pourrais vous dire...

La jeune femme fouilla dans son sac, en sortit une lettre, la tendit à Nathalie. Et Nathalie lut ce qui suit :



« Sylvie, mon amour, ma bien-aimée, j'écris ce mot en hâte. Je ne sais pas quand je te reverrai, et je suis au désespoir. Je pars... Mais je ne pars pas de mon plein gré... Rien au monde, sauf une horrible contrainte, n'aurait pu m'arracher à toi... Et il m'est désormais impossible de te rejoindre. Cette lettre est même la seule que je pourrai t'écrire.

« N'essaie pas de comprendre ce qui a pu m'arriver. Je ne peux absolument pas te le dire... Mais je suis dans l'angoisse et le désespoir. Parce que je t'adore, Sylvie. Parce que je ne puis vivre sans toi. Je ne fais que penser à toi, et à notre enfant que tu mettras au monde dans le chagrin, alors que sa venue n'aurait fait qu'accroître notre bonheur...

« Sylvie, je me suis atrocement tourmenté en pensant à votre avenir à tous les deux, mais un ami à moi a pu me faire savoir qu'il ferait le nécessaire pour vous aider, ce qui a apaisé en moi cette crainte, sans apaiser malheureusement ma douleur de t'être arraché...

« Je t'aime, Sylvie. Je t'aime. Je te le jure solennellement. Je mettrai tout en œuvre pour te rejoindre. Je ne peux pas croire que je ne te reverrai pas. Attends-moi, je t'en supplie. — Lucien Bastogne. »



Nathalie lut deux fois cette lettre et quand elle la rendit à la jeune femme, sa main tremblait.

— C'est affreux, dit-elle.

— J'ai cru devenir folle... Le même soir, je recevais un mot. Un mot très bref, sans signature, et qui disait : « Passez dès que possible à la banque qui se trouve au 152 bis du bou-



levard Haussmann. Allez à la caisse. Présentez vos papiers d'identité. On vous remettra un pli qui vous est destiné ». J'y suis allée le lendemain. On m'a fait signer une feuille et on m'a remis le pli. J'ai demandé de qui il émanait. On m'a répondu qu'on ne pouvait pas me le dire, et que je perdrais mon temps si je voulais chercher à le savoir. L'enveloppe contenait un carnet de chèques établi à mon propre nom, et le relevé du compte qui m'était ouvert dans une autre banque. Il était approvisionné pour une somme considérable. J'étais effarée. Mais je ne doutais point que cette aide providentielle était le fait de l'ami auquel Lucien avait fait allusion dans sa lettre. Le plus étrange, c'est que je ne lui connaissais pas d'amis... Nous vivions repliés sur nous-mêmes. J'errais en plein mystère, comme dans un pénible cauchemar...

Sylvie se tut. Nathalie était trop bouleversée pour parler. Elle finit pourtant par demander d'une voix un peu haletante :

— Vous avez le mot vous demandant de passer à cette banque ?

— Oui, je l'ai dans mon sac. Vous voulez le voir ? Le voici.

Nathalie n'y jeta qu'un bref coup d'œil.

— C'est bien l'écriture de mon mari. Mais comment avez-vous fait pour retrouver sa trace, son nom, son adresse ?

— Oh ! j'y avais presque renoncé, après quelques tentatives infructueuses. Mais j'ai rencontré par hasard, il y a quelques jours, une de mes amies d'enfance que je n'avais pas revue depuis mon mariage. Nous étions réellement très liées et n'avions pas de secrets l'une pour l'autre. C'est d'elle que je vous parlais tout à l'heure. Nous avons passé plusieurs



heures ensemble. J'appris qu'elle occupait maintenant un poste assez important à la succursale même de la banque où j'étais allée retirer le pli mystérieux. Je lui ai raconté tout ce que je viens de vous dire. Je l'ai suppliée de rechercher — si elle le pouvait — quel était l'inconnu qui m'avait aidée. Elle refusa d'abord. Mais j'insistai si fort, avec des accents si passionnés, qu'elle finit par y consentir...

Sylvie fit une brève pause et reprit :

— Je voulais remercier M. Hornet... Et le remercier de tout cœur... Mais aussi, je vous le confesse, j'avais l'espoir qu'il pourrait peut-être me donner des nouvelles de Lucien. Croyez-vous qu'il le pourra ?... Je suis si malheureuse...

Nathalie se raidit légèrement, en proie à une émotion violente.

— Mon mari, dit-elle, est absent depuis longtemps... Depuis aussi longtemps que le vôtre. Je suis sans nouvelles de lui. Je ne sais pas où il est. Je ne sais pas quand il reviendra. Je ne sais pas s'il reviendra...

Sylvie eut un mouvement de stupeur. Elle ouvrit la bouche, mais demeura muette.

— Nous sommes exactement dans la même position, vous le voyez, reprit la jeune femme blonde. Ma seule consolation, c'est mon fils. Mais vous devez avoir un bébé, vous aussi ? Et cela doit vous aider à vivre...

— Oui... C'est une fille... Et je l'adore... Et...

Elle s'arrêta net.

— Et quoi ?

— Oh ! je peux bien tout vous dire... J'ai déjà le sentiment — ne m'en veuillez pas — que nous sommes un peu comme deux sœurs dans le malheur, qu'il y a entre nous des liens,



puisque nos maris se connaissent... Se connaissent sans que nous le sachions... Ma fille est ma seule joie... Elle est venue au monde il y a trois semaines. Mais il faut que vous sachiez que ce n'est pas un bébé comme les autres. Je ne l'en aime que davantage, car elle est le vivant portrait de son père... Mais elle n'est pas comme les autres... Sa peau est verte... D'un beau vert clair. Et ses cheveux sont bleus.

Nathalie se leva et se dirigea vers sa visiteuse. Elle la prit par la main et lui dit avec douceur :

— Venez...

L'autre la suivit docilement. Elle la mena dans son atelier. Elle lui montra le berceau, près de la toile qu'elle était en train de peindre.

— Regardez...

Sylvie se pencha, et resta un moment immobile, fascinée. L'enfant reposait, tout nu — il faisait très chaud en cette journée de fin juin — et remuait doucement ses petites mains vertes. La jeune femme brune le contemplait avec une expression qui était presque d'adoration, sa lèvre inférieure tremblait légèrement.

Soudain, elle se tourna vers Nathalie, et, sans dire un mot, la prit dans ses bras, laissa tomber sa tête sur l'épaule de cette compagne qu'elle ne connaissait pas une demi-heure plus tôt, et se mit à sangloter. Puis elle balbutia :

— Oh ! je ne pleure pas de chagrin en ce moment... Je ne suis plus seule... Mon bébé ne sera pas seul de sa sorte. J'avais raison, tout à l'heure, de vous dire que nous sommes un peu comme deux sœurs.

Nathalie l'entoura elle aussi de ses bras.

— Oui... Nous sommes sœurs, dit-elle.

Elles restèrent un moment ainsi, heureuses,



malheureuses, traversées par mille pensées, se posant l'une et l'autre des questions nouvelles, avec la sensation effrayante qu'elles étaient toutes deux — et aussi leurs maris et leurs bébés — le jouet de forces inconnues, inexplicables et peut-être redoutables.

\*\*

Un après-midi, au début de juillet de cette même année 1983, Paul Dumaine était dans son laboratoire quand on lui annonça une visite qui lui fit plaisir : celle de son collègue et ami américain Samuel Hicky, arrivé à Paris une heure plus tôt. Il l'avait connu en Amérique, où pendant six mois ils avaient travaillé côte à côte aux mêmes recherches.

— Samuel ! s'exclama Paul. Je suis heureux de te voir. Tu aurais pu annoncer ta venue... Pour un peu, tu ne m'aurais pas trouvé ici. J'allais partir dans un quart d'heure pour déjeuner. Naturellement nous déjeunons ensemble...

— Naturellement...

— Tu es à Paris pour longtemps ?

— Je ne sais pas au juste... Je suis venu pour voir d'un peu près vos méthodes de travail. Cela me prendra un certain temps... D'autant plus que j'ai l'intention d'aller faire un tour dans d'autres villes d'Europe... De voir les collègues les plus intéressants. Tu m'aideras à établir mon programme.

— Avec plaisir, tu le sais bien...

Samuel Hicky, un grand blond mince et élégant, aux manières un peu nonchalantes, mais à l'œil vif et cordial, avait à peu près le même âge que Paul. Celui-ci le tenait en grande estime.



— A quoi travailles-tu en ce moment, Paul ?

— Oh ! comme d'habitude... Mais de plus en plus aux problèmes biologiques que pose la navigation spatiale... Et, depuis quelques temps, je m'intéresse à une autre question, dont on vient seulement de parler ce matin dans la presse...

— Ah ! oui ? De quoi s'agit-il ?

Paul Dumaine prit sur la table un journal, et montra à son ami un entrefilet qu'il avait encadré au crayon rouge.

— Lis ça...

Samuel lut :

*« Nous venons d'apprendre — sans en avoir encore la confirmation — qu'au cours de ces dernières semaines trois enfants présentant une étrange particularité sont nés à Paris. Ils sont physiquement normaux, et même semblent vigoureux. Mais leur peau est verte et leurs cheveux sont bleus. Nous n'avons pas pu avoir d'autres détails, car on observe dans les maternités où ils ont vu le jour la plus grande discrétion à leur sujet. Mais si cette information est confirmée, elle ne manquera pas de susciter un vif intérêt dans le monde scientifique. »*

— Oh ! fit Samuel, je ne suis pas tellement surpris. Je ne savais pas que vous en aviez à Paris... Mais nous en avons en Amérique et je me proposais précisément de t'en parler.

— Vous en avez aussi ?

— Oui, et je l'ai appris il y a déjà quelques jours par divers collègues... La chose n'a pas encore été rendue publique... Mais il y en a plusieurs à New York, un au moins à Boston, et un à San Francisco...

— C'est étrange, hein ? Et à Paris, ce n'est



pas trois qui sont nés. Mais cinq. Du moins à ma connaissance. Car il est possible qu'il y en ait davantage. J'ai vu deux d'entre eux.

— Tu les as vus ? Sont-ils effectivement en bon état physique, comme le dit ce journal ?

— Ils sont superbes.

— On m'a assuré qu'il en était de même pour ceux qui sont nés en Amérique. Mais je n'ai pas eu le temps, avant mon départ, d'aller voir ça de mes propres yeux. J'y ai toutefois beaucoup réfléchi, pendant que j'étais dans l'avion. Car ça pose évidemment un étrange problème de biologie. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Rien de bien précis encore. Mais allons déjeuner. Nous en parlerons à table.

Dans la voiture, tandis qu'ils se dirigeaient vers Saint-Germain-des-Prés par un circuit assez compliqué pour éviter les trottoirs roulants des grandes artères, Paul mit la radio en marche, afin de prendre les dernières informations. Au bout d'un moment, ils dressèrent l'oreille.

Le speaker disait :

*« On a lu ce matin la nouvelle publiée par un journal d'après laquelle trois enfants de couleur verte seraient nés à Paris. Cette nouvelle est indirectement confirmée par des informations qui nous arrivent à l'instant même, l'une de New York, une autre de Munich et une troisième de Prague. »*

*« A New York, on a enregistré la naissance de sept enfants verts. Il y en a eu en outre cinq à Chicago, trois à Boston, trois à San Francisco et quelques autres encore dans d'autres villes. Ce fait étrange avait été tenu secret depuis plusieurs semaines, pour des raisons d'ordre privé fort respectables. Mais le corps médical américain a estimé nécessaire, tout en*



*respectant l'anonymat des familles, de le rendre public et de publier également les résultats de l'enquête scientifique qui va être menée pour rechercher la cause de ces anomalies aussi bizarres qu'inexplicables.*

*« A Munich, deux enfants verts sont nés. Et quatre à Prague.*

*« Ces nouvelles nous sont parvenues trop tard pour que nous ayons pu demander ce qu'ils en pensent à des hommes de science — médecins, biologistes et autres. Mais nous serons en mesure d'apporter de plus amples détails à nos auditeurs au cours de nos prochaines émissions. »*

— Eh ! bien, ça prend de l'ampleur, s'exclama Paul Dumaine.

— Je n'en suis pas tellement étonné, dit son ami.

Lorsqu'ils furent attablés devant un steak garni, à la terrasse d'un restaurant du boulevard Saint-Germain, l'Américain demanda à son ami :

— Alors, toi qui as vu ces bébés, as-tu fait des hypothèses ?

— Oh ! j'en ai fait cinquante, mais qui ne valent pas plus cher les unes que les autres...

— Moi aussi. C'est réellement un problème difficile. Parce que la chose est absolument sans précédent. Mais parmi les suppositions qui te sont venues à l'esprit, quelles sont celles qui te paraissent les moins absurdes ?

— Oh ! elles me semblent toutes stupides. En tout cas très fragiles. J'ai d'abord pensé qu'il pouvait s'agir d'une maladie, une maladie nouvelle et inconnue, un virus nouveau. Mais l'examen du sang des bébés n'a rien révélé de semblable. Leur peau, malgré sa couleur, est



parfaitement saine. L'analyse d'un fragment de leur épiderme n'a fait que le confirmer. Au reste, même s'il s'agissait d'une maladie à évolution très lente, procédant d'une cause indécidable, il serait bien singulier qu'elle soit apparue en même temps en des points aussi éloignés les uns des autres...

— D'accord... Mais s'il s'agissait d'une maladie provoquée ? D'une guerre sournoise ?...

— Oh ! la chose est possible... Mais l'agresseur inconnu risquerait d'être contaminé lui aussi... La terre est devenue si petite, les échanges si nombreux... Il y a longtemps que les murailles de Chine ne servent plus à rien. J'ai plutôt supposé que cela pouvait provenir de l'alimentation... On fourre maintenant dans le sol tellement d'engrais chimiques... On en invente sans cesse de nouveaux... Mais là encore il semble difficile d'admettre que les effets aient pu se produire en même temps dans des lieux aussi divers...

— Oui... Cela me paraît improbable... J'ai bien une autre hypothèse, et qui me paraît la plus valable...

— Ce doit être la même que celle que j'ai faite moi aussi...

— La radioactivité ?

— Oui, la radioactivité... Il n'est pas douteux qu'avec tous les essais de bombes et autres engins nucléaires qui ont eu lieu depuis trente-cinq ans et l'emploi de plus en plus répandu des piles et des moteurs atomiques, elle n'a fait qu'augmenter un peu partout à la surface du globe... Or nous ignorons quels peuvent être à la longue les effets que cela peut avoir... On persiste à penser que cette minime augmentation demeure inoffensive. Au fond nous n'en savons positivement rien...



— C'est juste... On peut même se demander si la coloration bizarre de ces enfants n'est pas tout simplement le début d'une réaction de défense de l'organisme contre cette radioactivité accrue ? Les créatures vivantes ont toujours su plus ou moins s'adapter à des modifications du milieu...

— Tu as raison... Et je pense que c'est dans ce sens-là qu'il faudrait pousser les recherches...

Ils interrompirent un instant leur conversation. Le patron du restaurant, où Paul Dumaine déjeunait assez souvent, était venu voir s'ils étaient satisfaits. Samuel Hicky, assez gourmand et qui aimait la cuisine française, lui demanda quelques renseignements sur les plats qui figuraient au menu.

Son collègue n'écoutait que distraitement. Il pensait au bébé de Nathalie tel qu'il l'avait vu — et avec quelle stupeur — le matin où le Dr Harbin l'avait appelé. Et il pensait à Nathalie. Il n'était pas allé chez elle. A deux ou trois reprises, il avait failli le faire, puis il s'était dit qu'il serait préférable pour lui de s'abstenir... Mais il savait, tout au fond de lui-même, qu'il retournerait la voir un jour...

— Il y a encore une hypothèse, lui dit Samuel quand le patron du restaurant se fut éloigné.

— Laquelle ?

— C'est que la nature opère toute seule, sans raison ni prétexte apparent, et que nous assistons au début d'une mutation de l'espèce humaine...

— Tu veux dire que nous allons passer de l'homme au surhomme ?... Et tu crois qu'il est nécessaire pour cela que l'homme change de couleur ? Que toutes nos races vont devenir vertes ?



Ils se mirent à rire.

— Sait-on jamais ? dit Samuel Hicky. Tu n'as tout de même pas la prétention de connaître tous les secrets de la nature ? Et tu sais aussi bien que moi que ce ne serait pas la première fois que des espèces vivantes se modifient.

— Mais la conclusion de tout cela, c'est que nous n'avons aucune explication.

On appela Paul Dumaine au téléphone. Quand il revint, il dit à son ami :

— C'est un journaliste qui veut m'interviewer.

— Qu'est-ce que tu lui diras ?

— Je lui répéterai tout bêtement ce que nous venons de dire. Et il faudra bien qu'il s'en contente.



On fut tout aussi surpris d'apprendre, quelques semaines plus tard, qu'on n'enregistrait plus nulle part aucune naissance d'enfants verts.

En fait, ces naissances s'échelonnaient toutes sur une période qui n'avait même pas duré deux mois. Il y en avait eu un peu partout dans les villes d'Europe et d'Amérique. Au total trois cents à trois cent cinquante bébés qui présentaient la même curieuse particularité. Il était possible que leur nombre fût plus élevé car, dans certaines familles, on avait peut-être caché soigneusement leur naissance.

Pendant un mois, la presse, la radio, la télévision, consacrèrent de longs commentaires à cet extraordinaire événement. Des centaines de



savants firent connaître leur opinion. Ils émi-  
rent des hypothèses qui, pour la plupart, rejo-  
gnaient celles de Paul Dumaine et de son ami  
Samuel Hicky. La plus vraisemblable semblait  
être celle qui faisait état d'une influence pos-  
sible de la radioactivité. Mais ni les recher-  
ches de laboratoire, ni les tests multiples pra-  
tiqués sur les bébés, n'aboutirent à un résultat  
décisif. Aucune des hypothèses ne put être  
scientifiquement vérifiée.

Un fait troublant n'avait pas tardé à frap-  
per ceux qui, un peu partout, menaient cette  
enquête : nulle part ils n'avaient pu prendre  
contact avec les pères des bébés. Ceux-  
ci avaient mystérieusement disparu. De nom-  
breuses mères racontaient qu'ils étaient partis  
en voyage, mais qu'elles ne savaient pas exac-  
tement où ils étaient. Plusieurs d'entre elles  
semblaient d'ailleurs se désintéresser et du père  
et de l'enfant, qu'elles avaient refusé de recon-  
naître comme étant le leur, et qu'elles avaient  
abandonné aux soins des œuvres d'assistance.

Toutes celles qu'on avait soumises à des  
tests médicaux étaient saines et robustes.  
Quant aux bébés, ils se portaient fort bien.  
Les quelques recherches faites pour retrouver  
les pères étaient demeurées vaines.

Leur disparition inexplicable amena le  
grand biologiste suédois Knut Berelson à émet-  
tre une nouvelle hypothèse. L'exposé qu'il fit  
devant des représentants de la presse causa  
une vive sensation. Voici ce qu'il déclara :

— Je me demande, après avoir minutieu-  
sement étudié toutes les données de cet éton-  
nant problème, et tous les faits qui s'y rap-  
portent — notamment l'étrange comportement  
des pères de ces bébés dont aucun n'a pu être  
retrouvé —, si nous ne sommes pas en pré-



sence d'un événement concerté et voulu, bien plutôt que d'un fait qui aurait une cause naturelle. Je me demande si nous ne sommes pas en présence d'une vaste expérience tentée secrètement par quelque savant avec l'aide de gens ambitieux et richissimes. Car une telle entreprise aurait nécessité une vaste organisation, et des complicités multiples. Mais avec de l'argent on vient à bout de tout. Les pères de ces bébés qui nous intriguent tant n'auraient été, si mon hypothèse est fondée, que des sortes de mercenaires appointés, soumis à un traitement biologique dont je ne soupçonne évidemment pas la nature. Ils auraient eu pour mission d'épouser des femmes saines et robustes, puis de disparaître lorsque ces femmes auraient été enceintes.

» Quant aux mobiles qui auraient animé les organisateurs d'une aussi fabuleuse entreprise, il est difficile de les établir. Il ne pourrait s'agir, en tout cas, que d'une expérience dont le terme se situerait à très longue échéance. Un ou plusieurs savants à l'esprit déréglé ont-ils voulu tenter de créer une race nouvelle ? Une race qui, dans leur esprit, serait appelée un jour à dominer le monde ? Voilà des questions que l'on peut se poser.

» Bien entendu, il ne m'est pas possible d'apporter même un commencement de preuve à l'appui de ce que j'avance. Mais je pense fermement que c'est dans cette direction-là qu'il faut désormais orienter les recherches. Je pense, en outre, qu'il sera bon de surveiller de très près le développement de ces enfants verts... »



Nathalie et Sylvie écoutaient, avec un effroi grandissant, devant leur poste de télévision, les déclarations du professeur Knut Berelson.

Elles n'étaient plus à Paris, mais dans la propriété de Nathalie, *Les Frondaisons*, à soixante kilomètres de la capitale, en lisière de la forêt de Fontainebleau. Une belle et vaste propriété, entourée d'un haut mur, avec un parc magnifique, des pelouses, des fleurs, une grande maison confortable.

Les deux femmes ne s'étaient pas quittées depuis la dramatique entrevue qu'elles avaient eue. Elles s'étaient senties réellement sœurs, sœurs dans le malheur, sœurs aussi par la nature même de leurs enfants.

Elles habitaient *Les Frondaisons* depuis un mois. Elles avaient eu l'une et l'autre le désir de s'isoler du reste du monde, et l'endroit était particulièrement propice à un tel isolement. Elles s'apportaient mutuellement un grand réconfort.

Nathalie s'était fait installer dans la maison un atelier de peinture. Sylvie s'était remise à l'étude de la chimie. L'adoration que leur inspiraient leurs bébés n'avait fait que croître. Elles les avaient constamment auprès d'elles. Ils étaient de plus en plus beaux, de plus en plus vigoureux.

Les deux femmes menaient une vie douce, calme. Elles parlaient souvent, longuement, de leurs maris. Malgré le choc que leur avaient causé les informations relatives aux autres enfants verts et à la disparition de leurs pères, elles gardaient l'espoir de les revoir un jour.

La déclaration du biologiste suédois les révolta.

Nathalie ferma le poste de télévision d'une main qui tremblait.



— Non, non ! s'écria-t-elle. Cet homme se trompe... Jean Hornet n'était pas un mercenaire qu'on a payé pour me faire un enfant... Non, j'en suis sûre... Et toi aussi, Sylvie, tu es sûre que ton mari n'était pas ce que dit ce professeur...

— J'en suis sûre, oui... J'en suis aussi sûre que je suis sûre d'exister...

Mais une sorte de vertige les saisissait quand elles essayaient de réfléchir, quand elles se remettaient à se poser des questions.



Le lendemain, les deux femmes étaient en train d'examiner ensemble, une fois de plus, les recommandations laissées par Jean Hornet sur la façon dont il faudrait élever son fils.

— Je suis sûre, disait Sylvie, que si Lucien en avait eu le temps, il m'aurait envoyé dans sa lettre un papier du même genre. Mais avant de disparaître, il m'avait fait de vive voix des recommandations analogues... Bien entendu, je n'en ai oublié aucune... Ce qui me frappe, aujourd'hui...

Elles furent interrompues par l'entrée de Clotilde, la femme de chambre, qui annonça à Nathalie un visiteur : le Dr Paul Dumaine.

Elle avait pensé qu'il viendrait la voir plus rapidement. Puis elle s'était dit qu'il avait dû y renoncer, et qu'au fond cela valait mieux. Aussi fut-elle surprise.

— Faites-le entrer dans le salon, dit-elle. Je vais aller le rejoindre.

Le biologiste avait un air grave, soucieux. Il prit place dans un fauteuil, et après s'être enquis de la santé de Nathalie, il lui demanda brusquement :



— Tu as entendu la déclaration de professeur Berelson à la télévision ?

— Oui. Pourquoi ?

— Qu'en penses-tu ?

— Je pense que cet homme se trompe.

— Sur quoi bases-tu ton opinion ?

— Sur rien. Sur un sentiment profond qui est pour moi l'équivalent d'une certitude. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je pense, moi, que ce biologiste a raison. La même idée m'était venue à l'esprit il y a quelques jours. S'il n'avait pas fait sa déclaration, j'en aurais fait une semblable.

Nathalie se tut un instant et dit :

— Cela ne change rien à mon opinion. C'est pour me faire part de la tienne que tu es venu me voir ?

Paul Dumaine hésita.

— Pas positivement. J'ai une autre raison, qui est de t'aider à sortir de la situation pénible dans laquelle tu te trouves.

— Je t'en remercie. Mais je ne vois pas bien...

Elle n'acheva pas sa phrase. Il reprit, d'une voix assez mal assurée :

— Tu m'as dit que tu adorais ton mari. Après tout ce que tu as pu apprendre ces temps-ci, et notamment après ce qu'a dit Berelson, l'adores-tu toujours ?

— Toujours.

La voix de Paul Dumaine se fit pressante :

— Nathalie, crois-moi, tu ferais mieux de l'oublier. Il ne reviendra jamais...

— Il reviendra...

— Tu as tort de le croire... N'as-tu donc



pas compris que c'était un de ces mercenaires, un de ces aventuriers, à la solde de je ne sais quelle organisation, qui ne t'a épousée que pour...

Elle l'interrompt brutalement :

— Ce n'est pas vrai... Tu ne l'as pas connu...

— Oh ! je sais que c'est un très bel homme... Je me doute qu'il est très intelligent, séduisant, plein de charme, et qu'il a dû se montrer envers toi d'une prévenance exquise... Tu as cru, et tu crois encore, n'est-ce pas, qu'il est le fils d'un milliardaire américain... J'ai des amis en Amérique, où j'ai fait un long séjour, tu le sais... J'ai demandé à l'un d'eux de faire pour moi une petite enquête... L'inventeur Arthur Hornet, disparu dans le tremblement de terre qui ravagea une petite fraction de la côte californienne, avait effectivement un fils... Mais on a toutes sortes de raisons de penser que ce fils a disparu avec lui, qu'il était lui aussi dans le domaine au moment du cataclysme... Je pense que ton mari n'est pas Jean Hornet. Qu'il est, je te le répète, un aventurier sans scrupules, prêt à profiter de toutes les bonnes occasions qui se présentent pour ramasser de l'argent... Il a dû être grassement payé, pour un travail qui ne lui a pas coûté beaucoup d'efforts...

Nathalie se leva. Elle était rouge de colère...

— Comment peux-tu parler ainsi, sans savoir quels étaient mes rapports avec lui, et ce qu'il a fait avant de partir...

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Si c'était un aventurier comme tu le dis, et un aventurier avide d'argent, il aurait dis-



paru purement et simplement. Or, sais-tu ce qu'il m'a laissé.

— Je n'en ai évidemment aucune idée.

— As-tu jeté un coup d'œil sur cette propriété où je vis ?...

— Un coup d'œil distrait. La propriété m'a l'air très belle. Mais j'ai cru que c'était une maison de repos qui prenait des pensionnaires.

— C'est un endroit dont je suis propriétaire.

— Propriétaire ? Cette grande maison et ce grand parc t'appartiennent.

— Oui. Et aussi l'hôtel particulier où j'habite à Paris. Et mon mari m'a laissé en outre de quoi vivre dans la plus large aisance jusqu'à la fin de mes jours... Une somme considérable, énorme... Tu crois qu'un aventurier eût été capable de faire cela ? Et que si même il en avait eu les moyens, il l'aurait fait ?...

Paul Dumaine sembla troublé.

— Excuse-moi, dit-il. J'ignorais ce que tu viens de me révéler... Toute cette affaire est si étrange... Ton mari, après tout, t'aimait peut-être...

— Il m'adorait, j'en suis sûre.

— Et peut-être, si l'hypothèse de Berelson est fondée — ce que je persiste à croire — est-il un des chefs de cette organisation... Peut-être même chef principal. Peut-être dispose-t-il de ressources fabuleuses, ce qui expliquerait son geste...

Nathalie avait repris place dans son fauteuil. Il y eut un moment de lourd silence. Maintenant, c'était elle qui était troublée, plus qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle ne parvenait pas à repousser tout à



fait l'idée que son mari était à la tête d'une organisation se livrant à de vastes expériences biologiques. Mais cette idée ne lui inspirait pas d'horreur. Elle fortifiait même son espoir de revoir Jean un jour. Rien au monde, elle le sentait plus que jamais, n'aurait pu détruire son amour pour lui. Elle dit d'une voix paisible, neutre :

— Je te remercie, Paul, de te préoccuper de mon sort. Mais je n'ai vraiment besoin ni d'aide, ni de conseils.

Il semblait gêné. Il demanda, sur un ton presque timide :

— Comment va ton bébé ?

— Très bien.

— Tu ne t'ennuies pas trop, seule dans cette grande maison ?

— Je ne suis pas seule... J'ai avec moi Sylvie Bastogne, qui a eu, elle aussi, tu le sais sans doute, un enfant comme le mien. A ce propos, je voulais te demander... J'ai appris comme tout le monde que trois autres enfants ayant la même particularité étaient nés à Paris. Tu dois savoir où sont leurs mères... J'aimerais, si la chose est possible, prendre contact avec elles...

— Ce n'est malheureusement pas possible... L'une d'elles a quitté Paris avec son enfant. On ne sait pas où elle est allée... Une autre a abandonné le bébé. Elle est partie avec un homme dont on sait simplement qu'il n'est pas le mari. Quant à la troisième, elle est devenue folle... On craint de ne pas pouvoir la guérir.

Nathalie se leva.

— Je te remercie de ta visite.

Elle lui tendit la main.

Paul Dumaine balbutia quelques paroles



aimables et se retira. Il avait l'air très malheureux. Il ne lui dit pas s'il reviendrait la voir. Elle ne le lui demanda pas.

Elle retourna auprès de Sylvie. Celle-ci semblait assez agitée.

Elle tenait à la main un journal.

— Lis cet entrefilet...

Nathalie lut :

*« New York, 3 septembre. — A propos des enfants verts, on signale que certains d'entre eux — parmi ceux qui se trouvent au Rochester Institute où ils sont l'objet d'une surveillance médicale constante — ont donné des signes de troubles gastriques et d'amaigrissement au cours de ces derniers quinze jours. Des analyses minutieuses ont permis de déceler dans leur organisme une certaine carence en vitamines O et en fluor. Le traitement compensateur qui leur a été aussitôt prescrit s'est traduit par une amélioration quasi immédiate de leur état. »*

Les deux femmes se regardèrent.

Parmi les recommandations qui leur avaient été faites par leurs maris, l'une des toutes premières — et qu'elles avaient suivie scrupuleusement depuis la naissance de leurs bébés — était de donner régulièrement à ceux-ci des doses de vitamines O et de composés de fluor. Ils leur avaient expliqué que c'était une médication préventive qu'on utilisait depuis longtemps dans leurs familles, et qui avait toujours eu des effets heureux.

— Nathalie ! s'écria Sylvie, je suis sûre que Jean et Lucien savaient, quand ils nous ont quittées, que les bébés que nous attendions ne seraient pas comme les autres.



— Je le crois maintenant moi aussi.

Et Nathalie rapporta la conversation qu'elle venait d'avoir avec Paul Dumaine.

— Je me demande s'il n'a pas raison, ajouta-t-elle. Si Jean et Lucien ne sont pas — non pas des aventuriers — mais des savants qui ont tenté une expérience énorme et mystérieuse ?

— Oh ! pourquoi ne nous ont-ils rien dit ? Pensaient-ils qu'une telle révélation nous ferait horreur ? Que nous cesserions de les aimer ? Que nous les trahirions ? Tu n'as pas cessé d'aimer Jean, n'est-ce pas, en apprenant ces choses, en y croyant déjà plus qu'à moitié ? Moi, rien ne pourrait ébranler mon amour pour Lucien.

— Rien non plus ne pourrait ébranler le mien. Et je crois maintenant qu'ils reviendront. Je crois aussi que nos bébés seront des créatures extraordinaires... Oui, je le crois, et j'en suis fière. Et je suis sûre que leurs pères n'ont pas de desseins malhonnêtes...



L'automne jaunissait les frondaisons du parc. Les jours passaient.

La presse, la radio, la télévision, parlaient de moins en moins des enfants verts. Seuls quelques médecins, quelques biologistes, continuaient à s'intéresser à eux.

Un moment vint où on ne trouvait plus dans les journaux, de loin en loin, que quelques brèves informations les concernant. Car les commentaires sur les événements même les plus graves ou les plus singuliers finissent par lasser le public.



Ce n'était pas parce qu'il y avait trois cent cinquante enfants à la peau verte et aux cheveux bleus, épars en Europe et en Amérique, que le train du monde allait être modifié.

Nathalie et Sylvie menaient une vie paisible. Leurs bébés, qui faisaient toute leur joie, grandissaient.

Les années passèrent...



## CHAPITRE IV

### EXTRAITS DU JOURNAL DE JEAN HORNET

*12 juillet 1987.*

Me voici de nouveau, non pas à Paris, mais non loin de cette ville que j'ai aimée.

C'est avec la plus grande aisance que je me remets à écrire en langue française pour continuer ce journal.

Près de quatre années ont passé depuis que j'ai quitté ce pays, et il me semble que c'était hier.

J'écris ces lignes dans la chambre confortable que j'occupe dans un hôtel de Reims. Par la fenêtre grande ouverte, je vois le ciel bleu, ce ciel bleu qui me plaît tant, surtout quand il est parcouru par de grands nuages blancs qui ressemblent à d'immenses vaisseaux de rêve. Le soleil brille. J'aime le soleil plus que je ne le saurais dire. Il fait chaud. J'aime cette bonne chaleur qui me pénètre.

Je ne m'appelle plus Jean Hornet. Je regrette d'avoir dû quitter ce nom. J'y tenais. Il faisait et continue à faire partie de ma personne.



Je m'appelle maintenant Pierre Ayonnax. Ce nom me plaît moins, mais je m'y habituerai sans doute aussi. Tous mes papiers sont en règle. Je suis maintenant suisse. Je n'ai plus de famille. Mon père, Robert Ayonnax, est mort l'an dernier en Amérique du Sud, où il était propriétaire d'une grosse entreprise industrielle. Depuis plus de vingt ans, il n'avait pas remis les pieds en Europe, où il ne connaissait pratiquement plus personne. Il était très riche. Je suis très riche moi aussi, puisque j'étais son fils unique et son héritier. Je voyage. Je fais du tourisme. La vie est agréable. Ou plutôt elle serait agréable si...

Je me regarde dans la glace. Je n'ai pas changé, pas vieilli. Je suis exactement le même que lorsque je séjournais à Paris il y a quatre ans. Seul mon costume est différent. Il est plus « sport ». J'ai de grosses chaussures, car je vais sans doute avoir à marcher dans la campagne.

Mes amis Louis Parin, Jean-Pierre Fonty et Robert Asselot sont arrivés ici hier soir en même temps que moi. Louis Parin est toujours aussi nerveux. Il continue à passer fréquemment sa main sur son visage, comme pour chasser un insecte.

Jean-Pierre Fonty est content d'être ici. Il a toujours un beau sourire. C'est un garçon qui ne se complique pas l'existence.

Louis et Jean-Pierre nous ont quittés ce matin. Ils doivent aller à Marseille. Pour s'y marier.

Louis Parin — qui s'appelle maintenant Bernard Houet — m'a demandé la permission de s'arrêter en passant à Paris, et d'y rester deux ou trois jours. Je n'ai pas cru devoir la lui refuser.

Robert Asselot est auprès de moi. Nous ne



nous quitterons que dans quelques jours. Il doit être en train de faire la sieste dans la chambre voisine de la mienne. Il s'appelle maintenant Jacques Delbech. Il est originaire de Genève. Il est le fils de je ne sais plus qui — un personnage qui est mort dans je ne sais plus quelle catastrophe aérienne ou maritime. Ses papiers, à lui aussi, sont en règle. Il porte toujours ses cheveux bruns taillés en brosse. Il est toujours aussi tranchant dans ses affirmations, aussi enclin à me contredire.

Au cours de ces dernières années, nous nous sommes beaucoup querellés — sur des questions de principe, des questions très sérieuses — mais toujours cordialement.

Il m'agace parfois. Mais il me faut bien le supporter. Ce que je crains, c'est que notre conflit ne s'aggrave au cours des années à venir. Il se serait même déjà sérieusement aggravé s'il connaissait toute ma pensée.

Ma pensée, nul ne la connaît, et je ne la confierai même pas à mes amis, du moins pour le moment. Le seul homme auprès de qui j'aurais pu m'ouvrir, c'est Lucien Bastogne. Mais je ne l'ai pas revu.

J'ai pourtant tenté de le faire. J'ai téléphoné chez lui peu de temps après notre retour là-bas. Une bande enregistrée m'a fait savoir qu'il ne voulait voir personne, ne voulait parler à personne.

Il doit vivre comme un ermite, et essayer de se consoler en composant des symphonies. Avant notre départ pour revenir ici, je l'ai appelé de nouveau, sans plus de succès. Il doit avoir rompu tout contact avec les gens qu'il connaît, et même avec le monde.

J'ai été tenté de faire comme lui, de tout abandonner, de m'enfermer dans une tour



d'ivoire. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que j'ai des projets d'avenir, des projets d'ordre personnel et d'ordre général.

Robert Asselot — je ne sais pas pourquoi, mais je continue dans mon esprit à l'appeler ainsi bien qu'il ait changé de nom — doit rester encore quelques jours ici avec moi, car nous avons des choses à faire dans la région. Et il faut que nous soyons deux pour cela. Après quoi il partira lui aussi. Il ira à Marseille. Pour s'y marier.

Mais, moi, je ne suis pas revenu pour me marier. Je m'y suis absolument refusé. Je me suis même refusé à dire pourquoi. Il est vrai que je suis dans une position privilégiée qui me permet d'adopter une telle attitude.

Je ferai du tourisme, puisque je suis touriste. Je me promènerai en voiture sur les autoroutes. Je visiterai des villes. J'admirerai des forêts, des montagnes. Je me coucherai au soleil, sous les rayons de cet astre qui est si beau et que j'aime tant. J'irai peut-être en Italie. Non, pas en Italie. Cela me rappellerait trop de souvenirs.

Ce matin, Asselot et moi nous avons longuement étudié une carte de la région. Il y a près d'ici toute une zone qu'on appelle la Champagne Pouilleuse. Elle est peu habitée. Elle nous a paru convenir pour notre projet. Nous avons noté quelques repères. Nous irons sur place demain, afin d'examiner les lieux.

Je pense à Paris... Je pense à...

Non, il vaut mieux ne pas y penser. N'y penser que le moins possible... Et pourtant j'y pense sans cesse. Je n'ai pas cessé d'y penser depuis quatre ans.

Je vais aller faire un tour à pied dans la ville, visiter la cathédrale, dont on dit qu'elle



est très belle, bien qu'elle ait, paraît-il, été endommagée par une guerre.

Si, au lieu d'aller visiter la cathédrale, je sautais dans ma voiture et filais vers Paris — ou vers la forêt de Fontainebleau — j'y serais bien avant la nuit...

Non ! Non ! ne pas penser à cela...



*13 juillet.*

Nous sommes partis de très bonne heure, ce matin, Asselot et moi.

Je conduisais. J'ai constaté que je n'avais pas perdu l'habitude de conduire, ni rien oublié de la signalisation sur les routes.

Il faisait beau. Nous avons vu le soleil se lever dans toute sa gloire. Le soleil ne semble pas enthousiasmer Asselot autant que moi. Il a le cœur sec. Et c'est bien là principalement ce que je lui reproche.

Nous sommes arrivés dans une région qui m'a paru assez triste, et même passablement désolée, malgré la belle lumière du matin. Le sol, très calcaire, a l'air passablement ingrat. Dans beaucoup d'endroits il ne pousse qu'une herbe chétive. Les bois sont des bois de pins, assez maigres. Peu de villages, des fermes passablement éloignées les unes des autres.

Je ne suis pas surpris qu'il y ait aussi peu d'habitants dans ce coin-là. Mais il nous est très vite apparu qu'il conviendrait fort bien pour notre projet.

Nous avons pris de petits chemins. Asselot était penché sur la carte routière. Nous avons décrit, en zigzag, un long circuit, passant aux points que nous avons marqués sur cette



carte, examinant les lieux, calculant des distances.

Je prenais des notes sur un carnet.

Ce fut plus long que nous ne le pensions. Nous avons dû descendre plusieurs fois de voiture, marcher à pied dans la campagne, pour y poser des repères discrets.

Nous avons déjeuné — assez mal — dans une auberge. Seul le vin était bon. On nous a dit que c'était du vin de Champagne nature. Je ne connaissais jusque-là que ce qu'on appelle le champagne proprement dit, un vin gazeux, extrêmement agréable, qui égaie l'humeur. Asselot ne s'intéresse pas aux vins, ni aux nourritures. Il est souvent maussade. Je ne sais pas à quoi il s'intéresse.

A la fin de la journée, lorsque nous avons regagné Reims, nous n'avons établi d'une façon précise que six repères. Or, il en faut vingt. Nous devons revenir demain et après-demain. Après quoi nous aurons encore trois ou quatre jours — ou plutôt trois ou quatre nuits — d'un travail un peu plus pénible.



*14 juillet.*

Nous n'avons pas fait grand-chose aujourd'hui. C'est la fête nationale. Il y avait beaucoup de monde sur les routes, et même sur les petits chemins.

Nous n'avons établi que quatre repères.

Et, après le dîner, j'ai eu une surprise. Et même un choc.

Je venais de regagner ma chambre — il y a de cela une heure — lorsque mon téléphone sonna. Je crus que c'était le portier de l'hôtel



qui voulait me demander si je n'avais besoin de rien. C'était bien le portier. Il m'annonça un visiteur.

Je n'attendais naturellement personne. Je ne connais personne dans cette ville. Je faillis dire : « C'est une erreur ». Mais déjà le portier ajoutait :

— Ce monsieur connaît votre chambre. Il est monté avant même que je lui donne votre réponse.

L'instant d'après on frappait à ma porte.

— Entrez, dis-je, vaguement inquiet.

C'était Louis Parin. Il semblait ému. Je vis que ses mains tremblaient légèrement.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui dis-je. Je te croyais à Marseille. Et en tout cas à Paris, où j'ai eu bien tort, je le crains, de t'autoriser à t'arrêter.

— Je ne suis pas allé à Marseille... J'arrive de Paris. Il faut que je te parle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne veux pas me marier... Je ne veux pas recommencer comme il y a quatre ans.

— Pourquoi ? A notre départ, tu étais bien décidé à le faire. C'est pour cela que tu es venu... Si tu ne voulais pas venir, il fallait le dire. Il aurait même été préférable que tu le dises dès que nous sommes rentrés, il y a quatre ans... Cela aurait évité ta longue préparation. Un autre aurait pu prendre ta place... Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je parlais machinalement. Je disais ce qu'il fallait dire. Mais j'étais troublé. Car j'avais deviné dès le premier instant.

— Ce qui m'est arrivé ? fit-il. Tu le sais bien. Tu l'as déjà compris...

— Tu as revu, n'est-ce pas ? la femme que tu as épousée il y a quatre ans ? Tu n'as



pas pu t'en empêcher... Tu l'as revue... Tu sais bien que tu n'aurais pas dû...

Il me regardait avec des yeux un peu hargards. Il semblait plongé dans quelque rêve insensé et terrible. J'avais pitié de lui. J'avais pitié de moi... Comme il ne me répondait pas — il avait l'air de ne pas m'entendre —, je lui demandai encore :

— Tu l'aimais ?

Il se réveilla soudain et me cria d'une voix âpre :

— Oui, je l'aimais... Nous nous aimions... J'avais pensé que je l'oublierais... Mais si j'ai voulu revenir, c'était uniquement dans l'espoir de la revoir... Dès que nous avons été ici, j'ai compris que je ne pouvais pas me passer d'elle... Elle était adorable... Tu ne la connaissais pas... Pas plus que je ne connaissais ta femme à toi... Tiens, regarde...

Il sortit de sa poche une photo et me la tendit :

— C'est elle... elle s'appelle Pauline...

Un visage assurément adorable : des yeux immenses et rêveurs, une bouche presque enfantine, une chevelure vaporeuse.

— Et tu l'as revue ? répétait-je.

— Non, je ne l'ai pas revue. Je voulais le faire. Mais cela m'a été impossible. Oh ! c'est affreux...

— Elle est morte ? demandai-je.

— Non. Et c'est peut-être plus terrible... Elle est devenue folle après la naissance de l'enfant... Elle est enfermée dans une clinique psychiatrique...

Cette nouvelle me traversa comme un coup d'épée, et je demeurai muet de stupeur et de crainte, tandis qu'en moi éclatait sauvagement tout mon amour pour Nathalie. Pendant qua-



tre ans, je n'ai jamais cessé de penser à elle, et au fils qu'elle a dû me donner et que je n'ai jamais vu. Toutes mes pensées secrètes, tous mes projets d'avenir, c'est autour d'elle qu'ils tournent.

La femme qu'avait épousée Louis Parin a été frappée de folie. Nathalie a peut-être subi le même sort.

Car j'ignore encore ce qu'elle est devenue. Je n'ai pas eu le temps de m'en préoccuper depuis que je suis de nouveau dans ces parages. D'ailleurs, je ne dois pas le faire. Tout ce que je sais pour le moment, c'est que les enfants, nos enfants — les enfants verts — vont bien, et que la sensation causée par leur naissance insolite s'est depuis longtemps calmée.

Louis Parin me regardait avec des yeux chargés d'une noire angoisse. Je me contentai de balbutier :

— Folle ? Elle est devenue folle ?

— Oui... Et j'ai même appris qu'elle était considérée comme incurable... Est-ce que nous ne pourrions pas faire quelque chose pour elle ? Nous pourrions la sauver, nous...

— Tu sais bien que c'est impossible, dis-je. Absolument impossible... Plus tard, peut-être...

Pourquoi ai-je dit : « Plus tard, peut-être » ? Je n'aurais pas dû prononcer une telle parole. Mais j'étais sur le point d'en dire bien davantage à Louis Parin. De lui dire ce que j'avais en tête. Je me retins juste à temps. Au fond, quand j'avais prononcé ce « plus tard », je ne pensais qu'à Nathalie. J'avais peur pour elle.

Mais mon compagnon n'avait pas dû saisir. Il n'avait retenu que le mot « impossible », et il s'était attendu à ce que je le prononce.

— Je sais, dit-il d'une voix éteinte. Oh ! je



sais qu'il ne peut pas en être autrement... Ce n'en est pas moins affreux... Mais je n'irai pas à Marseille... Non, je ne ferai pas ce que je dois faire... De toute manière, je ne l'aurais pas fait... Ce n'est plus possible, Jean... Nous ne pouvons pas continuer... Pas de cette façon-là... Ni toi, ni moi, ni aucun de nous... Il faut que tu fasses quelque chose...

Je demeurai silencieux. Je partageais son tourment beaucoup plus qu'il ne pouvait le penser. Je ne savais que lui dire. J'étais incapable de prononcer les paroles que j'aurais dû prononcer. Je l'entendis murmurer d'une voix presque indistincte :

— Vous êtes tous si durs...

J'aurais dû lui répondre :

— Tu sais bien que c'est une nécessité. Une nécessité qui dépasse nos personnes, et même nos vies individuelles...

J'aurais dû charger Asselot de régler ce problème, comme je l'avais fait pour Lucien Bastogne — ce que j'avais d'ailleurs amèrement regretté depuis. Mais j'avais bien plutôt envie de prendre les mains de Louis Parin dans les miennes, de lui dire mon amitié, ma compréhension. De lui dire que je l'approuvais.

Je me contentai de lui déclarer, aussi calmement que je le pus :

— Louis, tu es dans un état émotionnel qui rend impossible toute discussion entre nous. Pendant les quinze prochains jours, fais ce que tu voudras, va où tu voudras... Si au bout de ce délai tu penses que, malgré tout, tu peux faire ce que tu dois faire, alors rends-toi à Marseille, et fais-le...

Il secoua la tête.



— Non. Je serai tout aussi résolu... Et rien au monde ne pourra m'obliger à...

— Alors, lui dis-je, continue à te promener, ou à rester où tu voudras. Mais fais-moi une promesse... Celle de repartir avec nous quand nous repartirons... Je t'alerterai en temps voulu.

Au lieu de me répondre, il prononça ces mots :

— Ne m'as-tu pas dit que plus tard..., que plus tard quelque chose serait possible ?

Il m'avait donc parfaitement compris.

— Oui, fis-je... Peut-être... Mais oublie que j'ai dit cela. Nous en reparlerons quand le moment sera venu...

Je ne sais ce qu'il lut en moi. Mais il me prit les mains et me les serra avec vigueur.

— D'accord, dit-il. Je repartirai avec vous. Je sais qu'il tiendra sa promesse.

Depuis qu'il a quitté ma chambre, je n'ai fait que ruminer dans l'angoisse. Mes pensées se heurtent avec une violence que je n'avais pas encore aussi intensément éprouvée. Je suis pris comme entre les deux branches d'une tenaille. L'une de ces branches, c'est « la nécessité absolue, dépassant nos personnes » dont j'aurais dû parler à Louis. L'autre, c'est Nathalie.

Nathalie ! Il faut absolument que je sache.

Il est tard. Je devrais déjà dormir. Dormir m'est aussi indispensable que manger ou respirer, ou prendre fréquemment des vitamines O et du fluor. Pourtant, j'ai failli descendre, sauter dans ma voiture, filer vers Paris.

Mais ma résolution est prise. J'irai demain. Je vais dormir.



*15 juillet.*

Je me sens plus calme.

Ce matin, j'ai dit à Asselot :

— Nous n'irons pas faire du repérage aujourd'hui. J'ai une autre occupation qui m'attend.

Il m'a regardé, un peu étonné, mais ne m'a pas demandé d'explication. Il n'avait pas à m'en demander. Il est sous mes ordres.

Je suis arrivé à Paris vers dix heures. J'avais le cœur horriblement serré lorsque je suis passé, sans ralentir, devant l'hôtel particulier où j'ai vécu avec Nathalie. Tous les volets étaient clos.

J'ai filé alors vers la forêt de Fontainebleau. Je me disais : « Elle est aux « Frondaisons ». Elle ne peut être que là. » Mais je n'avais aucune certitude. Et mon cœur se serrait de plus en plus.

Tandis que j'approchais, j'ai fait une brève halte, pour modifier légèrement mon visage : une petite moustache, une barbe légère, de grosses lunettes. Je me suis arrêté à l'auberge qui est à cent mètres de la grille. Je n'osais pas aller plus loin.

J'avais déjeuné dans cette auberge lorsque j'étais venu visiter et acheter « Les Frondaisons », il y a quatre ans. Je reconnus la patronne. Elle ne me reconnut pas.

Tout en buvant le café qu'elle m'avait servi, je lui dis que je cherchais une propriété dans la région et je lui demandai si celle qui se trouvait près de chez elle n'était pas à vendre.

— Oh ! non, fit-elle, pas que je sache... Elle appartient à Mme Hornet, qui y vit toute



l'année, depuis quatre ans, avec une autre dame dont je ne sais pas le nom. Il paraît qu'elles sont très aimables, mais je les connais à peine. Elles ne sortent que bien rarement. Elles ont avec elles leurs enfants... Deux enfants tout jeunes. Mais eux, je ne les ai jamais vus.

L'aubergiste se pencha vers moi et ajouta à voix basse :

— Il paraît que ce sont deux de ces enfants verts qui sont nés il y a quatre ans.

— Ah ! fis-je.

Mais mon cœur s'était desserré.

La femme était bavarde. Elle ajouta :

— Elles ne reçoivent jamais personne, pour ainsi dire. Il n'y a guère qu'un monsieur qui vient de temps en temps. Il lui arrive même de déjeuner à mon auberge. Un médecin. Le docteur Paul Dumaine. Il paraît qu'il a une grande réputation, et qu'on a parlé de lui dans les journaux. Il doit venir pour examiner les enfants. Il a l'air d'un homme très bien.

— Ah ! fis-je.

Cela ne me plaisait pas.

Nathalie un jour m'avait dit qu'elle avait connu ce Dumaine. Elle m'avait dit : « Il a été très peiné quand j'ai refusé de l'épouser, l'an dernier, et je ne l'ai pas revu depuis. Mais j'ai horreur qu'on souffre à cause de moi ».

Pendant une seconde, j'ai pensé qu'elle m'avait peut-être oublié. Mais je suis sûr que non. J'en suis tout aussi sûr que de l'existence du soleil. Elle ne m'a pas oublié. Elle m'aime toujours, et elle souffre. A cause de moi. Et moi aussi je souffre.

Louis Parin a raison. Tout cela est affreux.



Mais Nathalie est bien vivante, saine de corps et d'esprit. Et, pour le moment, c'est l'essentiel.

Je ne sais quelle impulsion soudaine me poussa, en quittant l'auberge, à me glisser dans la forêt. J'ai longé le mur de la propriété pendant deux cents mètres. J'ai grimpé dans un gros chêne aux ramures puissantes, je me suis installé — très haut — sur une branche noueuse.

J'étais caché par le feuillage. J'ai sorti mes jumelles de leur sacoche. D'où j'étais, je voyais la majeure partie de la maison, une maison d'une noble architecture, qui date, m'a-t-on dit, du XVIII<sup>e</sup> siècle. Je voyais son perron de pierre, la pelouse qui s'étend devant elle, coupée par une large allée bordée de fleurs.

Pendant un long moment, je n'aperçus personne. Mais le lieu était habité. Presque toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes. Je remarquai dans le toit une verrière qui n'existait pas quand j'avais visité cet endroit avec le notaire. Nathalie, ai-je pensé, a dû installer là son atelier.

Et brusquement, je vis apparaître, venant de derrière la maison, une femme et deux enfants. Je reconnus la femme. C'était Clotilde, qui était déjà au service de Nathalie quand je vivais auprès d'elle.

Quant aux enfants... Mon cœur battait à se rompre. Il y avait un petit garçon et une petite fille, à la peau verte, aux cheveux bleus. Mais c'est le petit garçon que je regardais... Mon fils !

Il était vêtu d'un léger pantalon bleu et d'un petit gilet de toile blanche qui laissait ses bras nus. Dans les jumelles, je le voyais comme s'il avait été à deux pas de moi.



Il me ressemble. Il a un regard profond et vif. Il est éclatant de santé, magnifique, et absolument tel que je l'imaginais. Tout mon esprit, tout mon être, étaient tendus vers lui, et brusquement, tandis qu'il avançait dans l'allée, tenant par la main la petite fille, il s'arrêta, l'air surpris, promena autour de lui un regard intrigué, regarda même en l'air, comme s'il cherchait quelque chose, ou quelqu'un, et finalement se tourna vers Clotilde, à qui il dit quelques mots. Elle se mit à rire.

« J'ai eu tort, pensai-je. Il est encore trop jeune... »

Je jetai un coup d'œil sur la petite fille. Superbe, elle aussi, dans sa courte robe blanche, avec ses grands yeux, sa peau d'un vert délicat, et la masse de ses cheveux bleus retombant sur ses épaules. Elle est, sans le moindre doute, la fille de Lucien Bastogne, de ce pauvre Lucien qui, en ce moment, se morfond, loin, si loin d'ici. Et je sus alors que c'était Sylvie qui vivait avec Nathalie. J'en fus heureux.

Je restai un moment fasciné, les yeux vissés dans mes jumelles, mais l'esprit moins tendu. Je contemplais mon fils. Juste... Il doit s'appeler Juste. Elle n'a pas pu lui donner un autre nom que celui que nous avons choisi ensemble. Juste Hornet... Et moi, maintenant, je m'appelle Pierre Ayonnax. Mais quelle importance un nom peut-il avoir ?

« Il faut que je parte, me dis-je soudain. Il faut que je descende de cet arbre et que je regagne Reims... »

Car si j'avais vu apparaître Nathalie sur le perron de la maison ou au détour d'une allée, j'aurais été capable de faire une folie.

J'ai dû recourir à toutes les ressources de



ma volonté pour quitter mon poste d'observation.

« Plus tard..., me disais-je dans la voiture qui m'emportait. Plus tard... »

\*  
\*\*

*18 juillet.*

Asselot et moi, nous avons terminé cet après-midi nos opérations de repérage dans la Champagne Pouilleuse.

Demain matin, j'irai faire un tour à la bibliothèque de la ville pour y examiner les journaux d'il y a quatre ans. Demain après-midi, je dormirai. Et pendant la nuit, Asselot et moi nous retournerons sur le terrain afin d'y effectuer le travail que jusqu'ici nous n'avons fait que préparer.

\*  
\*\*

*19 juillet.*

J'ai lu les journaux d'il y a quatre ans. On a beaucoup parlé de l'événement. Mais, comme nous le pensions, tout s'est très bien passé.

Les hypothèses qui ont été faites à ce sujet par divers savants m'ont beaucoup amusé, car toutes, naturellement, sont fausses.

Ce qui m'a surpris, c'est qu'un certain nombre de mères aient abandonné leurs enfants. Sans doute ont-elles été mal choisies par ceux qui les avaient épousées. Je n'ai relevé que deux ou trois autres cas semblables à celui de la femme de Louis Parin. C'est très triste. Mais je craignais qu'il n'y en eût beaucoup plus.



Les bébés sont tous nés viables et vigoureux. Je me suis toutefois inquiété pour ceux que leurs mères avaient laissés à l'abandon. Je redoutais qu'on ne sût pas les soigner comme il convenait. Mais j'ai constaté, en continuant de lire les journaux, que les médecins qui s'occupaient d'eux avaient très vite découvert — et c'est tout à leur honneur — qu'ils avaient besoin, plus que les autres enfants, de vitamines O et de fluor.

Ce qui maintenant me cause le plus de souci, ce ne sont pas les enfants, — dont on ne parle d'ailleurs plus depuis longtemps dans la presse — ni leurs mères, mais l'état d'esprit qui doit animer certains de nos compagnons. Avant notre départ, quand nous nous préparions à revenir, j'ai noté que beaucoup d'entre eux, parmi ceux qui étaient déjà venus, avaient l'air tourmenté et ne parvenaient que difficilement à le dissimuler.

Le cas de Lucien Bastogne, celui de Louis Parin (et mon propre cas, il faut bien que je me l'avoue), ne sont certainement pas des cas isolés.

Quand je dis que cela me cause du souci, je n'exprime pas la vérité. En fait, je devrais plutôt m'en réjouir, pour *plus tard*. Mais il ne serait pas bon que les choses aillent trop vite...

Quand j'en aurai fini dans cette région, c'est-à-dire dans quelques jours, ce n'est pas simplement au tourisme que je m'adonnerai. J'irai voir un peu ce qui se passe dans les principaux endroits où nous opérons. Je ferai un tour d'Europe. Puis j'irai en Amérique, où je n'ai pas encore mis les pieds, et où nos compagnons sont nombreux. Je tâcherai de voir comment ils se comportent.

Une tournée d'inspection, en somme. Et



c'est mon rôle. C'est même mon devoir. Puisque je dirige depuis le début toute cette opération...

Maintenant, je vais dormir. Et ce soir, quand il fera nuit, Asselot et moi nous retournerons sur le terrain.

Je pense que ce qui nous reste à faire, nous pourrions sans danger l'accomplir en plein jour. Asselot, qui est la prudence même, préfère les ténèbres. Je n'ai pas voulu le contrarier.



*20 juillet.*

Ce travail va très vite.

Bien qu'il comporte quelques manipulations matérielles, il est plus rapide que le simple repérage, qui n'est pas allé, lui, sans tâtonnements.

Nous sommes partis de Reims à dix heures du soir.

La nuit, la Champagne Pouilleuse est totalement déserte.

Une demi-heure plus tard, nous étions arrivés au point numéro 1. Asselot et moi, nous avons porté jusqu'à une centaine de mètres de l'endroit où nous avons laissé la voiture, la caisse contenant l'outillage. Elle pèse cent cinquante kilos. Pour nous, un effort minime.

Avec la petite excavatrice silencieuse, j'ai fait, exactement au point choisi, un trou d'un mètre cinquante de profondeur, un trou cylindrique, d'environ un mètre de diamètre. Cela ne m'a demandé que quelques minutes. Asselot y a versé des poudres que contenaient trois sachets. Puis, tout au fond, sur un léger sup-



port, nous avons installé la chose, cette chose qui ressemble à un tout petit ananas, avec une toute petite touffe de feuilles bleuâtres à son sommet.

Avec la pelle mécanique, nous avons ensuite comblé le trou, très vite, puis nous avons redonné à la surface exactement le même aspect qu'elle avait avant. Après quoi, nous nous sommes dirigés vers le point numéro 2, qui n'était qu'à quelques kilomètres de là, et nous avons recommencé la même opération.

A trois heures du matin, le travail était terminé en sept endroits. Nous avons regagné Reims.



*22 juillet.*

Tout est fini. Nous venons de rentrer. Il ne nous a fallu que trois nuits, comme nous le pensions.

Il y a une heure à peine, nous achevions la mise en place du point numéro 20.

Ces vingt points sont situés à égale distance les uns des autres, sur un cercle parfait de douze kilomètres de diamètre.

Nous avons rangé notre outillage et regagné la voiture, satisfaits que tout se soit passé sans incidents.

Asselòt m'a dit :

— Il n'y a plus qu'à attendre que ça pousse !

— Oui, lui ai-je dit. Ça commencera à pousser dans cinq ans.

Maintenant, je vais dormir.





*23 juillet.*

Asselot est parti ce matin. Pour Marseille.  
Où il va se marier.

Je partirai cet après-midi.

Je vais commencer ma tournée d'inspection. J'irai d'abord à Munich.

Il vaut mieux que je parte vite. Si je restais plus longtemps, maintenant que je n'ai rien d'urgent à faire, je serais trop tenté, je le sens bien, de retourner dans la forêt de Fontainebleau.

Plus tard, je l'espère... Plus tard...



## CHAPITRE V

### UNE NOUVELLE VAGUE

Ce même jour, le 23 juillet 1987 — alors que l'homme qui s'était appelé Jean Horner et qui portait maintenant un autre nom se préparait à quitter Reims —, Nathalie Horner se promenait dans le parc de sa propriété avec son fils.

L'enfant, selon son habitude, lui posait des questions, et des questions auxquelles elle ne pouvait pas toujours répondre.

Il lui demanda, en la regardant de ses grands yeux où passaient des lueurs dorées :

— Maman, qu'est-ce que c'est qu'un albinos ?

— Où as-tu pris ce mot-là ?

— Je l'ai lu dans un des livres de la bibliothèque...

— Un albinos, fit-elle, c'est quelqu'un qui a les cheveux tout blancs, depuis sa naissance.

— Ah ? fit-il. C'est curieux...

Elle faillit ajouter :

— Tu ne devrais pas toucher aux livres de



la bibliothèque et te contenter de ceux que je te donne.

Mais elle se souvint d'une des recommandations qui figuraient dans la liste que Jean lui avait laissée : « Ne jamais refuser de répondre à une question que posera notre fils. Sa curiosité doit toujours être satisfaite. »

La précocité de son enfant ne l'étonnait pas, mais l'effrayait un peu. A un an et demi, il parlait déjà très couramment. A trois ans, elle lui avait appris à lire en moins de quinze jours, puis, peu après, à écrire. Depuis quelques semaines, il ne se contentait plus des livres, faits pour le tout jeune âge, qu'elle lui donnait, mais allait en prendre lui-même dans la bibliothèque. Or, il n'avait pas beaucoup plus de quatre ans.

La fille de Sylvie avait de son côté fait des progrès tout aussi rapides. Ce qui ne les empêchait ni l'un ni l'autre d'avoir tout le charme de la petite enfance, d'adorer leurs mères et d'aller se jeter dans leurs bras quand ils avaient une contrariété.

Juste se mit à courir de droite et de gauche. Il cueillait des fleurs. Il en rapporta toute une brassée à Nathalie en lui disant :

— Maman, j'ai choisi pour toi les plus belles.

Ils s'assirent sur un banc, à l'ombre d'un grand cèdre.

— Je voudrais dessiner comme toi, dit Juste. Ce que tu dessines est beau.

— Je t'apprendrai...

— Quand ça ? Demain ?

— Demain si tu veux... Et si tu es sage... Dis-moi, Juste, je voudrais te parler de ce que m'a raconté Clotilde ce matin... Il paraît que l'autre jour — ce devait être, m'a-t-elle dit, le



lendemain du 14 juillet —, tu as fait une chose qui l'a étonnée, et qui m'aurait étonnée aussi, car cela ne te ressemble pas...

— Quelle chose, ma petite maman ?

— Tu te promenais dans le parc avec Justine et Clotilde. Tout à coup, tu t'es arrêté, comme si tu écoutais un bruit. Puis tu as dit à Clotilde, avec le plus grand sérieux : « J'entends quelqu'un qui parle dans ma tête. » C'est vrai, ça ?

L'enfant eut l'air de réfléchir. Il semblait même se concentrer, se raidir légèrement. Son regard se fit intense, et cela inquiétait toujours un peu Nathalie quand elle le voyait ainsi. Puis il eut un large sourire.

— Ah ! oui, fit-il. Je me rappelle. Mais c'était pour rire...

— Tu n'as pas l'habitude de dire des choses pareilles.

— Ça peut arriver...

— Tu es sûr que tu n'avais pas rêvé à quelque chose la nuit précédente ?...

— Sûrement pas... Regarde le ciel, maman... Regarde comme ces nuages blancs sont beaux. J'aimerais me promener dans les nuages... Je vais encore aller te cueillir des fleurs.

Il revint un moment plus tard avec une grosse brassée de dahlias jaunes. Puis il dit alors :

— Tu ne veux pas que nous retournions vers la maison ? Justine veut jouer au ballon avec moi.

— Justine dormait quand nous sommes partis.

— Elle ne dort plus.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais... Elle veut jouer au ballon... Nathalie n'insista pas.



Elle se disait que les étrangetés de son fils étaient le complément de sa précocité. Elle sentait qu'il y avait en lui, déjà, comme dans son père, des profondeurs étonnantes, une sorte de mystère.

Elle s'était attendue depuis sa naissance à ce qu'il en fût ainsi. Mais, pour rien au monde, elle n'aurait voulu qu'il fût différent, plus semblable aux autres enfants. Il était son fils. Elle l'avait porté dans son sein. Elle l'admirait. Elle l'adorait. Elle l'entourait de soins jaloux.

Elle aimait aussi Justine, la fille de Sylvie.

Deux enfants splendides. Leurs visages étaient d'une éblouissante beauté. Leur teint — malgré son étrange coloration — avait un éclat et une fraîcheur extraordinaires. Leurs cheveux, très fins, semblaient faits de minces filaments de saphir et captaient admirablement les jeux de la lumière.

Les deux mères, quand ces singuliers enfants dormaient, ne faisaient que parler d'eux, avec ravissement, avec étonnement, avec bonheur.

Elles menaient une vie calme, loin des bruits du monde. Elles n'aspiraient à rien d'autre qu'à cette vie-là, si ce n'est à voir revenir — et elles gardaient l'espoir qu'ils reviendraient — les deux hommes qu'elles aimaient toujours.

\*\*

Trois jours plus tard, Clotilde annonçait à Nathalie la visite de Paul Dumaine.

Depuis quatre ans, il était revenu la voir de loin en loin. Elle n'avait jamais refusé de l'accueillir.



Malgré la conversation pénible qu'ils avaient eue lors de sa première visite à la propriété, elle lui avait gardé son amitié. Le biologiste n'avait jamais reparlé du mari de Nathalie, ni des hypothèses faites autour des enfants verts.

Elle avait finalement eu l'impression qu'il venait surtout par curiosité scientifique, pour voir Juste et Justine. Et Sylvie participait toujours à leurs conversations. Ils parlaient de choses et d'autres, avec un très léger soupçon de gêne. Ils parlaient surtout des enfants, et Paul Dumaine ne manquait jamais de les examiner, de les ausculter, de les interroger.

Il était visible que le biologiste était impressionné non seulement par leur beauté et par la vigueur de leur santé, mais plus encore par leur précocité et leur exceptionnelle intelligence.

— Ils sont toujours en parfaite condition, disait-il après chacun de ces examens.

S'il faisait d'autres réflexions à leur sujet, il les gardait pour lui.

Ses visites se prolongeaient parfois pendant deux ou trois heures. Mais jamais Nathalie ne l'avait retenu à déjeuner ou à dîner. Elle faisait montre envers lui, tout spontanément, d'une grande gentillesse, mais elle ne voulait pas que leurs relations prennent un tour de familiarité plus marqué.

Ce jour-là, Paul Dumaine, qui n'était pas revenu les voir depuis trois mois, avait un air plus grave que de coutume.

— Tu es seule, aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Oui... Sylvie est allée à Paris acheter des livres.

— Je préfère cela... Je voudrais te parler



en tête à tête. Si elle avait été là, elle aurait pu s'en étonner.

— Je m'en étonne moi-même, dit Nathalie dont le visage se rembrunit. Que veux-tu me dire ?

Il passa sa main sur son front.

— Je voulais t'annoncer qu'en principe je dois partir dans cinq jours pour l'Amérique, où un de mes collègues et amis m'attend. Nous devons travailler ensemble à certaines recherches. Je resterai là-bas deux ans, peut-être plus...

— Je te remercie de m'en informer. Mais tu aurais tout aussi bien pu le faire devant Sylvie, qui regrettera comme moi que tu ne viennes plus nous voir et voir les enfants...

Il hésita, passa de nouveau sa main sur son front.

— Oui, bien sûr, fit-il. Mais j'ai autre chose à te dire... Mon départ n'est pas encore absolument certain... Il va dépendre de...

Il se tut brusquement. Elle se rembrunit un peu plus. Cela lui rappelait une conversation ancienne. Elle ne l'encouragea pas à poursuivre. Il reprit, péniblement :

— Nathalie, j'aimerais savoir où tu en es... Depuis quatre ans, je n'ai jamais abordé de nouveau un sujet dont je sais qu'il t'est pénible... Mais le temps a passé depuis. Tu as eu tout le loisir de réfléchir... En quatre ans, les sentiments, les espoirs, la conception de la vie peuvent se modifier... Je... Je voulais savoir...

Il se tut de nouveau. Elle demeura silencieuse. Et soudain il s'écria avec une certaine véhémence :

— Il vaut mieux que j'aille droit au but...



Nathalie, je t'aime toujours... Toujours autant... Tu es le grand tourment de ma vie.

Elle le regarda, envahie par une houle de pitié. Elle murmura :

— Mon pauvre Paul ! Moi qui te croyais guéri... Moi qui croyais que tu venais uniquement pour voir les enfants.

— C'est pour toi que je venais... Il aurait mieux valu que je m'en abstienne... Mais c'était plus fort que moi... Et toi, où en es-tu ? Tu dois bien comprendre maintenant, après quatre ans, que ton mari ne reviendra pas, ne reviendra jamais... Vas-tu rester toute ta vie ainsi à attendre ? Gâcher ta vie ?

— Ma vie est calme, et à maints égards agréable...

— Je sais... Tu as ton fils... Tu as ton amie Sylvie... Mais un destin comme celui que tu te prépares n'est pas un destin de femme... Nathalie, je t'en supplie... Tâche d'être raisonnable... C'est tout ton avenir qui est en cause... Ton mari ne reviendra pas, ni aucun des hommes qui sont les pères d'enfants comme le tien... Aucun n'est revenu, nulle part, et tu le sais aussi bien que moi... Il faut te libérer de cette hantise... Avec la nouvelle législation, tu pourrais divorcer rapidement... Je ne te demande rien pour le moment... Rien d'autre qu'un espoir... Si mince soit-il... Je veux simplement que tu saches une chose... C'est que si un jour tu comprenais que j'ai raison, si tu te décidais à ne plus vivre en solitaire, et si tu estimais que je pourrais être pour toi un compagnon honorable, alors je serais prêt à t'épouser...

Elle eut un pâle sourire.

— Tu épouserais la mère d'un enfant vert ?

— Sans l'ombre d'une hésitation... Et j'au-



rais pour ton fils la même tendresse que toi. Ni les biologistes, ni aucun autre savant, ne sont parvenus à percer le mystère de ces enfants étranges. Mais ce sont des enfants de la plus haute qualité, et leurs mères peuvent être fières de les avoir mis au monde. Ils n'ont que quatre ans, et ils sont déjà extraordinaires à bien des égards. J'ai pu en juger moi-même d'après ton fils et la fille de Sylvie. Et tous les renseignements que j'ai recueillis sur les autres sont concordants. Non, ne crois pas que si j'avais un jour le bonheur de t'épouser, je te demanderais de te séparer de Juste. Réponds-moi, Nathalie... Laisse-moi un espoir... Et je resterai à Paris... Je ne continuerai à venir te voir que de loin en loin, jusqu'à ce que tu me dises que je peux venir plus souvent...

Elle secoua lentement sa tête blonde.

— Je suis désolée, Paul. Je suis bouleversée. Je souffre de te voir souffrir à cause de moi. Mais je ne peux pas te dire de rester... Je ne le peux absolument pas... Il vaut mieux ne pas insister, Paul. Nous ne ferions que nous meurtrir inutilement.

Il resta un moment immobile, le regard fixe, comme s'il contemplait l'écroulement de quelque édifice symbolisant l'espoir.

Elle le regardait, terriblement émue par son chagrin.

— Excuse-moi, balbutia-t-il. Excuse-moi... Je suis idiot...

— Tu n'as pas à t'excuser. Et tu n'es pas idiot. Tu n'es qu'un homme malheureux... Comme je suis une femme malheureuse, et pour des raisons qui ressemblent beaucoup aux tiennes. Veux-tu voir les enfants ?

Il se leva.



— Non. Il vaut mieux que je parte. Que je parte vite...

— Oui. Cela vaut peut-être mieux.

Quand il fut parti, elle resta un long moment pensive. Puis Clotilde lui amena son fils. Elle le prit sur ses genoux, le couvrit de baisers et retrouva son sourire.

— Le monsieur va partir pour l'Amérique, dit soudain l'enfant.

— Comment le sais-tu ? Tu écoutais derrière la porte ?

— Non, maman. Mais je le sais. Il va partir pour l'Amérique. Et il fait aussi bien.

Nathalie eut un sursaut d'étonnement et scruta les yeux gris vert de l'enfant.

— Pourquoi dis-tu qu'il fait aussi bien ?

— Une idée, comme ça. Oh ! maman, je suis content que tu me donnes des leçons de dessin. Est-ce que je commence à bien dessiner ?

— Tu dessines comme un ange.

\*\*

Près d'un an plus tard — en juin 1988 — Paul Dumaine travaillait dans un magnifique laboratoire de biologie, sur la côte californienne. Par une large baie vitrée, il voyait une immense étendue marine, le Pacifique.

Depuis quinze jours, il s'occupait de la mise au point d'un aliment concentré destiné aux cosmonautes, et plus particulièrement à quatre d'entre eux qui se préparaient à tenter une énorme aventure : le voyage vers la planète Mars. Au cours des années précédentes, des engins s'étaient posés sur cette planète, avaient transmis des renseignements, des pho-



tos. Cette fois, l'engin qui partirait emmènerait des hommes.

Le biologiste apportait à son travail un soin extrême, toutes les ressources de sa compétence, de son intelligence, de son intuition. Les résultats qu'il avait déjà obtenus, en collaboration avec son ami Samuel Hicky, étaient satisfaisants. Mais il voulait faire mieux encore. Car c'était un des éléments du succès de cette entreprise où la vie même de plusieurs cosmonautes serait en jeu.

Samuel Hicky entra dans le laboratoire. Il avait une mine à la fois souriante et perplexe.

— Je viens d'apprendre à l'instant une grande nouvelle, dit-il. Devine...

Paul Dumaine le regarda, d'un air interrogateur.

— Quoi donc ? On a découvert un nouveau carburant pour les voyages dans l'espace ? Ou un moyen d'atterrissage sur Mars plus efficace ? Ou un nouveau procédé pour produire de l'oxygène ?

Son collègue secoua sa longue tête.

— Non, dit-il. Un enfant vert vient de naître à San Francisco. Il est absolument semblable à ceux que nous avons vus il y a cinq ans...

— Un enfant vert ? Un enfant vert ?

Paul Dumaine resta un instant sans pouvoir en dire davantage.

Il revoyait l'étrange bébé que lui montrait le Dr Harbin. Il revoyait Nathalie sur son lit de clinique. Il revoyait Nathalie, Sylvie et leurs deux étonnants enfants dans la propriété de Fontainebleau. Il revivait sa dernière entrevue avec Nathalie.

— Et il va sûrement y en avoir d'autres, dit Samuel.





Il y en eut d'autres.

Et, de nouveau, les journaux, la radio, la télévision, dans le monde entier, consacrèrent de longs commentaires à cette fantastique nouvelle.

De nouveau, on fit des hypothèses. On ressassa toutes celles qui avaient été émises cinq ans plus tôt. On diffusa de nouveau celle qui avait été faite par le professeur Knut Berelson. Mais celui-ci déclara lui-même :

— Je me demande maintenant si mon hypothèse était bien fondée. Car aucune des enquêtes menées pour la vérifier n'a abouti. On n'a même pas découvert le moindre indice. Pas plus d'ailleurs qu'on n'a pu contrôler l'une ou l'autre des diverses suppositions qui ont été émises. Nous en sommes encore au même point qu'au premier jour. Et voici que nous assistons à l'apparition d'une nouvelle vague d'enfants verts, après un long intervalle.

» Aujourd'hui, j'en viens à penser — mais sans trouver l'explication — que nous sommes peut-être en présence d'un phénomène naturel cyclique. Je crois que c'est dans ce sens qu'il faudra désormais orienter les recherches, surtout si, comme la fois précédente, les naissances insolites cessent au bout de quelques semaines. Ce qui continue toutefois à me troubler, c'est que, comme il y a cinq ans, les pères de ces enfants ont disparu. C'est ce qu'il y a de plus mystérieux dans toute cette affaire. »

Les naissances de bébés verts aux cheveux bleus cessèrent effectivement au bout de deux mois. Il y en eut un peu moins de trois cents.



La théorie du « phénomène naturel cyclique » fut jugée la plus plausible et eut de nombreux partisans. On associait généralement ce phénomène à la radioactivité. Les recherches scientifiques pour expliquer ce fait singulier reprirent activement.

On fit des reportages sur les enfants étranges nés cinq ans plus tôt. Ils se portaient tous bien. Ils semblaient grandir un peu plus vite que les autres. Ils étaient d'un poids et d'une taille un peu supérieurs à la moyenne. Ils faisaient montre d'une vive intelligence.

Ceux qui avaient été abandonnés par leurs mères et qui, en certains pays, avaient été réunis par groupes de dix ou douze, se montraient très affectueux envers les médecins et les nurses qui s'occupaient d'eux. On les aimait beaucoup dans les établissements où ils avaient été recueillis.



Nathalie et Sylvie, dans la propriété de la forêt de Fontainebleau, avaient pris connaissance avec un intérêt passionné de toutes les informations concernant cette « nouvelle vague » d'enfants verts.

Leur espoir de revoir leurs maris s'était soudain accru. Mais les semaines passèrent, puis les mois. Et, comme la fois précédente, l'intérêt suscité par ces faits inexplicables s'atténua. Et un moment vint où on n'en parla pratiquement plus.

Juste et Justine grandissaient, devenaient plus beaux que jamais.

Ils étaient studieux, attentifs aux leçons que leur donnaient les deux mères, qui déjà songeaient à chercher des précepteurs pour



s'occuper d'eux, obéissant ainsi aux recommandations que leur avaient laissées leurs époux. Nathalie se rappelait que Jean lui avait dit un jour :

— Je voudrais que notre fils soit élevé comme je l'ai été moi-même. Je ne suis jamais allé dans une école... Il faudra qu'il ait, lui aussi, des professeurs particuliers...

Mais, pour le moment, les deux femmes estimaient qu'elles étaient encore en mesure de s'occuper elles-mêmes de leurs enfants, qui faisaient de plus en plus leur admiration par la facilité avec laquelle ils apprenaient et retenaient, et par leur insatiable curiosité. Ce qui n'empêchait pas Juste et Justine de pratiquer les jeux de leur âge. Ils passaient des heures dans le parc à courir, à jouer au ballon, ou, pendant la belle saison, à nager dans la piscine.

Un jour où ils étaient sur le perron de la maison, Juste dit à Justine :

— Nous allons faire une partie de cache-cache. Tu vas aller te dissimuler dans le parc, où tu voudras. Je reste ici, et je ne regarderai pas. Mais je te parie qu'ensuite j'irai tout droit à l'endroit où tu seras.

La fillette disparut. Elle fit quelques détours dans les allées et alla se blottir dans un fourré épais.

Une minute plus tard, Juste la découvrait.

— Comment as-tu fait ? lui demanda-t-elle en le regardant de ses grands yeux émerveillés.

Il se mit à rire.

— Je ne peux pas t'expliquer... Ça ne s'explique pas. Mais je suis sûr que tu es capable d'en faire autant. Ce qu'il faut, c'est bien réfléchir, bien se concentrer. Fais-le, et tu ver-



ras que tu pourras suivre ma trace... La suivre dans ta tête...

Justine voulut essayer. Elle tâtonna un peu, mais retrouva très vite le jeune garçon. Elle resta un moment songeuse.

— C'est vrai, tu as raison, dit-elle. C'est facile... Et ça a même l'air d'être plus merveilleux que je ne l'imaginais.

Elle ajouta au bout d'un moment :

— Je crois qu'il vaut mieux n'en parler à personne... Pas même à nos mamans... Ça leur ferait peur...



## CHAPITRE VI

### LA PLANTE FANTASTIQUE

Le 22 juillet 1992, Paul Dumaine était en train de lire une revue de biologie, sur la terrasse de sa maison familiale, « Les Crèches », située non loin de Reims.

Il était rentré d'Amérique depuis plus d'un an, assez découragé, car l'expédition vers la planète Mars, à la préparation de laquelle il avait collaboré, avait échoué. Non pas en raison de la déficience du matériel, mais parce que les quatre cosmonautes n'avaient pas pu supporter les conditions physiques d'un tel voyage. Ils avaient dû faire demi-tour après quinze jours de voyage, et l'un d'entre eux était mort...

« Le problème du transport est résolu, pensait-il souvent. C'est nous, les biologistes, qui n'avons pas su encore doter l'homme des moyens de s'adapter à d'effrayantes contraintes corporelles et mentales... La conquête de l'espace sera difficile... Il faut encore chercher, chercher sans cesse... »

Mais ce jour-là, il pensait à tout autre



chose et ne lisait que d'un œil distrait la revue qu'il avait entre les mains. Il regardait souvent sa montre. Il était quatre heures de l'après-midi. Il attendait Samuel Hicky, son collègue américain, qui depuis une semaine partageait ses vacances. Samuel n'avait fait le voyage que pour prendre, lui aussi, un peu de repos.

Ils faisaient de longues promenades à pied. Ils allaient à la pêche ou à la chasse. L'Américain trouvait du charme au paysage ingrat qui les environnait. Ils étaient en pleine Champagne Pouilleuse.

Paul Dumaine, au cours de leurs longues conversations, avait fini par lui confier ce qui faisait le tourment de sa vie : son incurable amour pour Nathalie, la mère d'un enfant vert.

— Pourquoi ne vas-tu pas la voir ? lui avait dit Samuel l'avant-veille. Plusieurs années se sont encore écoulées depuis ta dernière visite. Ses sentiments ont pu changer...

Il avait secoué la tête.

— Non, je ne crois pas... Je n'ose pas y aller... Je ne veux pas y aller... Je pense que c'est préférable... Mais j'aimerais avoir de ses nouvelles... J'aimerais savoir où en sont les enfants...

— Veux-tu que j'aille faire un tour jusque chez elle ?... Me renseigner dans le voisinage ?... Si même je me présentais de ta part, crois-tu qu'elle me recevrait ?

— Oh ! je suis sûr que oui... Je lui ai souvent parlé de toi... Dis-lui que tu aimerais voir son fils, et la fille de son amie... Et si elle se montre aimable, essaie d'en savoir un peu plus long sur ses propres pensées...

— D'accord... J'irai demain... Au retour, je passerai par Paris... J'y coucherai peut-être,



car j'ai deux ou trois personnes à y voir. Je reviendrai après-demain au début de l'après-midi.

Paul Dumaine attendait maintenant le retour de son ami et s'impatientait de plus en plus.

Il entendit une voiture qui entraît dans la cour et s'y précipita. Samuel souriait, de son éternel sourire d'homme aux allures nonchalantes, mais son visage demeurait indéchiffrable.

— Alors ? s'écria son collègue avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Dis-moi immédiatement l'essentiel.

L'Américain secoua lentement la tête.

— Pas bon, fit-il. Et tu as raison. Il vaut mieux que tu subisses immédiatement le choc. Tu t'y attendais, d'ailleurs. Et je vois bien que si tu es triste, tu n'as du moins pas de surprise.

— Non... J'y suis habitué... Alors, tu l'as vue ?

— Naturellement. Je les ai vues toutes les deux. Deux femmes superbes, qui ont un charme étonnant... Mais elles sont possédées par une idée fixe dont rien au monde, je pense, ne pourrait les détourner. La présence auprès d'elles de leurs enfants y est sans doute pour beaucoup... Elles m'ont tout l'air de les adorer comme on adore des idoles. Et cela ne me surprend pas.

— Les enfants, tu les as vus ?

— Oui... Extraordinaires. J'ai passé plus d'une heure avec eux... Ils ont maintenant trois précepteurs, qui commencent à leur enseigner toutes sortes de choses difficiles, et qui sont fascinés eux aussi. Le petit garçon m'a



posé des questions étonnantes sur la biologie. Et il a tout juste neuf ans...

— Nathalie a été aimable avec toi ?

— Très... C'est pourquoi j'ai pu aborder avec elle les sujets délicats. Je ne lui ai pas caché que j'étais au courant... Mais je lui ai dit que si j'étais venu la voir, c'était à cause des enfants, et en ma qualité de biologiste. Elle m'a dit qu'elle avait pour toi beaucoup d'amitié. Elle m'a dit que sa porte te restait toujours ouverte. C'est à ce moment-là que j'ai eu une lueur d'espoir pour toi, et que je l'ai questionnée d'une façon un peu plus poussée. Mais ses réponses ne m'ont pas laissé le moindre doute... Je suis désolé, mon vieux, de ne te ramener qu'une nouvelle aussi négative...

Paul Dumaine resta un long moment muet. Samuel Hicky lui posa la main sur l'épaule.

— Et maintenant, ami, il faut te changer les idées. Veux-tu que nous allions dîner à Reims ? Boire un peu de champagne ? Ou préfères-tu une petite partie de chasse ? Tirer quelques lapins ?

— Je ne préfère rien du tout... Le seul remède qui me réussisse, c'est le travail...

— Je comprends ta peine... Je comprends que cette jeune femme te hante... Mais tu ne vas pas traîner toute ta vie ce tourment... Il faudra bien qu'un jour tu consentes à te laisser appliquer le traitement que j'ai pratiquement mis au point, et dont je t'ai souvent parlé sans savoir que toi-même tu en aurais besoin.

— Oui... Peut-être... Ce serait évidemment pour moi la meilleure solution...

— En attendant, parlons d'autres choses. Et allons à la chasse. Viens...



Ils avaient marché pendant trois heures, à travers la Champagne Pouilleuse, tantôt à travers les maigres bois de pins, tantôt sur une lande crayeuse.

Il faisait chaud, mais le temps était gris, orageux.

Paul Dumaine avait tué cinq lapins, qui gonflaient son carnier. Samuel Hicky était, lui, très maladroit dans le maniement d'un fusil. Il en avait tiré une quinzaine, n'en avait tué qu'un.

— Et encore, dit-il, je ne l'ai pas fait exprès.

Ils s'arrêtèrent dans une auberge pour y boire de la bière. Puis ils reprirent le chemin de la maison, car l'heure du dîner approchait.

— Le ciel est vraiment extraordinaire ce soir, dit Paul. Regarde ces nuages qui se bousculent dans les feux du soleil couchant. Une partie de l'horizon est encore violemment éclairée, et celle d'à côté est déjà presque dans les ténèbres. Il va certainement faire un orage cette nuit. Peut-être même avant. Je crois que nous ferions bien de nous hâter si nous ne voulons pas être trempés.

Ils avaient encore un bon bout de chemin à parcourir, mais ils étaient de robustes marcheurs.

Le paysage sévère, sous l'étrange et mobile éclairage que lui prodiguait un ciel tourmenté, prenait une beauté âpre à laquelle les deux hommes étaient sensibles, Paul parce que c'était sa région natale, Samuel parce qu'il aimait ce genre de site.

L'orage semblait tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres des « Crèches » — une propriété isolée,



sur un monticule — lorsque Samuel Hicky s'arrêta net.

— Qu'est-ce que c'est que cette plante bizarre que je ne connais pas ? demanda-t-il à son ami.

De son index maigre, il montrait un petit arbuste de soixante à soixante-dix centimètres de hauteur, qui avait une tige blanche, d'où partaient des ramures également blanches et couvertes de feuilles qui n'avaient pas toutes la même couleur. Il y en avait en fait de toutes les teintes : des bleues, des jaunes, des rouges, des roses, des mauves, des grises, ce qui donnait à cette plante un aspect bariolé et bizarre.

— Je n'ai jamais vu un végétal pareil, dit Paul Dumaine.

— Tu n'en as jamais vu ? Toi qui connais bien la région...

— Je t'assure que je ne sais pas ce que c'est... J'ai pourtant fait pas mal de botanique... Je ne vois pas du tout ce que ça peut être... Il est vrai que je n'ai pas la prétention de connaître tous les végétaux... La botanique est un domaine si vaste... Ce n'est pas, en tout cas, une plante de la région... Ni même une plante européenne... Quelque semence égarée, peut-être...

Tout en parlant, il s'était approché de l'arbuste. Il le toucha.

— C'est curieux, dit-il... On dirait que ces feuilles sont électrisées.

— Électrisées ? Tu veux rire...

— Touche toi-même.

Samuel toucha. Il fit presque un bond en arrière.

— C'est vrai. Ça picote le bout des doigts. Comme quand on touche un fil où passe un



faible courant. A moins que ce ne soit une plante vénéneuse dont le contact provoque le même effet...

— Je ne crois pas... Les sensations causées par l'électricité sont très caractéristiques...

— En tout cas, nous ferions bien de ne pas trop tripoter cet arbuste sans mettre des gants. Et nous n'en avons pas sur nous.

De grosses gouttes se mirent à tomber du ciel, et en quelques secondes, ce fut une cataracte.

— Filons, s'écria Paul Dumaine. Nous reviendrons voir ça demain.

Ils étaient trempés quand ils arrivèrent à la maison, où Françoise, la cuisinière, et son mari Joseph, qui était à la fois jardinier et valet de chambre, les attendaient sur le seuil.

— Eh ! bien, leur dit Françoise, vous avez pris une belle saucée. Allez vite vous changer...

Tandis que Joseph les débarrassait de leurs carniers et de leurs fusils, Paul lui demanda :

— Joseph, vous qui connaissez bien les plantes, avez-vous jamais vu un arbuste qui ait des feuilles de toutes les couleurs ?

— Ah ! pour ça, ma foi non, Monsieur...

— Je m'en doutais... Mais filons nous changer.

— Après quoi, dit Samuel, je serai tout disposé à boire une bouteille de champagne en attendant le dîner. Ça te fera du bien, Paul. Et si tu es d'accord, nous en boirons une autre en mangeant. Ne t'ai-je pas dit quand je suis arrivé ici que j'allais te vider ta cave ?

Pendant le repas, le biologiste américain s'efforça d'égayer son collègue. Il était plein d'humour, et sa verve parvint à dérider Paul. Après quoi ils firent une partie de billard. Puis ils bavardèrent longuement, comme ils le fai-



saient chaque soir. Pas une seule fois il ne fut question de la visite que Hicky avait faite dans la forêt de Fontainebleau. Mais ils parlèrent de la plante bizarre qu'ils avaient vue en revenant de la chasse. Ils passèrent même dans la bibliothèque pour y examiner des livres de botanique, sans rien y trouver qui les éclairât.

Il était tard quand ils allèrent se coucher. La pluie avait cessé. Mais l'orage grondait toujours dans les lointains. Et des éclairs continuaient à zébrer le ciel.

En serrant la main de son ami, devant la chambre que celui-ci occupait, Paul Dumaine lui demanda :

— Quand penses-tu avoir mis tout à fait au point ce traitement dont tu m'as parlé ?

— Oh ! je considère qu'il l'est déjà pratiquement. J'ai même procédé, avant de quitter l'Amérique, à deux essais sur des volontaires très pressés d'être délivrés de leur mal. Ils ont été concluants. Un oubli total de ce qui les tourmentait... Leur tourment, d'ailleurs de même nature que le tien, a été effacé en trois jours comme une tache de cambouis sur la carrosserie d'une voiture. Tu voudrais bien être comme eux...

— Oui... Oui, Samuel... Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire... Mais il faudra sans doute que j'aille en Amérique pour que tu puisses me traiter.

— Oh ! ce n'est pas nécessaire. On pourra arranger ça à Paris... Nous en reparlerons demain. Je parie que tu te sens déjà mieux à l'idée que ton..., disons ta hantise... va disparaître.

— Oui, Samuel. Beaucoup mieux.

— Alors, dors bien.





Paul Dumaine s'endormit assez vite. Plus vite qu'il ne l'aurait pensé, car son esprit — après les dernières paroles qu'il avait échangées avec son collègue — s'était calmé, et il avait envisagé son propre avenir avec un peu plus de quiétude.

Il dormait d'un sommeil profond et paisible lorsqu'il fut réveillé, un peu avant l'aube, par un bruit violent, fait de grondements et de craquements.

Il crut tout d'abord que l'orage était revenu, que le vent soufflait avec force, que le tonnerre roulait dans le ciel.

Mais ce qu'il entendait avait quelque chose de singulier, d'anormal, de très différent du bruit que fait une tempête. Cela ressemblait un peu à une chevauchée, et aussi au crépitement de ronces que l'on fait brûler, et aussi, mais multiplié par cent, à du papier que l'on froisse.

Il se leva et alla ouvrir sa fenêtre. Pas le moindre orage. Le ciel était maintenant pur et criblé d'étoiles.

Il se demanda alors s'il ne s'agissait pas d'un incendie. S'il n'y avait pas une grange en feu dans la ferme voisine, de l'autre côté de la maison. Mais cette supposition lui parut aussitôt stupide. Il ne sentait pas la moindre fumée, ne voyait pas la moindre lueur.

Le bruit étrange ne faisait qu'augmenter de volume, devenait assourdissant. Paul fut alors saisi d'un vague effroi et alla réveiller Samuel.

Ils se vêtirent en hâte. Le jour commençait à poindre quand ils sortirent de la maison. Ils



firent le tour de celle-ci et furent frappés de stupeur quand ils débouchèrent du côté qui donnait sur la lande.

A moins de cent mètres d'où ils étaient, dans les brumes de l'aube, se dressait ils ne savaient quoi de fantastique et de gesticulant.

Cela pouvait avoir une vingtaine de mètres de hauteur et une quarantaine de large. Et cela bougeait. Et c'était de là que venait le bruit formidable. On eût dit que des lianes claquaient dans l'air, que l'air sifflait autour de cette chose énorme et incompréhensible. Et le bruit dépassait celui de la plus violente tempête.

Pendant plusieurs minutes, frappés de stupeur, ils contemplèrent ce spectacle. Le jardinier Joseph et sa femme, réveillés eux aussi par ce tumulte, étaient venus les rejoindre. Les occupants de la ferme qui faisait partie de la propriété — un ménage et ses deux fils — apparurent eux aussi, affolés.

— Ça alors ! répétait Joseph. Ça alors...

Ils se demandaient tous de quoi il pouvait bien s'agir.

— Je vais aller voir ça de plus près, dit Samuel, en criant à tue-tête pour se faire entendre.

— Non, Monsieur, s'écria Françoise. N'y allez pas... Ça va peut-être exploser... Nous ferions mieux de fuir...

— Va plutôt chercher tes jumelles, lui dit Paul.

L'Américain courut vers la maison et en revint un instant plus tard. La lumière du jour naissant commençait à envahir la campagne. La brume se dissipait un peu.

Samuel regarda. Puis, il s'exclama :

— C'est inouï... Tu te rappelles, Paul, cet



arbuste bizarre que nous avons examiné hier ?

— Oui... Et alors ?

— C'est lui qui est en train de pousser à une vitesse fantastique, et avec un bruit d'ouragan...

— Ce n'est pas possible ! hurla Paul.

— C'est pourtant ce que je vois, hurla Samuel. Des tiges poussent dans tous les sens, vers le haut, sur les côtés, en fouettant l'air, à une vitesse folle... Et sur ces tiges éclatent des feuilles... Des feuilles de toutes les couleurs, comme celles que nous avons vues hier soir... Sans jumelle, on ne peut pas se rendre compte... Tiens, regarde toi-même...

Paul Dumaine regarda.

— Tu as raison, dit-il. C'est prodigieux... C'est effrayant.

— Je crois tout de même que nous pouvons approcher un peu...

Ils s'avancèrent prudemment vers la gigantesque plante qui semblait gesticuler avec ses tiges déjà innombrables et qui se multipliaient sans cesse.

Ils s'arrêtèrent à une vingtaine de mètres. L'air frémissait autour de la plante.

— Ça sent l'ozone !

Samuel devait crier dans l'oreille de son compagnon pour se faire entendre.

— Oui ! hurla Paul à son tour. Il y a sûrement de fortes charges électriques dans l'air... Mais l'arbuste, hier soir, était déjà électrisé... Et regarde... Ces branches qui s'avancent vers nous... Elles poussent dans toutes les directions... Si ça continue, dans une heure ou deux, elles auront atteint les habitations.

Ils reculèrent en hâte...

— Il faut quitter immédiatement la maison et la ferme, décida Paul.



— Je vous l'avais bien dit ! cria Françoise. Paul Dumaine se précipita vers son téléphone pour alerter les autorités.

Le stupéfiant végétal avançait toujours.

\*  
\*\*

Quatre heures plus tard, les deux biologistes étaient dans une chambre d'hôtel, à Reims, devant un poste de radio.

Lorsqu'ils avaient quitté la propriété, n'emmenant que ce qu'ils avaient de plus précieux, les branches électrisées les plus proches des habitations n'étaient plus qu'à cinquante mètres de celles-ci.

Depuis une heure, la radio régionale parlait de cet étrange et inexplicable événement.

*« Les autorités préfectorales viennent d'arriver sur les lieux, disait maintenant le speaker. Le spectacle est hallucinant... L'étrange végétal a déjà au moins soixante-dix mètres de hauteur, et il s'est étalé sur une soixantaine de mètres dans tous les sens. Il semble toutefois que sa croissance en direction de la propriété et de la maison du célèbre biologiste Paul Dumaine ait cessé... »*

*» Les curieux commencent à affluer... De nombreuses voitures sont déjà stationnées non loin de là, et il en arrive d'autres par toutes les routes. Le bruit de l'arbre qui pousse est de plus en plus assourdissant. Même à cent mètres, on a du mal à se faire comprendre. On doit l'entendre de très loin.*

*» Un service d'ordre est en train de se mettre en place. Bien qu'il ne semble pas qu'il y ait un danger quelconque — sauf peut-être à proximité du végétal lui-même — on veut*



*éviter les imprudences... Une seconde... On m'apporte de nouvelles informations... Oui... On me signale que le même étrange phénomène vient de se manifester en trois autres points de la Champagne Pouilleuse. Là aussi, des végétaux ahurissants sont en train de pousser à une cadence accélérée... Ils sont moins développés, et font moins de vacarme que celui dont je viens de vous parler... Mais il semble qu'on va assister au même processus accéléré... C'est tout pour le moment... D'ici à une demi-heure, nous pourrions certainement vous donner d'autres détails... »*

Paul Dumaine et Samuel Hicky restaient perplexes.

— Je me demande, dit Paul, si cela n'a pas quelque rapport avec la formidable explosion d'une usine atomique qui s'est produite la semaine dernière dans les Ardennes et qui a fait tant de victimes... Les retombées ont dû être considérables. Plus importantes certainement qu'on ne nous l'a dit. Les communiqués officiels m'ont paru un peu embarrassés dans leur façon de vouloir être rassurants. Qui sait si une retombée un peu plus massive ne s'est pas produite sur la Champagne Pouilleuse ? Et si quelques plantes inoffensives ne sont pas devenues folles, si je peux m'exprimer ainsi ?...

— Ça me paraît difficile à avaler...

— Oui, à moi aussi, naturellement... Mais depuis quarante ans nous manipulons, et de plus en plus, des forces dont nous ne savons pas encore exactement quels effets elles peuvent produire dans certaines conditions. Si nous étions à Paris, je me serais renseigné auprès de quelques-uns de mes amis physiciens



pour savoir quelle a été l'importance exacte de cette catastrophe des Ardennes...

Ils se turent pendant un instant. La radio, qu'ils avaient mise en sourdine, continuait à bourdonner.

— Je me demande plutôt, dit Samuel, si un de nos engins de l'espace n'a pas ramené quelque germe étrange, quelque fantastique semence... Nous savons mieux que quiconque quelles précautions sont prises pour stériliser ces engins, à leur retour comme à leur départ... Je pense surtout à ceux qui sont revenus de la planète Vénus il y a un mois, avec un monceau de renseignements... Vénus, tu ne l'ignores pas, est une planète où l'homme ne pourra jamais se poser. Précisément à cause de la radioactivité, qui y est terrible, et de la chaleur étouffante qui y règne. Mais nous savons par les photos et les films qu'ont ramenés les appareils, qu'une végétation géante, tumultueuse, s'y développe. N'oublie pas qu'au retour, un des engins, par suite d'une fausse manœuvre de téléguidage, s'est désintégré il y a trois semaines dans l'atmosphère, au-dessus de la Forêt Noire. Il a peut-être suffi que quelques spores encore vivantes, emportées par les vents, atteignent le sol...

Paul Dumaine resta un moment songeur.

— C'est évidemment possible, dit-il. Mais si ces plantes de cauchemar se mettent à proliférer, et s'il en sort un peu partout, ce sera vite une catastrophe...

\*\*

Cette même crainte, pendant les trois jours qui suivirent, fut partagée par bien des gens, et elle transpirait à travers les commentaires des informateurs.



Les deux biologistes avaient regagné Paris, mais restaient à l'affût des nouvelles.

D'autres arbustes à croissance rapide étaient apparus en d'autres points de la région... Ils semblaient être approximativement situés sur un cercle d'une douzaine de kilomètres de diamètre. On s'aperçut vite, dès le premier soir, que leurs ramures ne s'étendaient pas dans toutes les directions, comme elles l'avaient fait au début, mais tendaient à se rejoindre d'un végétal à un autre, comme s'il y avait eu entre eux une invincible attirance.

Dès le second jour, alors que quatre de ces plantes affolantes s'étaient déjà presque rejointes — et elles avaient à ce moment-là plus de cent mètres de hauteur — on se rendit compte qu'elles allaient finalement former une sorte de haie gigantesque, continue et infranchissable.

Il était impossible de les approcher pour tenter de les détruire. A une dizaine de mètres, on se heurtait à une sorte d'écran invisible, légèrement électrifié — mais pas au point d'être dangereux — qu'il était impossible de traverser, quelque moyen qu'on employât pour le faire.

Les gens qui vivaient dans le périmètre délimité par ces formidables et tumultueux végétaux s'étaient très vite affolés. Leur évacuation avait d'ailleurs été ordonnée dès le début de l'après-midi du second jour. Le service d'ordre avait fort à faire pour refouler les curieux venus de toutes parts et qui encombraient les routes.

Le troisième jour, vers la fin de l'après-midi, ces plantes envahissantes et effrayantes avaient fait leur jonction. Le bruit de tempête que provoquait sans nul doute leur croissance



cessa brusquement. Elles formaient maintenant une muraille circulaire serrée, ininterrompue et bariolée de près de deux cents mètres de hauteur.

Pendant un moment, le silence parut plus oppressant encore que le bruit. Puis on eut une sensation de soulagement.

L'écran impénétrable, en avant de cette muraille, subsistait. Durant la nuit, on amena des moyens puissants pour tenter de le forcer... Mais vainement.

A l'aube, un avion survola la zone ainsi emprisonnée. Il transmit une curieuse nouvelle. Les ramures végétales s'étaient étendues au-dessus de cette zone et la recouvraient d'une sorte de dôme.

Les hommes de science qui étaient venus sur place en assez grand nombre demeuraient naturellement incapables de donner la moindre explication.

Les deux hypothèses qui revenaient le plus souvent étaient précisément celles qu'avaient formulées Paul et Samuel. Mais on préférerait en général celle de ce dernier : l'hypothèse des spores ramenées de Vénus.

Un botaniste, qui avait survolé les lieux, déclara :

— On a l'impression d'être en présence d'une formation végétale unique. Sur certaines des photos aériennes prises au-dessus de Vénus par nos appareils sondeurs, on aperçoit de vastes concrétions, probablement végétales, qui ont la même forme, la même dimension, et qui sont sans doute de même nature. Il est donc possible, comme on l'a déjà suggéré, que ce soit un « arbre vénusien » qui ait poussé au milieu de la Champagne.

L'expression « arbre vénusien » fut reprise



par de nombreux commentateurs. Plusieurs savants estimèrent que l'écran qui l'entourait était un moyen naturel de défense contre les autres végétaux.

Personne ne fit de rapprochement entre ce stupéfiant phénomène et les enfants verts, dont on ne parlait plus guère.

Le quatrième et le cinquième jour, l'« arbre vénusien » étant resté parfaitement tranquille, on commença à se rassurer. Mais on craignait qu'il n'en surgît d'autres ailleurs.



Paul Dumaine et Samuel Hicky avaient maintenant des préoccupations bien différentes.

Paul était en train de suivre le traitement de son collègue, dans une clinique très bien outillée — surtout en matériel électronique — de la région parisienne.

Ce traitement était assez sévère. Il comportait chaque jour deux heures de sommeil hypnotique, puis trois heures de manipulations délicates, et pénibles, au moyen d'appareils complexes. Mais la douleur physique n'effrayait pas le biologiste, et c'est à peine s'il sourcillait quand parfois une vibration stridente lui traversait le cerveau.

Ils sortit de ces épreuves guéri.

Il avait parfaitement gardé le souvenir de Nathalie. Mais il pensait à elle sans le moindre trouble émotionnel.

— Tu peux aller la voir sans crainte de rechute, lui dit son ami.

Il y alla le surlendemain.

La jeune femme le reçut avec son amabilité coutumière, une amabilité sous laquelle



perçait toujours une grande réserve. Elle avait maintenant vingt-neuf ans, mais sa silhouette demeurerait aussi fine, son visage aussi net que quand elle en avait vingt.

Paul Dumaine était souriant.

— Tu m'as l'air dans une meilleure condition morale qu'il y a quatre ans, lui dit-elle.

Il lui expliqua ce qu'il venait de faire.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés, puis sourit elle aussi.

— J'en suis heureuse pour toi...

— Et sois sans crainte... Je pourrai te voir désormais aussi souvent que tu voudras me le permettre sans risquer un retour de ce mal délicieux et horrible dont tu étais involontairement responsable... Nous serons désormais ce que tu souhaitais que nous soyons : de bons amis... Et toi... Comment ça va ?

Elle eut un geste vague.

— Toujours la même chose...

— Je commence maintenant à te comprendre... Le mystère des enfants verts demeure aussi impénétrable... Mais j'ai maintenant une certitude... C'est que le père de ton fils est un homme remarquable... Probablement même un homme extraordinaire, dont j'aimerais faire un jour la connaissance.

— Merci, dit-elle presque à voix basse. Tes paroles me font plaisir.

— Comment vont les enfants ?

— Bien... Mais depuis quelques jours je les trouve un peu nerveux...

— Nerveux ? Ce n'est pas dans leurs habitudes...

— Non... Et c'est ce qui m'étonne... Oh ! je ne veux rien exagérer. C'est assez imperceptible. Mais Sylvie et moi nous les connaissons bien. Ils sont toujours aussi studieux,



aussi gentils, aussi affectueux. Pourtant, nous avons l'impression que quelque chose les tracasse...

— Je peux les voir ?

— Bien sûr, tu peux les voir...

Le biologiste les vit, les trouva transformés — ils avaient maintenant un peu plus de neuf ans et en paraissaient douze ou treize. Il passa une heure avec eux, les interrogea, répondit à leurs questions. Leur intelligence, leur vivacité, leur charme l'émerveillèrent plus que jamais. Il ne les trouva pas particulièrement nerveux.

Quand il fut parti, Juste dit à sa mère :

— Ce monsieur est intéressant. Je voudrais bien qu'il revienne nous voir. Et Justine aussi.

— Tu l'as reconnu ?

— Oh ! oui... Il s'appelle Paul Dumaine. Il est biologiste. La dernière fois qu'il est venu ici, il y a quatre ans, il se préparait à partir pour l'Amérique...

— Et tu m'as même dit qu'il faisait aussi bien de partir... Pourquoi veux-tu maintenant qu'il revienne nous voir ?

L'enfant eut l'air de réfléchir et dit :

— Il a changé.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, Juste ?

— Je ne sais pas... Une idée...

Elle le regarda longtemps, l'air songeur.

Chaque jour, elle découvrait dans son fils de nouvelles profondeurs, des mystères qu'elle n'osait même pas tenter de pénétrer.



Le lendemain de sa visite à Nathalie, Paul Dumaine se rendit à sa propriété champenoise, qui avait été épargnée par « l'arbre vénusien ». L'étrange et fantastique muraille faite du haut



en bas d'un feuillage épais, bizarre, bariolé et impénétrable se dressait à cinquante mètres de sa maison. Il la contempla avec une curiosité intense mêlée à un peu d'effroi.

Ce soir-là, il dîna chez des amis à Reims, et comme il était tard quand il quitta ses hôtes, plutôt que de regagner Paris, il coucha à l'hôtel.

Comment aurait-il pu savoir que, dans la chambre voisine de la sienne, dormait Jean Hornet ?



## CHAPITRE VII

### *EXTRAITS DU JOURNAL DE JEAN HORNET*

*5 août 1992.*

Je suis de nouveau à Reims, dans le même hôtel et dans la même chambre que j'occupais il y a quatre ans. J'y suis depuis le 21 juillet. Mais j'ai été trop occupé tous ces derniers jours pour pouvoir consacrer même un bref instant à ce journal.

Je m'appelle toujours Pierre Ayonnax. Je suis toujours un industriel suisse. A quoi bon changer sans cesse de nom ? Mais de tous ceux que j'ai, c'est Jean Hornet que je préfère.

Asselot est plus prudent que moi. Il n'a pas voulu revenir dans cet hôtel, où pourtant personne ne m'a reconnu, et pour cause : le patron et le personnel ont changé. Asselot s'est installé en un autre point de la ville. Et il s'appelle maintenant Léon Golot. Mais je



continuerai à l'appeler Asselot dans ce journal, où je me suis remis à la langue française avec la plus grande aisance.

J'ai beaucoup de choses à noter.

J'étais un peu anxieux le soir de mon arrivée. Anxieux pour toutes sortes de raisons. Mais la plus immédiate était l'événement qui allait se produire au cours des vingt-quatre heures à venir. Je me demandais si tout se passerait bien. Je me demandais quelles seraient les réactions dans cette région, dans ce pays, dans le monde.

Tout s'est bien passé.

Les sortes de petits ananas que nous avons plantés il y a quatre ans, Asselot et moi, ont germé, ont jailli, à la date prévue, se sont étalés, ont formé le mur, le dôme, l'écran, ont constitué le *burliss*.

Le *burliss* est en place, et restera en place. Nous savons que rien ne peut l'atteindre et le détruire, pas même une charge atomique puissante.

Il est tout à fait tel que nous l'espérions.

En le contemplant, perdu dans la foule des curieux qui très vite étaient accourus de toute part, j'éprouvais à la fois un sentiment de triomphe et une gêne. Il y a des victoires qui laissent l'esprit chargé de doutes.

L'émotion des gens, pour autant que j'aie pu en juger, fut assez vive. Elle s'est maintenant quelque peu calmée. On s'habitue à tout. On s'habituera au *burliss*.

Les quelques tentatives qui ont été faites pour percer son écran protecteur n'ont pas été très poussées. De toute façon, elles n'auraient pas abouti.

Quant aux hypothèses qui ont été émises,



elles sont toutes très éloignées de la vérité, comme celles qui avaient été faites lors de l'apparition des enfants verts. On n'a, d'ailleurs, et cela vaut mieux, fait aucun rapprochement entre les deux choses. Mais cela viendra peut-être...

Asselot estime toutefois que les moments les plus délicats — je veux parler de nos rapports avec la population — ne surviendront que dans cinq ans, et coïncideront avec la quatrième série de naissances d'enfants verts.

— Mais, à ce moment-là, dit-il avec une assurance qui m'effraie, non seulement nous disposerons de tout le nécessaire pour faire face à n'importe quelle éventualité, mais nous pourrons passer à l'action avec allégresse...

Mes vues sur ces problèmes ne sont pas les mêmes que les siennes. Maintenant, il le sait, bien qu'il ne connaisse pas tout le fond de ma pensée. Nous nous sommes déjà heurtés violemment au cours de ces quatre dernières années. Et nous nous heurterons bien davantage, j'en suis sûr, dans les années à venir.

Il reste mon subordonné. Mais ses pouvoirs se sont accrus, tout au moins en ce qui concerne certaines réalisations techniques.

Je préfère pour le moment, ne pas parler de nos conflits.

Tout au fond de moi-même, Nathalie reste mon grand souci. Les années passent sans rien changer en moi à cet égard. La déchirure profonde que j'ai éprouvée en quittant l'hôtel particulier où nous vivions ensemble ne s'est pas cicatrisée et me laisse une brûlure aussi vive. Ma devise est devenue : « Sois patient... Plus tard... »



Plus tard, oui. Mais il me faudra jouer serré si je veux l'emporter...

Je me demandais, tandis que nous revenions dans ces parages, comment avaient évolué ces enfants verts dont nous étions sans nouvelles depuis quatre ans. Car c'est d'eux que va dépendre dans une large mesure l'avenir.

J'avais hâte de revoir mon fils — ce fils très cher et très aimé qui dans mon esprit est inséparable de Nathalie. Ce sont les deux pôles de mon amour.

Je l'ai revu. Je l'ai même revu deux fois, depuis que nous sommes de retour.

La première fois remonte à six jours, le 30 juillet. J'ai opéré comme je l'avais fait il y a quatre ans. Je me suis caché dans le gros arbre d'où l'on voit la maison et la grande pelouse. D'abord, je l'ai vu passer en compagnie d'un homme d'un certain âge, qui tenait à la main des livres.

J'ai compris que c'était un de ses précepteurs, et que Nathalie suivait mes recommandations.

Juste a beaucoup grandi, et encore embellie. Son visage maintenant ressemble étonnamment au mien.

Ils se sont assis sur un banc, non loin de la maison. Ils ont parlé de mathématiques. J'ai compris que Juste, d'instinct, ne faisait pas montre de tout ce qu'il savait déjà dans cette science, mais qu'il en disait assez pour étonner le vieil homme. Celui-ci, au bout d'un moment, est rentré dans la maison. Mon fils est resté sur le banc. Je l'ai vu se plonger dans un des livres avec un sourire. Il sourit beau-



coup mieux que moi. De temps à autre, il passait sa main dans son ample chevelure bleue. Un geste que j'ai souvent moi-même.

C'est alors que j'ai frôlé son esprit. Juste a réagi aussitôt. Il a dit mentalement :

— C'est toi, Justine ?

J'ai su alors — sans m'en étonner — que Justine et lui pratiquaient déjà, et peut-être même depuis longtemps, ce mode de communication.

— Non, ai-je dit. Je ne suis pas Justine.

— Qui êtes-vous ? Un autre enfant vert, comme moi ?

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me posât si vite une telle question. Mais, à la réflexion, elle n'avait rien de surprenant. Je faillis lui répondre par l'affirmative. Mais j'estimai qu'il était assez développé pour que je n'use pas d'une telle ruse. Ma réponse, toutefois, fut très brève.

— Non, Juste... Je ne suis pas un enfant... Mais je serai heureux de te parler... Une autre fois... Bientôt... Pour le moment, je te laisse...

Il resta un moment sur son banc. Il portait un costume blanc, avec des pantalons longs, ce qui lui donnait déjà l'aspect d'un petit homme. Son beau visage était tout tendu par la curiosité, mais je ne vis en lui aucune trace de crainte.

Je suis parti. J'avais peur que Nathalie n'apparût. Pourtant, je sais que je ne céderai pas à la tentation.

Ma seconde visite eut lieu il y a trois jours. J'eus même plus de chance que la première fois. J'aperçus Juste qui se promenait



tout seul dans une allée. J'entrai aussitôt en communication avec lui.

Cette fois, je lui ai parlé un peu plus longuement, mais toujours prudemment, car je ne voulais pas lui causer des émotions trop fortes. Son esprit est d'une vivacité étonnante. Il essayait de fouiller dans le mien. J'ai dû abaisser plusieurs de mes écrans mentaux. Il voulait savoir qui j'étais. Et j'ai eu la vague sensation qu'il s'en doutait déjà. Je lui ai dit qu'il le saurait bientôt. Il m'a demandé :

— Est-ce que je pourrai vous voir ?

— Peut-être, ai-je dit. Je t'appellerai de nouveau dans cinq jours.

— Est-ce que je peux le dire à Justine ?

— A Justine, oui. Mais à personne d'autre...

— Naturellement...

\*\*

6 août.

Ce matin, dans le hall de l'hôtel, tandis que je feuilletais distraitemment le registre des voyageurs, je suis tombé sur un nom que je connais : Paul Dumaine.

C'est ce biologiste dont Nathalie m'a parlé, et qui s'est acquis une sorte de célébrité. J'ai vu hier son portrait dans un journal. Il était précisément interviewé à propos du *burliss*. J'ai d'ailleurs appris ainsi que la propriété non loin de laquelle est aménagée notre première entrée secrète et invisible lui appartient. Il est originaire de la région.

Je sais que Nathalie l'a revu. Peut-être lui a-t-elle montré ma photo. Il va falloir que je fasse attention. Il est vrai, puisque je connais, moi aussi, les traits de son visage, que je le



repérerai plus vite qu'il ne me repérera si, par hasard, je le rencontre. Mes réflexes sont beaucoup plus prompts que les siens, et je pourrai ainsi échapper très vite à ses regards.

J'ai eu cet après-midi une discussion aigredouce avec Asselot. Nous n'y mettons même plus les formes, c'est-à-dire un semblant de cordialité. Nous vivons en état d'hostilité ouverte.

Il me trouve « mou ». Je le trouve prétentieux et dur.

La discussion portait encore sur ceux des nôtres qu'il appelle les « défaillants ». Et cela me ramène à ma tournée d'inspection d'il y a cinq ans.

Il y a cinq ans, trente de ceux qui étaient venus pour la deuxième fois n'ont pas voulu se marier. Ils l'avaient déjà fait lors du premier voyage et se sont refusés à recommencer. Vingt-cinq autres étaient hésitants. L'un des « défaillants » n'est pas reparti avec nous. Il a dû faire, sans en parler à aucun de nous, ce que voulait faire Lucien Bastogne, ce qu'aurait fait Louis Parin si sa femme n'était pas tombée folle. Il doit se terrer quelque part avec la sienne et avec leur enfant.

Asselot voudrait qu'on mette tout en œuvre pour les retrouver. Je ne suis pas aussi pressé que lui, et c'est bien ce qu'il me reproche.

Il brandit les statistiques : trois cent soixante enfants verts sont nés après notre premier séjour. Chacun de nous en a eu un de la femme qu'il avait épousée. Après le second séjour, il n'y a eu que trois cent trente naissances. Cette fois-ci, je présume qu'il y en aura moins encore.



Asselot a tendance à m'en rendre responsable, et ne s'est pas gêné pour le dire devant le Grand Conseil.

Je n'y suis pour rien. Je souhaiterais même qu'il en fût autrement. Je n'ai jamais perdu de vue la nécessité vitale qui dépasse nos personnes... Là n'est pas le problème qui me sépare fondamentalement d'Asselot. Mais il n'en sait rien.

Lucien Bastogne, lui, le sait maintenant. Je l'ai revu là-bas. Je l'ai même revu plusieurs fois au cours de ces dernières années. Il vivait toujours retiré, mélancolique, désespéré, ne trouvant que dans la musique quelque consolation. Je lui ai ouvert totalement mon esprit. Il m'a pris par les mains et m'a dit :

— Je m'en doutais... Tu me redonnes de l'espoir... Je souhaite de toutes mes forces que tu l'emportes quand le moment sera venu... Je vais sortir de ma solitude, et t'aider, ici, autant que je le pourrai...

Je lui ai dit que j'avais vu sa fille Justine. Je lui ai dit que Sylvie et Nathalie vivaient ensemble et nous attendaient avec une admirable constance.

Asselot est parti ce soir s'installer dans le *burliss*, pour y diriger les premiers travaux. Je ne le verrai que tous les huit jours. Je préfère cela.



10 août.

Je suis bouleversé. Je suis heureux.

J'ai repris contact avec Juste, comme je le lui avais promis. Il était, non pas dans le



parc, mais dans la maison. Il en est sorti aussitôt. Il s'est dirigé, sans hésitation, jusqu'à proximité de l'endroit où je me trouvais. Seul le mur de la propriété nous séparait.

Je lui ai parlé mentalement pendant un moment. Il me répétait :

- Je veux vous voir.
- Saute par-dessus le mur, lui ai-je dit.
- Il est trop haut. Je ne pourrai pas.
- Je vais te lancer une corde.

Dix secondes plus tard, il me tombait dans les bras. Je l'ai serré sur ma poitrine. Je sentais son cœur battre à travers son léger vêtement. Il n'était pas effrayé. Mais quelque chose le troublait. Il me regarda longuement, son visage tout près du mien, et me dit :

— Je pensais que vous auriez, comme moi, la peau verte et les cheveux bleus...

J'explorai rapidement son esprit, qui était plus qu'entrouvert. Et je n'hésitai plus :

— Fouille en moi, lui dis-je. Explore mes pensées... Et tu comprendras tout, car je sais maintenant que tu es en mesure de comprendre.

Ce fut un moment extraordinaire, qui se termina par une communion plus extraordinaire encore.

Juste me prit par le cou, pressa son visage contre le mien. Il tremblait entre mes bras, mais c'était de joie. Et je crois bien qu'un tremblement m'agitait aussi.

Je le posai sur la mousse, au pied du chêne, entre les hautes fougères qui nous dissimulaient. Nous étions silencieux, mais nous continuions à nous parler avec animation.

C'était la première fois que je le voyais d'aussi près. Il n'a même pas dix ans, mais il



en paraît déjà treize ou quatorze. Presque un homme. Le regardant, j'avais l'impression de me contempler moi-même dans un miroir rajeunissant. Mais il avait aussi des traits de sa mère, ce qui, au lieu de me contrarier, m'émut profondément : le dessin de sa bouche, je ne sais quoi dans le regard.

Il me demanda si les autres enfants verts — il avait lu beaucoup de choses sur eux et était à l'affût de toutes les informations les concernant — avaient le même don que Justine et que lui, et s'ils pourraient correspondre avec eux par la pensée. Je lui répondis qu'ils avaient effectivement ce même don. Mais qu'au début, pour pouvoir entrer en contact, il fallait le faire à courte distance. Je lui dis que désormais je n'aurais pas besoin de venir pour m'entretenir avec lui.

Juste me promit solennellement de toujours se comporter comme je le lui demanderais. Mais soudain je vis ses sourcils bleus se froncer.

— Pourquoi ne viens-tu pas voir maman ? me demanda-t-il. Elle t'attend toujours.

Je lui dis de mieux lire en moi, que quelque chose avait dû lui échapper. Il se concentra.

— Oui, fit-il au bout d'un moment. Oui... Je vois... Je comprends... Mais tu ne vas pas l'abandonner pour toujours ? Tu ne peux pas l'abandonner, puisque tu l'aimes autant qu'elle t'aime...

— Cherche en moi plus profond, lui dis-je. Il finit par murmurer, se servant alors de la parole :

— Oui... Il faut attendre... Plus tard... Quelle terrible et triste destinée...





30 octobre.

Me voici de nouveau à Reims, près du *burliss*, après une tournée d'inspection de deux mois à travers l'Europe et l'Amérique.

J'ai pu constater qu'il y avait encore des « défaillants ». Et deux des nôtres ont encore disparu, chacun d'eux avec la femme qu'il avait épousée il y a quatre ans et avec l'enfant qu'il a eu d'elle. Je n'ai fait aucun effort pour les rechercher. Je me suis même parfois demandé s'il ne vaudrait pas mieux que j'imiter leur exemple.

Mais si j'agissais ainsi, ce serait laisser le champ libre à Asselot et à ceux de sa sorte. Non, je ne peux pas me résoudre à accepter qu'il mette en œuvre ce qu'il préconise, en accord, hélas ! avec le Grand Conseil. Il me faut patienter, ruser, attendre que nos fils soient des hommes.

Je me suis surtout occupé d'eux au cours de ma récente tournée d'inspection. J'ai pris personnellement contact avec bon nombre d'entre eux. Plusieurs de mes amis — que j'ai soigneusement choisis — se sont livrés à cette même tâche. La plupart de nos fils — ceux qui sont nés il y a près de dix ans — savent maintenant qui nous sommes, qui ils sont, et pourquoi nous nous comportons comme nous le faisons.

J'ai constaté avec joie que leurs réactions étaient telles que je les souhaitais. Ils se sentent liés à nous par toutes leurs fibres. Mais ils se sentent également liés — surtout ceux qui ont



été élevés par leurs mères, dont aucune n'a été laissée dans le besoin — à la civilisation dans laquelle ils ont grandi. Ils n'ont eu que peu de contacts avec celle-ci, mais ils la connaissent parfaitement bien, par les livres, par les journaux, par la télévision, par leurs précepteurs, et par leurs mères, qui les adorent et qu'ils adorent. La plupart d'entre eux parlent déjà couramment plusieurs langues, ont entrepris des études spécialisées pour lesquelles ils sont en rapport avec des gens souvent éminents.

Juste, avec qui je me mets en contact mental très souvent, s'intéresse à la biologie, qui est aussi ma principale spécialité. Il travaille maintenant avec Paul Dumaine, dont j'ai déjà noté le nom. Il le tient pour un homme remarquable, et j'ai confiance en son jugement. Il s'est d'abord méfié de lui, quand il était encore tout petit. Mais il a pu depuis sonder son esprit plus à fond et m'a dit comment ce biologiste avait été guéri de la malheureuse passion qu'il éprouvait pour Nathalie.

Moi aussi, je pourrais provoquer en moi l'oubli. Mais pas un seul instant je n'ai été tenté de le faire... Car je sais, moi, que Nathalie m'aime et pense toujours à moi.



*2 novembre.*

J'ai passé la journée dans le *burliss*.

Les travaux avancent.

J'ai encore eu un accrochage avec Asselot. Je ne lui ai pas montré le rapport que j'ai transmis au Grand Conseil. Il l'aurait trouvé « mou ».



Je sais que lorsque nous aurons à nous expliquer devant le Conseil, il mettra tout en œuvre pour me discréditer et pour prendre ma place. C'est à cela qu'il aspire depuis le début.

Nous verrons bien...



## CHAPITRE VIII

### LA GRANDE ALERTE

Les mois passèrent.

En mai et juin de l'année suivante, c'est-à-dire en 1993, naquit une nouvelle série d'enfants verts.

On ne s'en étonna pas outre mesure. Cela confirmait la théorie du « phénomène naturel cyclique », que l'on n'était pas encore parvenu à expliquer, mais qui semblait moins déroutant. Et, déjà, on prédisait que, dans cinq ans, il y aurait une nouvelle vague de naissances de ces enfants étranges dont le nombre, d'une fois à l'autre, allait en diminuant.

Si, d'ailleurs, pensait-on dans les milieux scientifiques, ce mouvement de décroissance persistait, on pouvait prévoir qu'un moment viendrait où il ne naîtrait plus du tout de bébés verts. Après quoi il n'y aurait qu'à classer leur fugitive apparition parmi les mystères non expliqués.

Et les mois passèrent encore.

Dans la propriété « Les Frondaisons », la vie continuait au même rythme lent et paisible.



Nathalie et Sylvie avaient maintenant la quasi-certitude qu'il en serait ainsi jusqu'à leur mort. Elles étaient encore jeunes et très belles — et même dans toute la splendeur de leur épanouissement, car elles venaient tout juste d'atteindre la trentaine — mais elles ne songeaient ni l'une ni l'autre à modifier leur mode de vie, et encore moins à rompre la promesse qu'elles s'étaient faite à elles-mêmes en même temps qu'à leurs époux disparus.

Leurs enfants leur donnaient des joies de plus en plus vives à mesure qu'ils grandissaient. A douze ans, Juste semblait en avoir quatorze ou quinze. Il avait de plus en plus les traits, l'allure, les manières, la voix et le charme indéfinissable et profond de son père.

Quant à Justine, elle était sur le point de devenir une superbe jeune fille — une jeune fille à la peau vert clair et dont la chevelure bleue était d'une opulence rare.

Ces deux adolescents mettaient de la gaieté et de l'animation dans la maison et dans le parc. Ils acceptaient sans impatience la réclusion à laquelle ils étaient soumis, car ils ne tenaient pas à se montrer au-dehors, à être regardés comme des objets de curiosité. Pourtant, ils avaient fait, avec leurs mères, quelques voyages en auto et même à plusieurs reprises séjourné dans des villas ou des chalets au bord de la mer, ou en montagne.

« Les Frondaisons » accueillaient maintenant des visiteurs plus nombreux, et trois ou quatre précepteurs y vivaient à demeure.

Paul Dumaine venait assez souvent. A chacune de ses visites, il passait d'ailleurs beaucoup plus de temps avec les deux adolescents qu'avec leurs mères.

Juste s'était fait installer un laboratoire



dans un petit pavillon au fond du parc. Il n'avait pas tardé à éprouver beaucoup d'amitié et d'estime pour le biologiste. Celui-ci était, lui, non seulement conquis, mais émerveillé par les dons et les connaissances du jeune garçon, par ses facultés d'intuition, par la rapidité avec laquelle il savait aborder et maîtriser les questions les plus ardues.

Ils travaillaient ensemble à des recherches biologiques.

Paul Dumaine amenait souvent d'autres savants à la propriété. Et c'est ainsi que Juste et Justine firent la connaissance d'hommes remarquables avec lesquels ils avaient de longues conversations et qui s'extasiaient eux aussi sur leurs dons.

Samuel Hicky, lors d'un de ses séjours en France, passa une semaine aux « Frondaisons », en compagnie de son collègue.

Les deux hommes, quand ils étaient seuls, échangeaient leurs réflexions sur ces deux merveilleux enfants.

— Je crois, disait Paul Dumaine, que la meilleure hypothèse en ce qui les concerne est une de celles que nous avons faites tout au début. Pour moi, nous sommes en présence de mutants.

— Oui, je le pense aussi. Et de mutants extraordinaires, qui me semblent appelés à donner un nouvel essor aux sciences humaines.

Tous deux croyaient maintenant à la théorie du « phénomène naturel cyclique ». Ils avaient même forgé une hypothèse concernant la disparition mystérieuse des pères. Pour eux, les pères de ces enfants étaient eux aussi des mutants, et même des mutants déjà remarquables, mais qui n'avaient pas trouvé leur équilibre, qui étaient épouvantés par les forces nou-



velles qu'ils découvraient en eux, et qui, en apprenant qu'ils allaient avoir des enfants, avaient été frappés par une sorte de peur et de folie. Ils avaient préféré disparaître sans laisser de trace. Peut-être étaient-ils morts...

Ce qu'il fallait redouter, pensaient les deux biologistes, c'est que les enfants verts, en devenant adultes, ne fussent eux-mêmes frappés de déséquilibre, ne fussent écrasés sous le poids de leurs dons.

Pour le moment, en tout cas, ils semblaient magnifiquement équilibrés, et d'une robustesse physique à toute épreuve.

— Ce qui m'inquiète aussi, disait Dumaine, c'est que le nombre de ces mutants va en diminuant d'un cycle à un autre...

— Oui, c'est inquiétant. La nature ne se serait-elle livrée à une tentative intéressante que pour l'abandonner presque aussitôt ?...

Ils se demandaient aussi si ces enfants verts pourraient avoir eux-mêmes des rejetons quand ils seraient adultes.

— Je ne vois aucune raison, disait Samuel Hicky, pour qu'ils ne puissent pas en avoir entre eux, ou avec des femmes quelles qu'elles soient. Ils n'apporteraient en somme qu'une coloration nouvelle et d'ailleurs très belle de la peau et de la chevelure. Il n'y a plus aujourd'hui que quelques noyaux de fanatiques pour faire des distinctions entre les races humaines et ne pas reconnaître l'unité biologique profonde qu'il y a entre elles.

Sylvie et Nathalie se préoccupaient elles aussi de ce que serait l'avenir de leurs enfants. Elles se demandaient elles aussi s'ils pourraient avoir une descendance. Mais elles avaient déjà compris qu'il existait entre Juste et Justine une



attirance réciproque, et qui, sans doute, n'allait pas tarder à devenir de l'amour.

Un jour, Nathalie questionna son fils — il avait alors treize ans et en paraissait quinze ou seize.

— As-tu déjà songé qu'il te faudra te marier un jour ?

Il sourit.

— Naturellement, dit-il. Et je sais même avec qui.

Elle sourit à son tour.

— Il ne peut s'agir que de Justine... Tu l'aimes ?

— Je l'aime beaucoup... Et même plus que beaucoup.

Le visage de Nathalie s'assombrit.

— Sais-tu, fit-elle, que je suis un peu jalouse...

Il prit sa mère entre ses bras.

— Oh ! maman... Quand je dis que je l'aime plus que beaucoup, je veux simplement dire que je l'aime presque autant que toi... Et tu sais bien que Justine et moi, nous vivrons toujours auprès de toi et de Sylvie...

Elle eut l'impression qu'il allait ajouter autre chose. Des lueurs dorées passaient dans ses yeux. Mais il n'en dit pas plus. Et c'était bien suffisant pour qu'elle se sente comblée.



Les mois passaient, paisibles.

Ce qu'on appelait toujours « l'arbre vénusien » n'avait pas bougé, et continuait à attirer beaucoup de curieux, mais un peu de la même façon que les chutes du Niagara ou que les autres merveilles de la nature. La crainte



que l'on avait eue de voir pousser d'autres végétaux aussi insolites était apaisée.

Paul Dumaine et Samuel Hicky jouissaient maintenant d'une célébrité mondiale.

Grâce à eux, une nouvelle expédition sur la planète Mars avait réussi, en 1996. Ils avaient créé des produits alimentaires synthétiques très condensés et découvert un traitement biologique qui permettait aux cosmonautes de s'adapter aux conditions terribles d'une vie prolongée dans l'espace. L'expédition avait duré onze mois, dont dix avaient été passés à naviguer entre les deux planètes, et ceux qui y avaient pris part étaient revenus en bon état physique et mental, ramenant une foule de renseignements du plus haut intérêt.

Ce qu'on ignorait — car il n'avait pas voulu qu'on en parle — c'est que le jeune Juste Hornet avait participé aux travaux des deux biologistes et leur avait apporté à plusieurs reprises des suggestions qui s'étaient révélées excellentes.

Paul Dumaine et Samuel Hicky savaient d'ailleurs — bien que la chose n'eût pas été rendue publique — que d'autres enfants verts, notamment en Amérique et en Russie, avaient collaboré à d'autres travaux scientifiques, avec d'autres savants, à la grande satisfaction de ces derniers.

— Il faudra bien qu'un jour, disait Paul Dumaine à son ami, nous reconnaissons la dette que nous avons contractée envers eux.

Les semaines et les mois continuaient de passer.

Aux « Frondaisons », quand le printemps revenait, le grand parc s'animait, les fleurs éclataient sur toutes les pelouses, les grands arbres retrouvaient leur parure opulente. Puis



l'été étendait sa chaude splendeur sur la nature environnante.

On voyait Juste et Justine, et leurs mères, et souvent leurs invités, plonger à qui mieux mieux dans la piscine. On déjeunait en plein air, à l'ombre des grands cèdres. On faisait du tennis.

Souvent, les deux adolescents se promenaient dans les allées les plus secrètes du parc, la main dans la main, toujours silencieux. Mais entre eux se déroulait une conversation qui n'était pas faite de mots, qui était beaucoup plus rapide, beaucoup plus nuancée et beaucoup plus chargée de sentiments que n'importe quelle conversation imaginable... Parfois, ils s'asseyaient sur un banc. Ils demeuraient toujours silencieux.

A certains moments leurs traits étaient plus tendus. Ils semblaient écouter...

Ils écoutaient, en effet, une voix lointaine qui leur parlait.

Qui leur parlait de choses extraordinaires...

Un hiver passa encore, puis un printemps, et l'été revint une fois de plus. L'été de 1998.

Juste Hornet avait maintenant un peu plus de quinze ans et toute l'apparence d'un homme. D'un homme de haute taille, d'aspect athlétique, d'une beauté surprenante. Quant à Justine, c'était une magnifique jeune fille.

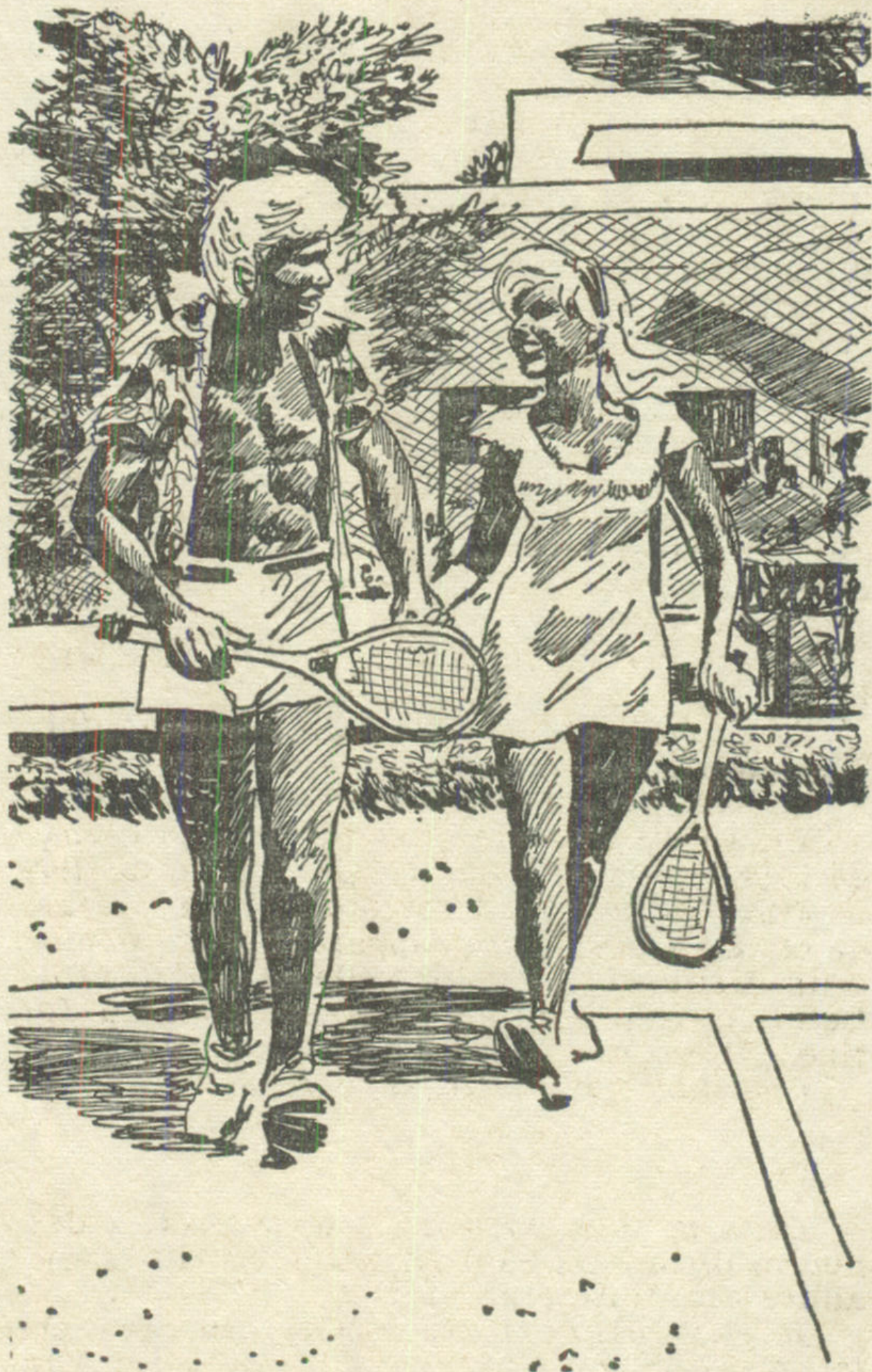
C'est alors que brusquement...



Dans la nuit du 5 au 6 août 1998, à deux heures du matin, Paul Dumaine roulait à toute allure sur l'autoroute du Sud.

Il était parti de Paris vingt minutes plus tôt, aussitôt après avoir appris, au cours d'une







réunion à laquelle il venait d'assister, une nouvelle importante, une nouvelle grave — une nouvelle fantastique, mais qui était encore tenue secrète.

Il appuyait de toutes ses forces sur l'accélérateur de sa puissante voiture, pour aller plus vite, encore plus vite. Et, en même temps, une pensée véhémence le traversait :

« Tu ferais mieux de faire demi-tour. Tu ferais mieux de laisser s'accomplir ce qui doit être accompli. »

Une lutte terrible se déroulait en lui. Mais il continuait de rouler, s'efforçant de ne plus penser à rien. Le doute le hantait, et l'incertitude sur ce qu'il devait faire, sur ce qu'il allait faire dans quelques instants s'il ne se décidait pas à regagner Paris, à rentrer chez lui.

Ce qu'il avait appris une heure plus tôt l'avait bouleversé, mais pas tellement étonné. A plusieurs reprises, au cours des dernières années, il avait même été effleuré par des soupçons qui, maintenant, étaient pleinement justifiés. Mais il n'en avait parlé à personne, tant cela lui avait alors semblé absurde. Et voici que, brusquement, tout s'éclairait d'un jour cru, avec toute la force des indiscutables évidences.

Il était déjà près de minuit lorsqu'on l'avait convoqué de toute urgence, par un coup de téléphone, à cette réunion inopinée. On lui avait simplement dit qu'il s'agissait d'une affaire très importante et que sa présence était indispensable. Il ne savait même pas bien — car on ne le lui avait pas précisé — à quel titre il était appelé en consultation. Car, depuis qu'il était devenu célèbre, il faisait partie



d'une quinzaine de comités scientifiques et d'organisations internationales.

La réunion — et cela l'avait surpris — avait lieu non pas au ministère des Sciences et Techniques ou de la Santé publique, avec lesquels il avait des relations suivies, mais dans un local dont il avait appris, en y arrivant, qu'il faisait partie des services de la Défense.

Une trentaine de personnes — des savants qu'il connaissait pour la plupart — étaient déjà dans la salle, et parmi elles, se trouvaient des militaires de haut rang, appartenant à plusieurs nationalités.

Un général présida la séance. Paul Dumaine se demanda pourquoi. Cet homme avait l'air horriblement soucieux. Il leva la main pour faire faire silence.

— Messieurs, dit-il, ceux d'entre vous qui ne sont pas encore au courant se demandent pourquoi ils ont été convoqués à une heure aussi tardive et pourquoi je préside cette réunion. J'ai à vous faire part d'informations d'une gravité exceptionnelle. La dernière d'entre elles date de quelques heures à peine et confirme toutes celles qui précédaient et qui s'échelonnent sur les dix derniers jours... Déjà, la plupart des gouvernements étrangers, dont plusieurs ont des représentants dans cette salle, ont été mis au courant des faits que je vais vous révéler et se sont mis d'accord sur les premières mesures à prendre pour faire face à une situation aussi insolite que dangereuse... Voici tout d'abord les faits...

La voiture de Paul Dumaine bondissait sur la route presque déserte à cette heure de la nuit. Seuls d'énormes camions de transport se dirigeaient sur Paris ou s'en éloignaient.

Le biologiste ralentit. Il arrivait au point



de dérivation où il devait quitter la vaste piste cimentée à six voies dans chaque sens pour s'engager sur le chemin qui le mènerait où il voulait aller. Il s'y engagea.

Là, il pouvait faire demi-tour et, après avoir traversé le pont qui surplombait l'auto-route, redescendre vers cette dernière et repartir en sens inverse.

Pendant quelques secondes, la lutte qui se déroulait en lui fut intense. Mais il continua tout droit. Et bientôt il fut devant la grille des « Frondaisons ».

On ne dormait pas encore dans la maison, dont la plupart des fenêtres étaient éclairées. Cela l'étonna. Il sonna. Presque aussitôt, un homme apparut sur le perron et se mit à courir. Il reconnut le chauffeur qui était depuis si longtemps au service de Nathalie.

La grille fut ouverte. Sans même dire un mot au vieux serviteur, il fonça vers la maison. Clotilde l'attendait devant l'entrée. Elle semblait très émue. Elle lui dit :

— Non, ces dames ne dorment pas... Et je crois qu'elles seront heureuses de vous voir...

— Qu'est-ce qui se passe ?...

— Elles vous le diront elles-mêmes... Elles sont au salon...

Le biologiste entra dans la grande pièce.

Les deux femmes étaient prostrées sur un divan. Elles semblaient hébétées, hagardes. Elles ne se levèrent même pas pour l'accueillir. De grosses larmes roulaient sur leurs joues.

« J'arrive trop tard, pensa Paul Dumaine... Quelqu'un est déjà venu avant moi... Et, tout compte fait, cela vaut peut-être mieux. »

Il se raidit et demanda :

— On les a arrêtés, n'est-ce pas ?



Nathalie le regarda. Son visage était pathétique. Il eut l'impression qu'elle n'avait pas compris sa question.

— Arrêté qui ? fit-elle.

— Juste et Justine... On est venu les arrêter, n'est-ce pas ? Et moi, j'arrive trop tard... Je venais vous prévenir... Je venais vous demander de fuir immédiatement avec vos enfants... Et comme il n'y a pas d'endroits où vous pourriez aller sans que vous vous fassiez aussitôt repérer, je voulais vous emmener immédiatement jusqu'à la petite maison que j'ai en Normandie, au bord de la mer... Là, vous auriez été à l'abri, au moins provisoirement, en attendant que nous trouvions quelque chose de plus sûr et de plus confortable...

Elles le regardaient sans avoir l'air de comprendre.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda Sylvie.

Il fut surpris. Il s'écria :

— On n'est pas encore venu les arrêter ? Mais alors, que se passe-t-il ? Ils sont malades ? Il y a eu un accident ?

Nathalie secoua lentement la tête.

— Non... Ils sont partis tous les deux... Ils sont partis volontairement...

Elle se leva, se dirigea vers une petite table, y prit un papier, le tendit au biologiste.

— Voici le mot qu'ils nous ont laissé. Tu peux le lire, Paul.



Paul Dumaine, qui ne savait plus que penser, lut ce qui suit :

« Chères mamans,

« Nous sommes brusquement obligés de



*partir. Nous ne pouvons pas vous dire pourquoi, mais vous le saurez sans doute assez vite.*

*« Nous vous supplions de ne pas vous énerver, de ne pas vous affoler.*

*« Nous reviendrons. Bientôt.*

*« Nous savons que vous allez être horriblement inquiètes, et cela nous déchire le cœur. Mais nous reviendrons.*

*« Nous vous adorons, chères mamans.*

*« Juste et Justine.*



Le biologiste murmura :

— C'est étrange...

— C'est la même chose qu'il y a quinze ans, gémit Nathalie. Ils sont partis... Comme l'ont fait leurs pères... Et malgré leurs promesses, ils ne reviendront pas, eux non plus. Et nous voilà seules, désormais, Sylvie et moi. Seules pour toujours.

Les deux femmes se remirent à sangloter. Puis Sylvie, à travers ses sanglots, raconta :

— Ça s'est passé il y a une heure... Je dormais... J'ai cru entendre une voiture qui roulait dans la grande allée... J'ai regardé à la fenêtre... J'ai vu, en effet, une auto qui franchissait la grille, sortant du parc, et j'ai cru reconnaître celle de la maison, la plus grosse... Cela m'a d'autant plus inquiétée que la grille est ensuite restée ouverte... Je ne savais que faire... Les précepteurs sont en vacances... J'ai songé à demander à notre chauffeur s'il savait de quoi il s'agissait... Je l'ai trouvé dans le hall. Il venait de se lever, étonné lui aussi par ce bruit de moteur. Nous sommes allés au garage. C'était bien notre



grosse voiture qui était partie... J'ai regardé dans la chambre de Justine. Elle n'était plus là. Juste, lui aussi, avait disparu... J'ai alors réveillé Nathalie... Et nous avons trouvé le mot qu'ils avaient laissé dans le salon et que vous venez de lire... Nous nous demandons où ils sont allés, et pourquoi...

Nathalie, qui était restée prostrée, se redressa brusquement.

— Que voulais-tu dire, Paul, tout à l'heure ? Pourquoi pensais-tu qu'on était venu les arrêter ? De quoi voulais-tu nous prévenir ?...

La jeune femme semblait se rendre compte pour la première fois de ce qu'avait d'insolite l'arrivée du biologiste à plus de deux heures du matin, et la nuit même où les enfants avaient quitté la maison.

Paul Dumaine hésita. Ces deux femmes lui faisaient profondément pitié. Il y avait un mystère dans la brusque disparition du fils et de la fille de l'autre. Avaient-ils été prévenus déjà ? Et par qui ? Par quelle voie ? C'était en tout cas une extraordinaire coïncidence. Mais après les révélations qui avaient été faites à la réunion à laquelle il assistait une heure plus tôt, il ne s'étonnait plus de rien.

— Je pense, fit-il, qu'il vaut mieux vous dire toute la vérité, une vérité que je ne connais moi-même que depuis fort peu d'instants. Il est parfaitement exact qu'on va venir, probablement avant l'aube, et en tout cas à très bref délai, pour arrêter vos enfants, ou tout au moins pour vous les enlever.

— Mais qui ça ? Qui ? s'exclama Sylvie.

— Probablement la police.

— Mais pourquoi, grands dieux ! Qu'ont-ils fait ?



— Ils n'ont rien fait. Mais ce sont des enfants verts... Je n'aurais pas dû tenter de vous prévenir, de les prévenir. Je n'en ai pas le droit. J'agis même contre ma conscience... J'ai peut-être commis une faute grave... Mais je n'ai pas pu m'en empêcher... Vos enfants, j'ai pour eux de l'amitié, et même plus que de l'amitié : de l'admiration et une haute estime. Et aussi de la reconnaissance... Mais la cruelle vérité est bien ce que je viens de vous dire. Des ordres ont été donnés pour que, partout où il y en a dans le monde, les enfants verts soient appréhendés et conduits, sous une étroite surveillance, dans divers endroits...

— Mais pourquoi cela ? s'écria Nathalie... Ils n'ont jamais fait de mal à personne... Ils ont même — et c'est toi, Paul, qui me l'as dit — déjà rendu quelques services à la science. Qu'est-ce qui se passe ? Tu me fais peur, Paul... Et je commence à comprendre pourquoi ils sont partis, mais sans savoir comment ils ont pu être prévenus, ni où ils ont pu aller... Que leur reproche-t-on, Paul ? Toi qui les connais mieux que personne, tu sais bien qu'on n'a rien à leur reprocher...

— Je le sais... Mais il y a des faits nouveaux... Des faits concernant... leur origine...

— Leur origine ? Que veux-tu dire...

Paul Dumaine hésita encore.

— Je ne devrais pas vous révéler ce que j'ai appris... Tout cela doit demeurer secret jusqu'à nouvel ordre... Ce qu'on a découvert... Et les mesures qui viennent d'être prises... Mais les faits sont là... J'en avais d'ailleurs vaguement le soupçon depuis quelque temps...

— Tu parles par énigmes, Paul. Explique-toi, je t'en supplie.

Le biologiste passa sa main sur son front.



— L'arbre vénusien..., dit-il d'une voix mal assurée.

— L'arbre vénusien ? s'exclama Sylvie. Quel rapport a-t-il avec cette affaire ?

— Un rapport très précis, hélas ! Il y a dix jours, un paysan, qui travaillait près de la muraille impénétrable formée par ce que l'on prenait jusqu'ici pour un extraordinaire végétal, s'aperçut qu'il y avait une assez large fissure dans cette muraille... L'écran mystérieux et infranchissable subsistait, mais du moins il put jeter un coup d'œil à l'intérieur. Et ce qu'il vit le stupéfia. Sa description est un peu confuse... Mais il affirme avoir vu des maisons bizarres, des machines qui bougeaient, des lumières et, dans ce décor, des hommes à la peau verte et aux cheveux bleus, vêtus de costumes comme il n'en avait jamais vus.

Les deux femmes pâlirent. Sylvie dit d'une voix faible :

— Mais... Je ne vois pas... Jean Horner, et mon propre mari, quand ils vivaient auprès de nous, étaient des hommes parfaitement normaux... Ce paysan a dû rêver...

— C'est ce qu'on a cru lorsqu'il a raconté son histoire aux autorités, à la gendarmerie d'abord, puis à la préfecture... D'autant plus que lorsqu'on est allé à l'endroit où il prétendait avoir découvert une fissure, celle-ci avait disparu... Mais il continuait à affirmer avec force qu'il avait bien vu ce qu'il rapportait... Il était en outre parfaitement sain d'esprit et passait pour un homme sérieux. Mais, déjà, on commençait à faire un rapprochement avec les enfants verts... Et on organisa une surveillance autour de l'arbre vénusien... Autour et au-dessus... Car vous savez



que son sommet forme une sorte de voûte imperméable elle aussi...

— Et alors ? demanda Nathalie d'une voix tremblante.

— Alors, six jours plus tard, c'est-à-dire il y a quatre jours, entre minuit et quatre heures du matin, les observateurs qui étaient à bord d'un hélicoptère, à cinq cents mètres au-dessus de cette voûte, virent une ouverture se former en son centre. Plus exactement, ils virent une curieuse lueur verte, d'une cinquantaine de mètres de diamètre, d'où surgit un objet de forme indéterminée qui s'éloigna aussitôt rapidement. La lueur disparut. Celle-ci pouvait être un phénomène naturel de phosphorescence. Et l'objet n'avait été que très mal vu et pouvait n'être qu'une illusion. Mais cela, venant après les déclarations du paysan, parut néanmoins troublant... Et cette nuit même...

— Il y a eu encore autre chose cette nuit ? demanda Nathalie.

— Oui... Vers dix heures du soir... Un autre hélicoptère aperçut non seulement la même lueur, mais aussi quelque chose de beaucoup plus impressionnant. Il vit un engin aérien — ou spatial — d'assez petite taille mais de forme absolument insolite — pénétrer sous la voûte à l'endroit où la lueur venait de se former. Et cette lueur disparut aussitôt. La voûte venait de se refermer... Aucun radar n'avait détecté cet engin. Mais il a pu être photographié par les observateurs de l'hélicoptère... Et la photo est très nette.

Les deux femmes, tremblantes, se taisaient. Paul Dumaine reprit :

— Le doute n'est évidemment plus possible... L'intérieur de ce que nous appelons l'« arbre vénusien » est habité. Il ne s'agit



d'ailleurs certainement pas d'un végétal, mais d'une mystérieuse création artificielle. Et les occupants de cette extraordinaire et impénétrable installation sont sans nul doute des humanoïdes à la peau verte, d'origine non terrestre, qui viennent de quelque planète inconnue et peut-être très lointaine... Voilà ce que j'ai appris il n'y a guère plus d'une heure... Tout cela soulève des milliers de questions, dont beaucoup semblent inquiétantes, car il est clair que ces Extra-Terrestres ont installé une tête de pont sur notre globe, et que nous ignorons quels sont leurs desseins et pourquoi ils les gardent secrets. On ne peut donc pas s'étonner que des mesures de sécurité aient été prises, et je suis moi-même en proie à des sentiments bien contradictoires... Si je sais tout cela, c'est parce que je fais partie depuis plusieurs années du comité qui a pour mission d'étudier les enfants verts... Mais je vois bien que je vous bouleverse...

Nathalie et Sylvie — et il s'en rendit compte — n'étaient plus en état de comprendre ce qu'il leur disait. Prostrées l'une contre l'autre, elles sanglotaient. Il se tut, ne sachant plus que faire.

— Qu'allons-nous devenir ? répétait Sylvie d'une voix hachée. Et que vont devenir Juste et Justine ?

Nathalie se redressa.

— Ils vont se faire prendre... Ils ne peuvent pas aller loin... Et où pourraient-ils aller ?

— Vers l'arbre vénusien, je pense...

— Mais comment ont-ils été prévenus ?

Oh ! comment ?

— Par télépathie, sans doute.

— Par télépathie ? Oui, oui, c'est possible... Bien des petites choses qui m'avaient paru



étranges me reviennent maintenant à l'esprit. Mais ils vont se faire prendre... Ils ne peuvent pas passer inaperçus... Et si on les prend, qu'est-ce qu'on va leur faire ? Qu'est-ce qu'on va faire aux enfants verts ?... On ne va pas les tuer ? Réponds-moi, Paul, on ne va pas les tuer ?...

» Nous sommes leurs mères... Nous les aimons... Nous continuons à aimer leurs pères, même s'ils viennent d'une autre planète. Et nous savons que nos enfants nous aiment, qu'ils aiment notre civilisation... Nous ne pouvons pas croire que leurs pères aient des intentions malveillantes... Jean Hornet m'a juré dans sa lettre qu'il me reverrait... Je suis sûre qu'il ne mentait pas... Je suis sûre maintenant qu'il est vivant... Qu'il est dans cet endroit sauvage, avec Lucien Bastogne et les pères des autres enfants... Oui, je l'aime toujours, même s'il a maintenant la peau verte, et les cheveux bleus, comme Juste, comme Justine... J'avais remarqué qu'il avait les ongles légèrement verts... Mais je n'en avais rien déduit..., si ce n'est que notre fils était un mutant... Je suis sûre qu'il pense toujours à moi... Je suis sûre que c'est lui qui a alerté nos enfants... Qu'ils ont tenté de le rejoindre... Mais ils vont se faire prendre... Peut-être même ont-ils déjà été arrêtés... Et on va les tuer, n'est-ce pas ?... On va tenter de détruire cette installation dont tu me parles...

» Paul, puisque tu as songé à nous prévenir — et je t'en remercie de tout cœur — c'est parce que tu redoutais le pire pour ces deux enfants que tu aimes, toi aussi... Dis-moi la vérité... Dis-moi que tu vas tenter d'empêcher une chose aussi affreuse... Alerte tous les savants qui se sont occupés des enfants verts,



et qui les aiment, eux aussi, tu me l'as souvent répété... Il faut essayer d'entrer en communication avec ces hommes venus d'un autre monde... A part la couleur de leur peau, ils sont absolument semblables à nous... Pourquoi auraient-ils épousé des femmes de la Terre s'ils nous voulaient du mal?... Pourquoi auraient-ils souhaité avoir de nous des enfants?... Ce sont peut-être eux qui ont peur de nous... Il faut... »

Nathalie parlait d'une voix précipitée et tremblante. Elle était visiblement affolée, épouvantée. Et Sylvie l'était aussi.

Paul Dumaine l'était lui-même passablement.

Nathalie répétait :

— Qu'est-ce qu'on va leur faire ? Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'on va leur faire !

Il ne savait que répondre. Car, au cours de la réunion à laquelle il avait assisté, le général qui les avait informés des faits n'était pas entré dans le détail des mesures qui étaient ou allaient être prises. Il leur avait simplement dit que des ordres venaient d'être lancés pour que tous les enfants verts qui se trouvaient dans des établissements hospitaliers soient l'objet d'une surveillance accrue, et que tous ceux qui vivaient auprès de leurs mères — les plus nombreux — leur soient enlevés dans les plus brefs délais.

» Un dispositif de sécurité, avait-il ajouté, était mis en place autour de l'« arbre vénusien ». Il n'avait enfin pas caché que d'autres décisions beaucoup plus importantes étaient à l'étude et faisaient l'objet de conversations entre les gouvernements. »

Ce que redoutait le biologiste, c'est que l'on déclenchât une action violente contre les



« hommes verts » avant même d'avoir tenté de prendre contact avec eux, alors que les humanoïdes n'avaient pas encore recouru à la violence et n'avaient peut-être pas l'intention de le faire.

Paul Dumaine, toutefois, se rendait parfaitement compte qu'ils constituaient une menace virtuelle. D'où le terrible débat de conscience qui se livrait en lui...

— Je ne crois pas, dit-il, que Juste et Justine soient en danger. Même s'ils sont pris avant d'atteindre leur destination, ce qui est assez probable, ils ne seront certainement pas molestés. Les autorités des divers pays où il y a des enfants verts ont été gravement inquiétées en apprenant ce dont je viens de vous faire part. Si elles tiennent à avoir sous la main ces enfants, dont les plus grands sont déjà positivement des adultes, c'est sans doute pour les interroger plus à fond, et aussi pour les avoir comme otages au cas où une menace contre l'espèce humaine se préciserait.

— Il n'y aura pas de menace ! s'écria Sylvie. L'homme qui s'est présenté à moi sous le nom de Lucien Bastogne et que j'ai épousé, et de qui j'ai eu une fille, était l'être le plus doux, le plus sensible, le plus délicat que j'aie connu... Il en était de même de Jean Hornet... Et il en est certainement de même des pères de tous ces autres enfants. Maintenant, je sais pourquoi ils nous ont quittés. Ils l'ont fait parce que leur peau redevenait verte, et leurs cheveux bleus, et qu'ils voulaient éviter de se montrer tels qu'ils sont tant que leurs rejetons ne seraient pas devenus des hommes. Le plus simple serait d'attendre d'eux un geste qui ne peut pas manquer de se produire... Ce serait de la folie que de tenter de les mas-



sacrer sans les connaître. Nous, nous les connaissons...

— Peut-être avez-vous raison, dit Paul Dumaine.

Nathalie se leva.

— Elle a raison, dit-elle. Mais il faut t'en aller, Paul. La police se demanderait ce que tu fais ici si elle t'y trouvait. Merci encore, merci... Et je t'en supplie, toi qui as des relations dans le monde entier, mets tout en œuvre pour éviter le pire... Ce sont deux mères qui te le demandent.



Paul Dumaine, rentré à Paris, ne songea même pas à dormir, ne fût-ce qu'une heure.

Il téléphona à une dizaine de ses collègues du monde scientifique qui avaient assisté à la réunion de la nuit précédente, pour savoir s'ils avaient appris du nouveau et pour connaître leur opinion sur cette fantastique affaire.

Aucun d'entre eux n'en savait plus que lui-même. Tous étaient inquiets, mais tous — surtout ceux qui avaient été en contact avec des enfants verts — souhaitaient qu'on tentât de prendre contact avec les mystérieux occupants de l'« arbre vénusien ».

A dix heures du matin, le biologiste reçut un message. On le convoquait pour onze heures à une nouvelle réunion au ministère de la Défense.

« Les événements se précipitent », pensa-t-il.

Il était assez anxieux lorsqu'il pénétra dans la salle. Les militaires y étaient plus nombreux que lors de la réunion précédente. Les savants aussi. Le ministre était présent, ainsi que plusieurs ambassadeurs de grandes puissances. Ce fut le ministre qui prit la parole.



— Vous sentez tous, dit-il, que la présence sur notre planète de représentants d'une race humanoïde extra-terrestre, et visiblement dotée de moyens techniques considérables, pose un grave problème, pour ne pas dire plus. Un problème qui se présente sous des aspects étranges et pour la plupart incompréhensibles.

» Vous savez que depuis plusieurs jours, et particulièrement depuis cette nuit, d'importantes mesures de sécurité ont été prises aux abords de ce que nous continuons à appeler l'« arbre vénusien ». Vous savez aussi que l'ordre a été donné de se saisir des enfants verts partout où il y en a et quel que soit leur âge. Cette opération aurait dû être terminée à neuf heures ce matin. Or, je dois vous faire connaître — et cette nouvelle vous semblera comme à moi-même stupéfiante — qu'elle a totalement échoué. Aucun de ces enfants n'a pu être appréhendé. Ils ont tous disparu... »

Il y eut dans la salle des murmures d'étonnement et de stupeur.

— Oui... Tous disparu, reprit le ministre. Dans les établissements hospitaliers où il y en avait, on a retrouvé leurs gardiens profondément endormis — et endormis artificiellement. Personne n'a pu donner la moindre indication sur ce qui s'était passé, sur les gens qui ont pu organiser cette fuite et qui, sans nul doute, étaient prévenus de l'opération qui allait avoir lieu. Quant à ceux de ces enfants qui vivaient avec leurs mères, ils ont fui, eux aussi. Leurs mères et les personnes de leur entourage, qu'on est toujours en train d'interroger, affirment ne pas savoir comment et pourquoi ils sont partis, ni où ils sont allés.

» Il n'est guère douteux, toutefois — et



c'est l'opinion de plusieurs savants ici présents — que les humanoïdes installés en Champagne sont télépathes, que les enfants verts le sont aussi, que c'est par ce moyen qu'ils ont pu, les uns et les autres, détecter nos intentions.

» Il ne semble pas douteux non plus que ces enfants — un millier en tout — ont pour point de rassemblement l' « arbre vénusien ». On peut espérer que certains d'entre eux seront pris avant d'y parvenir. Mais ce n'est pas une certitude. Car ces étranges humanoïdes sont encore plus forts que nous ne pouvions le craindre.

» Je vous signale, enfin, que les hélicoptères qui opèrent en Champagne ont vu de nouveau vers la fin de la nuit et pendant la matinée, quelques-uns de ces engins bizarres qui échappent aux radars. Les hommes verts ne semblent donc même plus prendre la précaution de se cacher, maintenant qu'ils savent que nous connaissons leur existence.

» Telle est donc la situation à l'heure présente. C'est dire que nous vivons — bien que le public l'ignore encore — en état d'alerte et même de grande alerte.

» Des tentatives ont été faites au cours des dernières heures pour communiquer avec ces humanoïdes par le moyen de la radio, sur toutes sortes de longueurs d'ondes. Elles n'ont donné aucun résultat. Pourtant, ils ont certainement le moyen de capter nos émissions et d'y répondre. Leur silence est plus inquiétant que tout le reste.

» Ils ont certainement depuis longtemps une connaissance parfaite de notre civilisation, de ses ressources, de ses possibilités, de ses limites, et nous ne savons rien d'eux ni de



leurs intentions. Pourquoi, depuis quinze ans, et à trois reprises, ont-ils épousé des femmes terrestres, en se présentant à elles sous un maquillage parfait et durable ? Pourquoi ont-ils abandonné leurs enfants — des enfants d'ailleurs remarquables en tous points — nous laissant le soin de les élever selon les normes de notre civilisation ? Songeaient-ils déjà à les récupérer brusquement comme ils viennent de le faire ? D'où viennent-ils ? Ont-ils l'intention de conquérir notre planète ? De nous détruire ou de nous asservir ? Ou ont-ils d'autres desseins ? C'est ce que nous ignorons.

» Nous ne pouvons pas, en tout cas, rester indéfiniment passifs. Si nous parvenons à récupérer, ne fût-ce qu'un seul enfant vert, et si c'est un de ceux qui sont déjà presque des adultes, nous mettrons en œuvre tous les moyens pour le faire parler.

» Si, toutefois, ce qui me paraît probable, nous n'en récupérons aucun, et si les humanoïdes persistent à ne pas répondre à nos appels, il nous faudra sans doute envisager de leur adresser un ultimatum. Et si leur mutisme persiste, il faudra certainement passer à l'action. »

Il y eut un moment de silence. Un des militaires présents dans la salle s'écria :

— Une bombe atomique sur les installations de ces intrus sera la meilleure solution !

— Je n'ai pas dit cela, s'exclama le ministre. Ces Extra-Terrestres ne se sont encore livrés à aucun acte d'hostilité, et tant qu'ils ne le feront pas, il n'y aura pas urgence absolue. Dans d'autres pays, des réunions semblables à la nôtre se déroulent en ce moment. Je n'avais présentement d'autre mission que de vous informer des derniers faits et de deman-



der à chacun de vous une note aussi brève que possible exprimant son opinion sur cette situation et les suggestions qu'il pourrait faire. La même procédure est suivie partout. Je vous prie de me faire parvenir vos réponses avant quinze heures. Elles seront transmises immédiatement à la Commission Internationale qui a été chargée de cette affaire. Elle en fera la synthèse et s'en inspirera pour prendre des décisions. La séance est levée.»

\*\*

Rentré chez lui, Paul Dumaine, plus anxieux que jamais, essaya aussitôt de rédiger la note demandée.

Il écrivait deux ou trois lignes et déchirait la feuille. Il recommença vingt fois. Il était dans le même état d'esprit tumultueux que lorsqu'il roulait vers «Les Frondaisons», en proie aux sentiments les plus contradictoires. Il pensait à Nathalie, à Sylvie. Il pensait à la brève exclamation de ce général : «Une bombe atomique !» Cet homme avait-il raison ? Il pensait à Juste et à Justine. Que faisaient-ils en ce moment ? Pourquoi les humanoïdes refusaient-ils de répondre ?

Il écrivit sur une nouvelle feuille :

« Je n'ai pas d'opinion sur cette situation qui me dépasse, et je n'ai pas de suggestions à faire. »

Il ne détruisit pas cette feuille-là, mais il en prit encore une autre sur laquelle il traça ces mots :

« Il ne me paraît pas possible d'avoir une opinion précise sur une situation dont la plupart des données demeurent mystérieuses. La seule suggestion que je puisse faire est qu'on



ne perde pas de vue que les mères des enfants verts sont des femmes appartenant à l'espèce humaine, qu'elles aiment ces enfants, que ceux-ci visiblement les aiment et ont toujours montré de l'amitié envers ceux qui se sont occupés d'eux. »

Il regarda sa montre. Il hésitait entre ces deux textes.

Mais il avait encore une heure pour réfléchir.



## CHAPITRE IX

### *LE RECIT DE JUSTE HORNET*

Quelle étrange destinée que la mienne !

Et combien furent étranges et dramatiques les journées que je viens de vivre ! Mais je tiens à en faire le récit, ce qui, je pense, pourra être utile au cours des journées qui vont venir.

Je m'appelle Juste Hornet. Et je suis fier de ce nom.

Je m'appelle aussi Jus Horn Sinolg'ala. Et je suis également fier de m'appeler ainsi. Je suis un « enfant vert ».

Je n'ai que quinze ans, mais je me sens pleinement un homme. Je suis sain. Je suis vigoureux. Mon équilibre mental est aussi parfait que mon équilibre physique. Ma mémoire est prodigieuse. Il me suffit de lire une page pour qu'elle soit à tout jamais inscrite dans mon cerveau, de regarder une image pendant une seconde pour qu'elle soit imprimée en moi de façon indélébile. Mes connaissances sont déjà multiples, étendues, solides.



Je n'ai pour ainsi dire pas voyagé, mais la Terre, ses aspects divers, me sont plus familiers qu'à beaucoup de ses habitants, car j'ai passé de longues heures dans les livres et devant les écrans qui restituent avec une fidélité admirable les multiples visages du monde. Je n'ai connu que peu de gens durant les années où j'ai vécu, choyé, dans cet admirable endroit que fut mon foyer familial et qui s'appelle « Les Frondaisons », mais toutes les personnes avec lesquelles j'y ai pris contact, surtout au cours de ces dernières années, étaient des personnes remarquables, et j'ai pour elles de l'amitié, du respect et de l'estime.

Je ferai un jour le récit de ce que fut mon enfance, de mes étonnements et de mes stupeurs quand je découvris que j'étais « différent » de ceux qui m'entouraient, et du merveilleux émoi qui me saisit quand je compris que Justine, la fille de l'amie de ma mère, avait les mêmes dons et les mêmes possibilités que moi. Ce que je veux relater dans ces pages-ci, c'est la fantastique et brève période que je viens de vivre, et la part que j'ai prise aux événements.

Je dormais déjà cette nuit-là — la nuit du 5 au 6 août dernier — quand je fus réveillé par un appel télépathique violent et impératif, un appel beaucoup plus pressant que ceux auxquels j'étais accoutumé.

Je reconnus la voix mentale de mon père, et je compris aussitôt qu'il se passait quelque chose de grave.

Je n'avais revu mon père que deux fois depuis cinq ans, depuis ce jour extraordinaire où, sautant par-dessus le mur du parc, j'étais tombé dans ses bras, dans un fourré épais de la forêt de Fontainebleau. Mais durant ces cinq



années, nous avons eu souvent, par la pensée, des entretiens plus ou moins longs, sauf pendant les deux périodes de trois mois chacune où il s'absenta pour de très lointains voyages.

Dès nos premiers contacts, une parfaite harmonie, une totale compréhension s'étaient établies entre nous, et en quelques semaines, j'avais appris de lui plus de choses que ne m'en avaient enseignées tous les précepteurs — des gens pourtant savants, dévoués et amicaux — que j'avais eus jusque-là.

Justine, elle, n'avait pas eu le bonheur de connaître son propre père, resté « là-bas » pour des raisons que nous connaissions maintenant, mais elle participait elle aussi à nos entretiens, et s'enrichissait elle aussi de connaissances multiples et de visions extraordinaires.

Cette nuit-là — la nuit du 5 au 6 août —, j'eus presque peur tant la voix mentale qui retentissait en moi était chargée d'urgence, d'impatience et, me sembla-t-il, d'angoisse. Mon père, Jean Horner — mais qui se nomme aussi, et beaucoup plus réellement, Tad Horn Sinolg'ala — s'était toujours montré d'un calme parfait, d'un sang-froid admirable, avec cette pointe d'humour qui donne du charme à tout échange de propos.

Son émotion, aussi sensible que la chaleur d'un feu de bois lorsqu'on en approche la main, m'effrayait, et mon effroi m'empêchait de bien comprendre ce qu'il me disait. Mais je me raidis, selon la technique qu'il m'avait lui-même enseignée, et je perçus son appel :

— Vite ! Vite ! Juste ! Il faut fuir... Venez nous rejoindre, Justine et toi... Ne perdez pas une seconde...

J'eus la force de demander :

— Nous emmenons nos mères ?



— Non, non. Ce serait dangereux pour elles... Vous les reverrez plus tard... Ne perdez pas de temps...

Je lui avais fait la promesse solennelle, la première fois où je l'avais vu, de lui obéir en tous points. Mais déjà il me disait :

— Lis vite en moi, et tu comprendras.

Ce que je lus était en effet effrayant. Le secret du *burliss* avait été percé. Tous les enfants verts devaient être appréhendés au cours de la nuit.

Tandis que je m'habillais en hâte, mon père ajoutait :

— Ne va pas au point prévu... Il est trop près du *burliss*, autour duquel sont déjà installées des forces de sécurité.

Et il me transmet l'image mentale d'une carte, puis d'un lieu précis, d'une maison, puis de l'intérieur de cette maison, et du cheminement que nous devrions suivre.

— Tu sais comment opérer ensuite, dit-il enfin. Sois extrêmement prudent. Je vous attends... Et maintenant je te laisse...

Tout ce qu'il m'avait dit s'était inscrit en moi avec une implacable netteté.

Justine entra dans ma chambre. Elle était prête. Je savais déjà qu'elle était prête, qu'elle avait, elle aussi, tout enregistré, tout compris. Elle se jeta dans mes bras. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle balbutiait :

— C'est affreux... Nos mères... Il faut leur laisser un mot...

Je me revois traçant ce mot d'une main tremblante, sur une petite table du salon. Après quoi nous sommes partis, silencieux comme des ombres. Tout dormait dans la maison. Nos précepteurs étaient en vacances.





Je n'avais pas eu souvent l'occasion de conduire une auto. Mais j'ai l'instinct de tout ce qui est mécanique, le sentiment de la vitesse, et des réflexes d'une promptitude telle que même les meilleurs coureurs ne sauraient faire mieux que moi.

Nous roulions à vive allure. Mais, à cette heure tardive, les routes étaient assez peu encombrées.

Justine, à mon côté, était assez crispée. De temps à autre, je lui prenais la main et la serrais dans la mienne.

J'appréhendais que l'on ne nous arrêtât en cours de route. Je savais ce que j'aurais à faire en pareil cas. Mais je préférais que cela ne se produisît point. La technique pour endormir instantanément les gens est assez délicate, et je me demandais si je saurais en user de façon convenable.

Brusquement, j'aperçus devant nous un long convoi. C'était un convoi militaire qui, visiblement, se dirigeait lui aussi vers la Champagne, dont nous approchions d'ailleurs. Il roulait moins vite que nous, mais assez vite. Je ralentis et gardai mes distances.

Je fus toutefois soulagé quand j'arrivai à l'endroit où je devais prendre un chemin secondaire. Celui-ci était absolument désert. Nous avons traversé des bois, des villages endormis. Nous avons pris un autre chemin, plus étroit que le précédent, et assez mal entretenu. La pluie se mit à tomber. Mais ce n'était qu'une averse orageuse, qui ne dura pas. Nous approchions de notre destination.



Bientôt, je reconnus l'endroit, cet endroit où je n'étais jamais venu. Mais mon père m'en avait transmis les images avec une précision absolue. Dans un enclos isolé, une maison ni très grande ni très belle, mais de solide apparence.

Il en existe une quinzaine du même genre autour du *burliss*, acquises plus ou moins récemment — mon père me l'avait dit — par des Algors qui avaient provisoirement la peau et les cheveux d'une couleur « normale » grâce au long conditionnement qu'ils avaient subi. C'est par ces endroits que l'on a accès au domaine des « hommes verts ». Il y en a d'autres en divers points du monde, et qui servent aux mêmes fins, mais par des moyens beaucoup plus fantastiques et rapides que celui que nous allions utiliser.

Le portail d'entrée n'était même pas fermé à clef. Je descendis l'ouvrir. Puis je roulai jusqu'au garage qui se trouvait à gauche de la maison. J'allai presser sur un bouton et le panneau de fer s'ouvrit. Quand j'eus remisé notre voiture, je pressai sur un autre bouton, très caché, celui-là. Et le véhicule s'enfonça sous terre. La plaque sur laquelle il avait un instant reposé vint reprendre automatiquement sa place, une plaque dont l'aspect donnait simplement l'impression d'un plancher de garage très ordinaire, avec les habituelles maculatures de cambouis, et un petit tas de sciure de bois.

Justine suivait tous mes gestes sans dire un mot. Elle semblait terriblement émue.

Par une porte latérale, on passait dans la maison. Nous savions que nous n'y trouverions personne. Nous avons traversé deux ou trois



pièces sans même regarder comment elles étaient meublées. Nous nous dirigeons, sans autre éclairage qu'une petite lampe de poche, avec autant d'aisance que si nous avions habité ces lieux pendant dix ans.

Nous avons pris l'escalier qui menait à la cave. Là, j'ai tâtonné un peu pour trouver, sous un tas de charbon, le petit objet qu'ensuite je manipulai très vite. Un pan de la muraille s'ouvrit. Une lumière vive et verte frappa nos regards. Nous sommes entrés dans un souterrain tapissé de métal. Derrière nous, la muraille s'est refermée toute seule. J'avais pris soin de remettre le petit objet dans le tas de charbon. Car d'autres que nous allaient certainement emprunter ce même chemin. Le garage installé sous terre pouvait contenir une soixantaine de voitures qui étaient rangées automatiquement à mesure qu'elles arrivaient.

La maison que nous venions de traverser était située à une trentaine de kilomètres du *burliss*. Mais nous savions que maintenant nous y arriverions vite. Et nous n'avions plus rien à craindre.

Je pris Justine par la main. Elle tremblait légèrement, mais elle n'avait pas peur. Elle n'avait plus peur. Elle pensait à sa mère, sa mère qu'elle n'avait jamais quittée, même une seule journée, depuis sa naissance. Et je pensais à la mienne. Je sentais son déchirement intérieur comme elle sentait le mien.

Nous avons fait une vingtaine de mètres dans le souterrain, puis descendu une cinquantaine de marches, par un curieux escalier en spirale.

Nous sommes arrivés dans une salle où étaient alignés une douzaine de *brisballs* — petits véhicules qui fonctionnent à l'énergie sur-



tine. Nous avons pris place dans l'un d'eux. Il suffit ensuite de le mettre en marche. Il partit comme une flèche dans le souterrain qui s'ouvrait au fond de la salle.



Je ne saurais décrire ce que j'ai éprouvé quand, brusquement, nous avons débouché dans le *burliss*.

Justine et moi, nous savions à quoi nous devions nous attendre. Mon père m'avait transmis par la pensée des centaines d'images de ce lieu.

Mais une image, si parfaite soit-elle, ne rend jamais tout à fait le grain des choses, leur rayonnement secret, la qualité de la lumière qui les éclaire.

Justine et moi, nous avons eu un saisissement, une minute d'émotion intense ; et la sensation dramatique que nous venions de retrouver une patrie perdue...

J'appartiens par toutes mes fibres à la Terre, sur laquelle je suis né, d'une femme terrestre qui fut pour moi une mère admirable et que j'adore. Je me sens lié par toutes mes fibres à la civilisation dans laquelle j'ai été élevé. Ma langue maternelle est une langue terrestre. Et c'est dans cette langue-là que j'écris ce récit, qui est destiné aux gens de la Terre.

Mais je me sentais lié aussi par toutes mes fibres à ce que j'avais sous les yeux. Ce décor m'était aussi naturel, aussi familier, aussi cher que celui des « Frondaisons », ou de la campagne environnante, ou des villes terrestres que j'avais traversées ou vues dans les films.



Il me fallut faire un effort pour comprendre que je n'avais pas au-dessus de ma tête le ciel vert des Algors, éclairé par un soleil vert et pâle. Il me fallut faire un effort car, en moi, vibraient mille réminiscences ataviques. Pourtant, je savais ce qu'est un *burliss*, comment celui-ci avait été construit par le moyen de petits objets ressemblant à des ananas et chargés d'énergie *surtine*. Je savais que cette lumière, que mes yeux supportaient parfaitement, était artificielle.

Devant nous se dressaient de hautes structures, des bâtiments, des usines, des dômes, des pylônes, des tours translucides, des ponts aériens, qui, pour moi, étaient à la fois étranges et familiers. Sur de vastes esplanades, nous apercevions aussi des arbres, des végétaux aux formes opulentes et aux couleurs rares qui m'étaient eux aussi familiers.

La pensée de Justine m'arrivait par ondes rapides :

— Je suis dépaysée et je me sens chez moi... J'ai l'impression de revenir dans mon pays après un long voyage... Je pense à ma mère... Je suis heureuse et je suis triste...

Des Algors vêtus de costumes bariolés — la classique tenue *sirlèze* — qui nous avaient vus descendre de notre véhicule, accouraient vers nous.

J'eus un frémissement en sentant que mon père était parmi eux. Je ne le connaissais pas encore sous son aspect véritable, et identique au mien : peau verte, cheveux bleus. Mais il était à peine différent. La couleur de la peau, c'est au fond peu de chose à la surface d'un être humain.

Il nous prit, Justine et moi, dans ses bras vigoureux. Il ne souriait pas. Les Algors ne



savent pas sourire. Mais je sentais sa joie intérieure.

— J'ai eu un peu peur, nous dit-il, que vous n'arriviez pas. Mais tout s'est bien passé. Et même tout a l'air de bien se passer pour les autres, qui commencent eux aussi à arriver.

Il nous mena aux appartements que nous allions occuper près du sien, dans une maison très belle qui ne ressemblait à aucune de celles qu'on voit sur la Terre. J'eus une vision directe et impressionnante de l'art, de la décoration et du confort des Algors.

— Tout cela plairait à ta mère, me dit Justine.

— J'en suis sûr, dit mon père.

Je compris qu'il pensait à elle intensément, qu'il vivait le chagrin qu'elle devait vivre en ce moment.

— Voici ta chambre, me dit-il.

Une chambre étonnante. Le lit fait d'un coussin d'air, un écran de télévision tridimensionnelle, une salle de toilette où il suffit de rester une minute : on en sort lavé, récuré, manucuré, rafraîchi, revigoré.

Je sortis machinalement de ma poche la petite boîte dans laquelle j'avais en permanence des comprimés de vitamine O et des dragées au fluor. Mon père vit mon geste et me dit :

— Inutile. Vous n'en avez pas besoin ici. Dans cette armoire, vous allez trouver les vêtements que vous allez mettre. J'aimerais vous voir dans la tenue *sirlèze*. Elle vous ira bien. Prenez la vôtre, Justine, et je vous mènerai à votre chambre. Ensuite, je vous ferai visiter le *burliss*.



Le *burliss* forme un cercle d'environ douze kilomètres de diamètre. Ce n'est pas un énorme domaine. Mais il est clos de toutes parts. Hermétiquement.

L'écran — j'allais dire l'écrin — qui l'enveloppe, et qui forme des murs de deux cent cinquante mètres de hauteur, ainsi qu'un ciel artificiel, se prolonge même sous terre. Les *gorlags* — les souterrains semblables à celui par lequel nous sommes arrivés — sont dotés de la même protection.

Mon père, Justine et moi, nous avons pris place dans un *brisball* plus grand que celui qui nous avait amenés. Et la visite de ces lieux extraordinaires a commencé.

Je trouvais Justine plus belle encore qu'à l'ordinaire dans ses vêtements *algoriens*. Moi-même, je me sentais très à l'aise dans les miens.

Nous roulions assez lentement, parfois entre des jardins qui n'avaient pas d'équivalents sur la Terre, parfois entre des bâtiments dont certains étaient faits d'une matière inconnue de moi. De loin en loin, nous croisions des groupes d'Algors, uniquement des hommes, car il n'y avait pas de femmes dans le *burliss*, et certains d'entre eux — ceux qui étaient en contact avec l'« extérieur » — n'avaient pas la peau verte et les cheveux bleus. Ils nous saluaient mentalement et silencieusement au passage.

Je ne tardai pas à avoir le sentiment d'un certain malaise, d'une certaine tension, qui régnaient dans les esprits. Et cette tension, je le sentis très vite, ne provenait pas du fait que les Terrestres avaient enfin découvert le secret du *burliss*. De cela, les Algors ne s'in-



quiétaient nullement. Mais je sentais que quelque chose n'allait pas dans leurs rapports entre eux.

Je n'en fus pas grandement étonné. Au cours de ses entretiens avec moi, quand il était venu me voir en personne aux « Frondaisons », mon père ne m'avait pas caché qu'un jour des dissensions graves pourraient se produire entre les hommes verts. Mais j'avais cru alors qu'il ne s'agissait que d'une éventualité lointaine.

Justine avait les mêmes impressions que moi. Mon père devina nos pensées.

— Oui, nous dit-il... Vous avez raison... Je vous expliquerai tout cela quand nous aurons terminé notre visite... Pour le moment, fermez les écrans de vos esprits...

Au cours de cette rapide promenade, quatre choses principalement nous frappèrent : d'abord la centrale d'énergie *surtine*, si différente de toutes les réalisations scientifiques et techniques terrestre, et de laquelle dépend tout le reste. Ensuite, les « transformateurs de matière », installés dans des halls gigantesques : un prodigieux complexe de machines et d'appareils réalisant le prodige de transformer n'importe quelle matière — en l'occurrence, la terre et les roches puisées dans une carrière voisine — en n'importe quel produit. Selon des « modèles » établis par des ordinateurs énormes, cette usine peut fournir et fournit effectivement et automatiquement de l'eau, des corps chimiques, des métaux, des matériaux de construction, des meubles, des appareillages de toutes sortes et de toutes dimensions, et même des denrées alimentaires ; bref, tout ce dont une société civilisée a besoin pour subsister.



Une troisième chose nous émerveilla d'autant plus que mon père ne nous en avait pas encore parlé : les transmetteurs de matière.

— Nous en avons soixante-cinq, nous expliqua-t-il. Ce que vous voyez là dans ce hall, ce sont les cabines de départ. Les cabines d'arrivée sont dans le hall voisin. Ces cabines sont reliées à des dispositifs semblables épars à travers l'Europe et l'Amérique et installés dans des maisons isolées, comme celle que vous avez utilisée pour venir. La mise en place de ce réseau nous a coûté beaucoup d'efforts. Mais s'il n'existait pas, il eût été très difficile de rassembler ici dans des conditions relatives de sécurité ceux des nôtres qui sont nés sur la Terre. Surtout les plus jeunes... Le transfert est quasi-instantané. On entre dans une cabine de départ. On presse sur un bouton. On se retrouve quelques secondes plus tard dans une cabine d'arrivée, après avoir franchi, sous une forme quasi-immatérielle, des centaines ou des milliers de kilomètres... Beaucoup de jeunes sont déjà arrivés et il en arrive constamment. La plupart viennent de beaucoup plus loin que vous... Vous ferez bientôt leur connaissance...

Nous avons vu enfin, et ce fut la quatrième merveille, l'astronef. Je savais qu'il existait. Je savais que depuis cinq ans il était dans le *burliss*, d'où il n'était sorti que deux fois pour un lointain voyage. Je savais — mon père m'en avait transmis des images — qu'il était très grand, et sans commune mesure avec le minuscule engin dans lequel des Terrestres audacieux ont pu atteindre la planète Mars et en revenir. Je n'en fus pas moins suffoqué d'admiration en le voyant et en songeant qu'il pouvait franchir en quelques jours des années



de lumière et transporter plus de cinq cents personnes.

J'éprouvai l'orgueil d'être, moi aussi, un Algor. Mais, dans la même seconde, je pensai à ma mère. Et des larmes me vinrent aux yeux.



Mon père nous parla longuement, à Justine et à moi.

Nous étions dans la pièce de son appartement où, nous dit-il, il se plaisait le plus. Cela ressemblait à la fois à un bureau, à un salon, à un atelier d'artiste.

Un unique tableau décorait un grand mur nu. Un tableau de ma mère. Il le regardait souvent tout en nous parlant. Car il s'exprimait par le moyen de la parole, et non pas dans la langue des Algors, que nous connaissions pourtant admirablement car il nous l'avait apprise, mais en français.

Il semblait soucieux. Mais son visage gardait toutes les apparences d'une éblouissante jeunesse. (Les Algors savent ne pas vieillir, ou ne vieillir que très lentement.)

— Il faut que vous sachiez tout, nous dit-il. Nous allons vers un drame, qui ne fera que s'ajouter à tous ceux que notre race a connus depuis un siècle et demi. Il y a entre les Algors qui sont ici des divisions profondes, et qui s'accroissent rapidement. Elles en arrivent au point critique. Cela, je vous l'avais déjà laissé entrevoir. Mais je ne vous avais pas dit sur quoi portaient ces divisions.

— Non, fis-je, soudain inquiet.

— Vous savez, depuis cinq ans déjà, que vos pères appartiennent à une race très évo-



luée, originaire d'une lointaine planète nommée Alga, située dans la constellation du Centaure. Je vous ai souvent transmis par la pensée des images de notre civilisation. Mais je ne vous ai pas dit pourquoi nous étions venus sur cette planète-ci, et pourquoi nous y avons eu des enfants...

— Non, fis-je. Tu nous as toujours déclaré qu'il était préférable que nous ne l'apprenions que plus tard, quand le moment serait venu.

J'étais assis sur un divan, près de Justine que je tenais par la main. Nous écoutions avec une attention extrême.

— Je viens de vous parler des malheurs de notre race. Mais je ne vous ai pas dit non plus très exactement en quoi ils avaient consisté.

— Non, fis-je.

— Je vous ai appris, il y a cinq ans, que j'assumais la direction des Algors qui se trouvent sur cette planète-ci. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, car j'ai été remplacé par un autre, dans ces hautes fonctions, il y a trois mois. Je joue toujours un rôle important, mais subalterne.

L'exposé qu'il nous fit alors nous remplit d'émotion. A un tel point qu'il dut user de ses pouvoirs télépathiques pour nous calmer.

— Ne vous affolez pas, nous dit-il. Je connais vos sentiments, et vous savez que ce sont aussi les miens. Je ne suis heureusement pas le seul ici à voir les choses comme je les vois. J'ai de nombreux amis. Mais vous ne tarderez pas à constater que j'ai aussi de nombreux ennemis. Au fond, c'est le sort de la Terre qui va se jouer dans un avenir immédiat. Et aussi le sort des Algors...



Il fit une pause et reprit lentement :

— Lorsqu'il y a un peu plus de quinze ans je suis venu pour la première fois sur cette magnifique planète, à la tête de quatre cents des nôtres, nous étions tous parfaitement unis et d'accord sur les moyens et les buts de notre entreprise. Des explorations préliminaires, dont les premières remontaient à plus d'un siècle, nous avaient démontré que la Terre était le seul endroit parmi ceux que nous avions visités où nous pourrions tenter une implantation. Ce serait une entreprise de longue haleine, mais elle avait des chances de réussir.

» J'avoue à ma honte que j'étais alors animé, comme tous mes compagnons, par des idées bien différentes de celles que j'ai maintenant. La race des Algors n'est pas une race violente ni conquérante. Mais une dure nécessité, une nécessité vitale, allait nous obliger, peu à peu, pensions-nous, à conquérir des territoires, à en chasser leurs habitants... Toutes choses que nous avions le moyen de faire sans grands risques, ce qui, au bout de quelques millénaires, aurait inéluctablement abouti à une possession totale de la planète.

» Mais une autre nécessité encore plus vitale — et c'était ce qui nous avait décidé à choisir la Terre — allait nous contraindre encore plus impérieusement à prendre contact avec ses habitants, à épouser des femmes terrestres, à avoir d'elles des enfants. Nous n'avons pu le faire qu'en changeant la couleur de notre peau et de nos cheveux, chose qui exigeait un traitement de plus de quatre ans, et dont les effets ne durent guère que six mois... Il nous fallait donc, après un bref séjour, disparaître, repartir... D'où le cycle de



cinq ans pour les naissances des enfants verts...  
Ce cycle qui a étonné les savants terrestres...

— Mais pourquoi, demanda Justine, pourquoi cette nécessité impérieuse d'avoir...

— D'avoir des enfants avec des femmes terrestres ? Oh ! c'est la conséquence de notre drame majeur. Les femmes algors sont devenues stériles... Le dernier enfant mis au monde par l'une d'elles est né il y a dix-sept ans... Une stérilité qui ne frappait pas les hommes.

Il y eut un instant de lourd silence.

— La vérité, reprit mon père d'une voix qui tremblait très légèrement, c'est que nous sommes des naufragés... Une race en perdition, mais qui n'a pas voulu sombrer avant d'avoir tout tenté...

» Un long et pénible naufrage... Cela a commencé il y a cent cinquante ans. Nous étions alors un peuple au faite de sa splendeur, civilisé depuis vingt millénaires, et vivant sur une planète unifiée depuis plus de cinq millénaires. Une planète très belle, éclairée par un soleil vert... Mais ce soleil donnait déjà des signes de déclin. Brusquement, des taches sont apparues à sa surface. Les conditions climatiques se sont aussitôt modifiées. Un froid terrible, en quelques années, s'est étendu sur tous les continents. Des villes prospères, dans les zones habitées les plus proches des pôles, ont été les premières englouties sous des glaciers. Oh ! nous avons les moyens de nous défendre contre les assauts d'une nature devenue hostile. Mais ces assauts furent de plus en plus rudes. Un moment vint où pour nous maintenir sur une planète qui, jadis, avait été riante et lumineuse, il nous fallut recourir à la technique des *burliss*, que nous utilisions sur quelques corps célestes inhospitaliers où nous



avions des exploitations. Un moment vint où nous ne pûmes plus sortir de nos abris sans combinaisons protectrices.

» En cinquante ans, la population baissa de moitié. Déjà, les naissances commençaient à se raréfier. Cet effrayant malheur se développa avec une grande rapidité, car non seulement les naissances devenaient rares, mais il naissait dix fois plus de garçons que de filles. Malgré nos méthodes de rajeunissement, la population continuait à décroître à une cadence accélérée. Le découragement était total, les suicides innombrables. Et l'on pouvait prévoir qu'un jour il n'y aurait plus sur Alga que des hommes et quelques vieilles femmes stériles...

» Nous aurions pu — car nous disposions d'astronefs semblables à celui que vous venez de voir et qui, jusque-là, ne nous avaient servi qu'à des explorations scientifiques — tenter d'émigrer sur une autre planète éclairée par un soleil sain. Mais sur toutes celles qui furent visitées — sauf sur la Terre — notre peuple aurait achevé de s'éteindre. La Terre seule était habitée par des races en tous points semblables à la nôtre. A part notre couleur et le fait que notre organisme a besoin d'un peu plus de vitamines O et de fluor que les Terrestres, il n'y a pas de différence entre eux et nous, car même nos facultés télépathiques existent à l'état latent chez les habitants de cette planète-ci.

» Il fallut aux nôtres près d'un siècle d'observations pour qu'ils en aient la certitude absolue. De loin en loin, un de nos astronefs venait dans ces parages, se mettait en orbite autour de la Terre, tandis qu'un ou deux petits esquifs spatiaux, des *nurligs*, amenaient au so!



quelques Algors audacieux qui étudiaient les civilisations de ce globe.

» Il y a quarante ans, un enfant vert est né dans une ferme isolée du Canada, et cette naissance est passée inaperçue. Les nôtres ont pu récupérer le bébé. C'était une fille. Elle était télépathe. Elle put plus tard avoir elle-même des enfants, et ses propres filles n'étaient pas stériles. La preuve était faite que c'était sur la Terre que nous devions venir si nous voulions survivre.

» Et nous sommes venus, après une longue préparation, animés par les sentiments que je vous ai dits. Nous avons gagné le sol par petits groupes, à bord de *nurligs* légers, qui atterrissaient dans des lieux déserts, tandis que notre astronef restait en orbite, protégé par un écran anti-radar. Et nous nous sommes éparpillés. Et nous nous sommes mêlés à la vie des Terrestres... Et nous nous sommes mariés... Et nous avons su, très vite, que nous aurions une descendance... Et nous sommes repartis, quand notre peau a commencé à redevenir verte... Mais alors... »

Mon père se tut brusquement. Et je sentis en moi l'émotion même qui l'envahissait, et qui était plus démonstrative que tout ce qu'il allait nous dire.

— Oui, reprit-il... Tu sens, Juste, et d'ailleurs tu le savais déjà, combien j'ai aimé ta mère dès les premiers jours... Je n'ai jamais cessé de l'aimer. Vous sentez aussi tous les deux combien vite j'ai été conquis par cette civilisation dans laquelle vous avez été élevés. J'ai compris, mon cher Juste, avant même que ta future naissance ne me fût annoncée par ta mère, que ce serait une folie et un crime



de mener à bien nos plans tels que nous les avions conçus. Nous ne pouvions pas, nous n'avions pas le droit de semer le désordre sur un monde plein de vitalité, en plein essor, moins évolué que nous, mais en passe de nous rattraper... Oui, mes enfants. J'aime la vie sur cette planète... J'aime ses arts, sa musique, ses villes si variées, ses paysages admirables... Et très vite j'ai conçu d'autres projets... Mais je ne suis pas seul, hélas ! Vous ai-je déjà parlé d'Asselot ? De Robert Asselot ?

— Non, fis-je.

— Son nom algor est Hur Es Dravisg'ala. C'est lui maintenant qui commande ici. C'est un grand technicien, mais un homme dur et borné... Il a de nombreux partisans. C'est lui qui a précipité les choses... Il avait déjà obtenu qu'on installe ici le *burliss* cinq ans plus tôt que je ne l'aurais souhaité... J'avais même espéré que nous n'aurions pas à en installer un, que nous pourrions parvenir à un accord avec les Terrestres avant d'avoir à le faire... C'est lui, j'en suis sûr, qui a manœuvré, depuis qu'il est le chef, de telle façon que les Terrestres découvrent notre existence... Il a ostensiblement provoqué une fissure dans le mur du *burliss*, afin qu'on puisse nous voir. Il a fait pénétrer dans le *burliss*, ou en a fait sortir, des *nurligs* sans prendre les précautions voulues. Il a prévu que les Terrestres, affolés, engageraient une action contre nous, ce qui lui donnerait un prétexte pour agir contre eux.

— C'est affreux ! s'écria Justine.

— Car il est aussi d'avis que si les Terrestres essayaient — ce qu'ils vont probablement faire — d'entrer en contact avec nous pour connaître nos intentions, nous ne répon-



drions que par un silence méprisant. Que les Terrestres soient gravement inquiets, qu'ils prennent d'importantes mesures de sécurité, et qu'ils aient tenté de vous appréhender, vous deux et tous nos enfants verts nés sur cette planète, est parfaitement compréhensible. Ils doivent s'imaginer que nous sommes l'avant-garde d'un peuple immense et puissant qui a le dessein de les détruire. Alors que nous ne sommes que des naufragés... Réellement des naufragés... Car je ne vous ai pas encore tout dit... Quand je suis venu sur la Terre pour la première fois, nous habitions encore notre planète désolée et glacée... Il y avait encore cent mille Algors, répartis dans une soixantaine de *burliss*... De nouveaux cataclysmes ont provoqué, il y a onze ans, une évacuation précipitée et meurtrière. Nous avons perdu beaucoup d'astronefs. Les rescapés ont pu se réfugier dans un *burliss* que nous avions sur une planète d'une étoile voisine, la planète Dora, d'ailleurs inhabitable. C'est là que vit tout ce qui reste de notre race : douze mille Algors — dont cinq cents femmes stériles — gouvernés par un Grand Conseil des Anciens de dix membres. C'est de ce Conseil que nous dépendons. C'est auprès de lui qu'Asselot a intrigué. Les Anciens ne peuvent pas se rendre compte de ce qu'est réellement la situation ici. Ils m'ont jugé trop « mou »... J'ai senti que si j'exposais devant eux, totalement, mes propres projets, ils ne me laisseraient pas revenir — de même qu'ils ont empêché ton père, Justine, de revenir — et d'autres aussi. Il m'a fallu sans cesse cacher mes pensées, abaisser les écrans de mon esprit. Il m'a fallu ruser. Malgré tout, Asselot m'a remplacé...

— Que va-t-il se passer ? demandai-je.



— Je crains que les semaines qui viennent ne soient dramatiques... Nous sommes douze cents dans ce *burliss*... Je n'ai groupé autour de moi que deux cent cinquante amis sûrs, qui pensent comme moi, qui n'aspirent qu'à retrouver les femmes terrestres qu'ils ont épousées et qu'ils aiment toujours... Si je pouvais faire entendre raison à Asselot, tout pourrait encore s'arranger, et tout s'arrangerait ultérieurement avec le Grand Conseil... Mais c'est un entêté. Et aussi un ambitieux terrible. Il se voit déjà le futur maître de la Terre... Ce qui est insensé... Il croit que parce que notre *burliss* est invulnérable, nous finirons par triompher, que d'ici à quelques mois, nous pourrions agrandir notre domaine et faire venir ceux des nôtres qui sont sur Dora... Et continuer de nous agrandir et de nous multiplier en capturant des femmes terrestres et en leur faisant des enfants... Et ainsi jusqu'au moment où nous n'aurons plus besoin d'elles... Il oublie que depuis un siècle les Terrestres ont réalisé des progrès formidables et sont en passe d'en réaliser d'autres. Nous serions, certes, à l'abri dans le *burliss*, et pourrions peut-être même l'agrandir un peu, mais il ne faut pas croire qu'il nous serait facile d'en sortir dès l'instant où nous serions en état d'hostilité ouverte avec les Terrestres, qui sont plusieurs milliards et qui disposent d'armes redoutables. Tout cela finirait dans un horrible gâchis. Je suis bien résolu à tout mettre en œuvre pour l'empêcher. Tu peux m'y aider, Juste, Et toi aussi, Justine...

Malgré les sombres pressentiments qui nous avaient hantés depuis notre départ des « Fron-daisons », nous ne pensions pas que nous allions, Justine et moi, être aussi vite mêlés



à un drame. Mais je répondis d'une voix ferme :

— Oui, père... Que pouvons-nous faire ?

— D'ici à quelques heures, tous les jeunes seront rassemblés ici. Un millier en tout. Nous ne mêlerons pas, naturellement, les plus petits, ceux qui ont cinq ans, à cette affaire. Ils devront rester dans les locaux où on les installe à mesure qu'ils arrivent. Ceux qui ont dix ans pourront nous être de quelque utilité. Mais c'est surtout sur ceux de votre âge — et qui sont majeurs selon la loi des Algors — que je compte. Je suis convaincu, et j'en ai d'ailleurs déjà recueilli de nombreuses preuves, que la plupart d'entre eux pensent comme vous. Comme vous, ils se sentent des Algors. Mais, comme vous, ils se considèrent aussi comme des Terrestres, et se refuseront à détruire la civilisation dans laquelle ils ont grandi.

— J'en suis sûre ! s'écria Justine.

— Ce que je vous demande à tous les deux, c'est de les voir rapidement, de sonder leurs esprits, de les grouper, de les préparer à une action éventuelle... Avec eux à nos côtés, nous ne serons pas encore la majorité, mais nous nous sentirons plus forts, et il nous sera plus aisé de rallier les indécis.

Je me sentis exalté par la tâche que mon père me confiait. Justine me serra doucement la main. Mon esprit effleura le sien. Elle se montrait aussi résolue que moi.

\*\*

Les événements se sont succédé à une cadence rapide.

Le jour même de notre arrivée — c'est-



à-dire le 6 août 1998 — comme l'avait pensé mon père et comme je le pensais moi-même, les Terrestres ont tenté de prendre contact avec nous. Toutes les dix minutes, nous captions le même message transmis par une quinzaine d'émetteurs de radio, et qui disait en substance : *« Aux Extra-Terrestres installés en Champagne. Nous connaissons votre existence. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Quelles sont vos intentions ? »*

Au cours de l'après-midi, le message comporta ces phrases supplémentaires : *« Peut-être n'avez-vous pas la possibilité de nous répondre par le moyen de la radio. Nous sommes prêts à recevoir, en lui garantissant une sécurité absolue, une délégation des vôtres. D'ici à une heure, et pendant trois jours, notre propre délégation attendra la vôtre en un endroit nommé « Les Crèches » et situé à cinquante mètres du point le plus au sud de votre mur circulaire. »*

Comme mon père le pensait, Asselot se refusa à donner une réponse. Il déclara, devant le Conseil de notre burliss, composé de sept membres, et qui s'était réuni pour prendre une décision :

— Répondre est parfaitement inutile. Nous n'avons rien à dire à ces gens-là.

Mon père demanda un vote. On vota. Cinq voix furent pour le maintien du silence. Deux seulement, celle de mon père et celle de son ami Jean-Pierre Fonty furent pour l'envoi d'une délégation. Asselot dit à mon père sur un ton sarcastique et menaçant :

— Tu dévoiles enfin tes batteries, Tad Horn Sinolg'ala !

Mon père se contenta de hausser les épaules.



Le lieu de la rencontre proposé par les Terrestres devait être la propriété de Paul Dumaine, « Les Crèches », dont il m'avait parlé un jour, en me demandant d'ailleurs ce que je pensais de l'« arbre vénusien ».

Mon père me le confirma en sortant du Conseil.

— Oui, me dit-il. Nous le savons déjà par d'autres sources. Cette délégation est composée de trois savants, dont Dumaine, et de deux diplomates. Ceux des nôtres qui sont à l'extérieur du *burliss* ont déjà sondé leurs cerveaux. Ces hommes ne sont pas mal intentionnés. Ils ont freiné l'ardeur de certains militaires qui voulaient passer immédiatement à des actions violentes. Plus on tardera à négocier, plus cela deviendra difficile. Mais Asselot ne veut pas négocier du tout.

Pendant les trois jours qui suivirent, il ne se passa rien. Mais à l'intérieur de notre domaine, la tension montait.

J'avais fait la connaissance des amis de mon père. Je m'étais surtout employé à prendre contact avec les jeunes Algors. Tous, sans exception, avaient pu gagner le *burliss*. Ceux de quinze ans y étaient venus par leurs propres moyens, la plupart d'entre eux s'étant rendus aux points où il y avait des transmetteurs de matière. Les plus jeunes avaient été amenés par ceux des nôtres qui pouvaient circuler parmi les Terrestres sans se faire remarquer. Les enfants verts de mon âge étaient trois cent soixante ; cent soixante-deux garçons et cent quatre-vingt-dix-huit filles.

Je m'occupai des garçons, Justine des filles. Au bout de vingt-quatre heures — car la plupart de ces jeunes étaient moins exercés que nous à fermer leurs écrans mentaux — nous



savions ce qu'ils pensaient. Et à deux ou trois exceptions près, ils pensaient comme nous. Nous avons pu alors leur parler librement, et les préparer à participer à une résistance contre le clan Asselot.

Le troisième jour, mon père demanda une réunion du Conseil.

— Trois cent soixante des jeunes Algors qui sont venus nous rejoindre sont majeurs, dit-il. Ils ont, de par leur nombre, droit à un représentant parmi nous...

Asselot fut pris de court.

— Oui, dit-il... Oui, naturellement... Mais on pourrait attendre qu'ils se familiarisent un peu plus avec la vie dans le *burliss*. Ce ne sont pas, d'ailleurs, intégralement des Algors, et je me demande...

— Il n'y a rien à se demander, coupa mon père. Ce sont eux qui assureront la survie de notre race. Ils ont le droit de savoir quel avenir nous leur préparons, et d'avoir un des leurs qui prenne part à nos travaux...

On vota. Et cette fois il y eut cinq voix pour mon père. Les Algors sont respectueux de leurs lois. Mais on ne pouvait pas considérer que c'était une indication favorable quant au fond du problème.

Les jeunes de quinze ans votèrent eux-mêmes le lendemain. Je fus désigné comme leur représentant au Conseil.

Le jour suivant, 11 août, il ne se passa rien. Les Terrestres avaient dû retirer leur délégation qui avait attendu vainement pendant soixante-douze heures.

Le 12 août, ils nous lancèrent un nouveau message. Cette fois — mais nous le savions déjà par nos observateurs — c'était un ultimatum. Les Terrestres nous enjoignaient de



faire connaître nos intentions. « Nous vous donnons quarante-huit heures, disaient-ils, après quoi nous passerons à l'action. » Il n'était pas précisé de quelle sorte d'action il s'agirait. Mais nous le savions déjà : le *burliss* serait soumis à un bombardement par de lourds obus explosifs.

Ce soir-là, j'assistai pour la première fois au Conseil, qui comptait donc maintenant huit membres. Je ne connaissais pas encore Asselot. Je n'avais fait que l'entrevoir. Il me serra froidement la main, sans même un mot de bienvenue.

— Eh ! bien, Tad Horn Sinolg'ala, dit-il à mon père, tu vas sans doute encore demander qu'on fasse une réponse courtoise à ces gens qui nous menacent ?

— Non, dit mon père. Je ne demande rien. Et il me paraît inutile de voter. Tu as encore la majorité.

Je faillis crier tout ce que j'avais sur le cœur. Je pensais à ma mère. Je pensais au parc des « Frondaisons ». Pendant quelques secondes, je me sentis plus Terrestre qu'Algor. Mais je ne dis rien. Mon père avait raison. Il valait mieux attendre, et voir ce qu'Asselot allait faire.

— Ah ! dit ce dernier, tu commences à devenir raisonnable... Tâche de l'être autant quand viendront les prochains votes...

Quarante-huit heures plus tard, le 14 août, commençait le bombardement. Il fut naturellement sans le moindre effet sur notre *burliss*. Nous n'avons même pas entendu le bruit des explosions.

Mais Asselot avait enfin le prétexte qu'il attendait. Il réunit de nouveau le Conseil.



— Je propose, dit-il, que nous déclenchions l'opération A.

— Je ne suis pas d'accord, dit froidement mon père.

Asselot bondit de son siège.

— Pas d'accord ? Nous ne ferions qu'appliquer la consigne numéro I du Grand Conseil.

— Oui, mais tu l'appliquerais prématurément. Dans l'esprit du Grand Conseil, l'opération A ne devait intervenir que dans six ans.

— Mais il y a un fait nouveau. On nous attaque. Nous ne pouvons pas rester sans riposter.

— Tu sais bien que notre *burliss* est invulnérable.

— Ce n'est pas une raison. Et nous perdons notre temps à discuter. Il faut donner à ces gens-là un avertissement. Votons.

Asselot l'emporta par cinq voix contre trois. Mon père n'avait gagné qu'une voix, la mienne.

En sortant du Conseil, je le pris à part.

— Ne crois-tu pas, lui demandai-je, que le moment est venu de passer à l'action ?

— Pas encore.

— Nous ne sommes que trois contre cinq au Conseil. Mais sur l'ensemble des Algors, la proportion n'est certainement pas la même. Nous n'aurions pas encore la majorité dans un vote général, mais nous nous en rapprochons peu à peu. Beaucoup d'Algors ont retrouvé leurs fils ou leurs filles qu'ils n'avaient jamais vus, leur ont parlé, sont ébranlés par l'opinion des jeunes. Je crois, et c'est aussi l'avis de Justine, que le moment est venu...

— Pas encore, mon petit. J'admire votre ardeur et votre courage. Mais nous ne sommes pas encore assez nombreux. L'opération A sera



pénible pour les Terrestres qui vivent dans la région où est notre *burliss*. Mais elle ne sera pas meurtrière.

Cela je le savais. Je connaissais l'endroit d'où serait déclenchée cette opération : une haute tour de plastique, une sorte de phare, surmonté d'antennes.

Je rentrai dans mon appartement. Je mis Justine au courant de la décision qui venait d'être prise. Elle s'écria :

— Cet Asselot est insensé ! Il faut l'empêcher de faire cela !

Je lui dis que ce n'était pas l'avis de mon père. Nous nous sommes mis à l'écoute de la radio des Terrestres. Un premier communiqué annonça :

*« Le bombardement de l' « arbre vénusien », c'est-à-dire des installations où sont les mystérieux intrus qui continuent à observer le silence, vient de cesser brusquement. Nous ne savons pas encore pourquoi. Il semble d'ailleurs, d'après les renseignements que nous avons pu avoir, que ce bombardement est demeuré sans grands effets. »*

Justine se mit à trembler. Elle me dit :

— Nos mères sont certainement à l'écoute, elles aussi, en ce moment. Elles doivent vivre dans des transes très vives. J'ai peur que tout cela ne finisse très mal...

Une demi-heure s'écoula. Sans cesse, des jeunes de notre âge, énervés comme nous-mêmes, venaient nous voir pour nous demander si nous n'allions rien entreprendre pour mettre fin à cette horrible situation.

Nous ne pouvions que les inviter à se montrer patients.

Nous étions une vingtaine dans le salon de



mon appartement quand la radio des Terrestres annonça :

« Un fait nouveau et très grave vient de se produire. Et nous connaissons maintenant les causes de l'arrêt des bombardements. Les hommes verts continuent à observer le même silence, mais ils ont réagi. Dans une zone de soixante kilomètres autour de leurs installations, les habitants et les militaires qui y stationnent viennent d'être frappés d'une sorte de paralysie qui les empêche presque totalement de se mouvoir et qui est très douloureuse. Ceux d'entre eux qui ont transmis cette incroyable nouvelle n'ont pu le faire qu'avec les pires difficultés. Les détails manquent. Mais il n'est pas douteux qu'il va falloir recourir aux grands moyens pour détruire la tête de pont de ces envahisseurs. »

Un de nos camarades s'écria :

— C'est de la folie ! L'opération A va durer huit jours. Je viens d'entendre dire qu'Asselot parlait même de la prolonger, et de l'étendre dans un rayon de cent kilomètres... Puis de passer aussitôt après à l'opération B. Si nous n'arrêtons pas cela immédiatement, les Terrestres vont lâcher une bombe atomique sur notre burliss. Nous savons théoriquement qu'il résistera. Mais nous n'en avons pas la certitude absolue. Et, de toute façon, nous serons dans une situation épouvantable... Juste Hornet, il faut que tu décides ton père à passer à l'action... Nous sommes nombreux à nous être entraînés ces derniers jours. Et nous sommes prêts...

Je me suis levé.

— Non, ai-je dit. Je ne vais pas faire ce que tu me demandes. Mais je vais faire autre



chose... Qui nous permettra de gagner du temps.

Je suis parti en courant. J'ai sauté dans un *brisball*. Je me suis rendu à l'entrée du souterrain par lequel nous étions arrivés. Là, j'ai pris un *brisball* plus petit et me suis engagé dans le souterrain. Cinq minutes plus tard, j'étais dans la maison isolée que nous n'avions fait que traverser, Justine et moi, quelques jours plus tôt. J'ai saisi le téléphone qui se trouvait dans l'entrée, et que j'avais remarqué en passant. J'ai composé un numéro. Et j'ai attendu en tremblant. Je tremblais parce que je craignais que la personne à qui je voulais parler ne fût pas chez elle.

Mais une voix se fit entendre.

— Allô... Qui est à l'appareil ?...

— C'est Juste Hornet, dis-je.

Je perçus la stupeur de l'homme au bout du fil.

— Juste Hornet !

— Oui, c'est moi.

— Où êtes-vous ?

— Je ne peux pas vous le dire. Ne me posez pas de questions. Le temps presse. Notez simplement les indications que je vais vous donner, et agissez en conséquence au plus vite. Vous savez ce qui se passe dans la zone autour de l'« arbre vénusien ». Voici le moyen d'y remédier... Prenez la formule suivante...

Je lui dictai quelques lignes, et j'ajoutai :

— Ce produit, d'ailleurs courant, et dont il vous sera facile de rassembler la quantité nécessaire en une heure ou deux, devra être vaporisé par un avion au-dessus de la zone en question. Ses effets seront rapides. Les phénomènes de paralysie cesseront.



Paul Dumaine, car c'était lui que j'avais au bout du fil, resta un moment silencieux.

— Merci, dit-il enfin. Mais pourquoi fais-tu cela, Juste ?

— Pour éviter le pire... Et pour que ceux de mes semblables qui veulent éviter le pire puissent gagner du temps. Je ne peux vous en dire davantage... Mais faites en sorte que de votre côté on n'en vienne pas à des mesures extrêmes. Faites savoir à ma mère et à Sylvie que Justine et moi nous allons bien. Que nous espérons les revoir bientôt. Que mon père l'espère aussi... Et que, quoi qu'il arrive, nous n'aurons jamais cessé de les aimer. Dites-leur...

— Je le ferai. Mais je...

— Ne me posez pas de questions. Ne dites à personne que je vous ai parlé. Dites que vous avez élaboré vous-même la formule que je viens de vous communiquer. Et faites-vous immédiatement une piqûre de balgine 124, que vous renouvellez tous les jours...

— Pourquoi ça ?

— Pour que ceux de mes semblables qui voient les choses autrement que moi ne puissent pas lire dans vos pensées et apprendre que nous avons eu cette conversation.

Je raccrochai.

En regagnant la cave, je me vis dans un grand miroir. Je compris ce que pouvait avoir d'insolite ma présence, en costume alger, dans un salon dont les meubles dataient du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quelques instants plus tard, j'étais auprès de mon père. Je lui ouvris tout grand mon esprit. Il me dit :



— Je ne sais pas, Juste, si j'aurais osé faire ce que tu as fait. Mais tu as eu raison de le faire. Je crains, hélas ! que les événements ne se précipitent.

\*  
\* \*

Ils se précipitèrent.

Quatre heures plus tard, nous apprîmes, par nos adversaires qui opéraient hors du burliss, que la panique était grande chez les Terrestres, qu'elle gagnait les pays voisins. Mais à peine cette communication nous était-elle faite que la radio annonçait :

*« Grâce à un procédé qui est gardé strictement secret, on est parvenu à neutraliser, il y a une demi-heure, les effets paralysants de l'action menée par les Extra-Terrestres. Tous ceux qui avaient été frappés d'une douloureuse paralysie dans la zone proche de leurs installations ont recouvré leur plénitude physique et peuvent reprendre leurs activités. Cette bonne nouvelle, qui calmera ceux qui se sont trop vite affolés, est la preuve que nous ne sommes pas sans défense contre les hommes verts. Ceux-ci vont sans doute comprendre qu'ils ne parviendront pas aisément à leurs fins, et qu'ils feraient mieux désormais ou de quitter notre planète, ou de rompre leur silence. Nous leur donnons encore cinq jours, soit pour s'en aller, soit pour prendre contact avec des représentants de l'espèce humaine. »*

Dans l'heure qui suivit, Asselot convoqua le Conseil.

— Vous connaissez les nouvelles, nous dit-il d'une voix âpre. L'opération A a échoué...

— Cela confirme, dit mon père, ce que je ne cesse de répéter, à savoir que les Terrestres



sont mieux outillés que nous ne le pensions, et capables de trouver rapidement le moyen de neutraliser nos tentatives...

— Raison de plus pour agir vite et frapper dur.

— Qu'entends-tu pas frapper dur, Hur Es Dravisg'ala ?

Asselot hésita un instant. Puis il lâcha, les dents serrées :

— Il faut en finir avec toutes vos considérations sentimentales, avec toutes vos hésitations qui frisent la trahison. Le sort des Algors est en jeu. Tu viens toi-même, Tad Horn Sinolg'ala, de nous dire que les Terrestres étaient mieux outillés que nous ne le pensions. Tout atermoiement serait criminel. Il faut dès maintenant les terroriser. Il faut, sans délai, déclencher non pas l'opération B, ni l'opération C, mais l'opération D. J'ai d'ailleurs déjà fait rentrer tous ceux des nôtres qui opéraient au-dehors.

Je faillis pousser un cri d'horreur. L'opération D ! Celle qui avait été prévue uniquement comme un ultime et monstrueux recours si les Algors venaient à se trouver dans une position de péril extrême, ce qui n'était pas le cas.

L'appareil destiné à effectuer l'opération D se trouvait au sommet de la centrale d'énergie *surtine*. Nous savions qu'il faudrait douze heures pour le mettre en marche, mais que quand il fonctionnerait, il lâcherait dans cinquante directions différentes de minces faisceaux rectilignes, d'une portée de trois cents kilomètres, qui anéantiraient toute vie sur leur passage. Un de ces faisceaux porteurs de mort traverserait Paris et y ferait l'effet d'un coup



de hache étroit mais dévastateur. Un autre — je l'avais calculé — passerait aux « Frondaisons » et n'y laisserait sans doute rien de vivant.

Je me levai et criai :

— Vous êtes fou !

Asselot me jeta un regard haineux :

— Vous êtes bien irrespectueux, Jus Horn Sinolg'ala. Et plus nerveux que votre père. Mais vous êtes membre du Conseil, où chacun a le droit de dire ce qu'il pense... Seul compte le vote final. Nous allons voter...

— Un instant, dit mon père. L'affaire est si grave qu'il faut consulter le Grand Conseil.

— C'est fait depuis une demi-heure. Le Grand Conseil estime que nous sommes mieux à même que lui de juger de la situation, et laisse au Conseil de notre *burliss* le soin de prendre les décisions qui s'imposent. Veux-tu, Tad Horn Sinolg'ala, écouter l'enregistrement du message ? Tu reconnaîtras la voix du président Sor Em Glusting'olor.

Mon père eut un geste las. Et il se leva.

— C'est bon, dit-il, tu as gagné.

Il se dirigea vers la porte en ajoutant :

— Que ceux qui pensent comme moi me suivent.

Seuls Jean-Pierre Fonty et moi nous le suivîmes.

— Il faut voter ! nous cria Asselot. Où allez-vous ?

— Nous allons dormir ! dit mon père.

Il utilisait une vieille expression albor qui signifie : « Nous nous désintéressons de ce que vous faites. »

J'étais surpris. Mon père renonçait-il à combattre ? Mais il nous entraînait rapidement, Fonty et moi.



— Vite, vite, nous dit-il. Le moment est venu pour nous aussi de passer à l'action, sinon tout est perdu. Toi, Juste, rassemble immédiatement les jeunes... Toi, Jean-Pierre, va occuper la Centrale d'énergie *surtine* avec ton groupe. Les jeunes viendront te renforcer... Je rassemble les autres et vous rejoindrai. D'après tous les pointages que j'ai faits, sur les 1 580 Algors adultes qu'il y a maintenant dans le *burliss*, Asselot peut compter sur 860, et nous seulement sur 720... Mais si nous manœuvrons bien, nous pouvons réussir... Ce qu'il faut avant tout, c'est tenir la Centrale d'énergie...

Je sautai dans un *brisball*. Tout en roulant vers l'endroit où je savais que les jeunes s'étaient réunis dès l'annonce de la réunion du Conseil, je mettais en œuvre les techniques mentales qui me permettraient de garder tout mon sang-froid, et je m'efforçais de sonder les esprits autour de moi.

La nouvelle de ce qui venait de se passer au Conseil s'était déjà répandue par télépathie comme une trainée de poudre. Je sentais la tension morale monter d'instant en instant. Déjà, des *brisballs* roulaient à toute allure, dans tous les sens, à travers le *burliss*, sous le faux ciel vert qui ressemblait à celui de la planète Alga avant que son soleil ne s'éteigne. Je lisais l'inquiétude sur les visages. Et parfois, ce qui était pire, la haine.

Les jeunes m'attendaient dans une grande salle édifiée dans la partie sud de notre domaine. Ils avaient déjà mis des brassards blancs pour que nous nous reconnaissions entre nous. Je cherchai des yeux Justine. Elle n'était pas là. Personne ne savait où elle était allée. J'essayai de la joindre télépathiquement, mais en vain.



Cela m'angoissa. Mais je ne perdis pas une seconde. Tous mes camarades nés de mères terrestres étaient là. L'un d'eux me demanda :

— Est-ce bien exact que Hur Es Dravisg'ala va déclencher la monstrueuse opération D ?

— Exact, dis-je. Et, cette fois, nous passons à l'action.

Une ovation salua mes paroles.

— Fermez bien vos cerveaux, leur dis-je. Asselot pense peut-être encore que nous n'oserons pas bouger. La partie sera dure, car nous restons en minorité. N'oubliez pas, quand la lutte sera engagée, de bien utiliser les techniques que mon père vous a enseignées, et d'être d'une prudence extrême. Restez au coude à coude. N'opérez pas individuellement, ni en ordre dispersé. Nous allons, comme vous vous en doutez, occuper la Centrale d'énergie *surtine*, et il faudra la tenir, coûte que coûte. Nous avons douze heures pour vaincre ou pour périr. En route !



Ce fut un combat étonnant, farouche, par instants désespéré, et dont les Terrestres ne pouvaient pas avoir la moindre idée, durant cette nuit tragique du 14 au 15 août. Une lutte subtile et fratricide, parce que l'un des nôtres, qui se trouvait être le chef du *burliss*, se refusait à voir les réalités en face.

Mon père m'avait dit la veille :

— Asselot a épousé, il y a seize ans, une femme terrestre qui était une mauvaise femme, et aussi une mauvaise mère, car elle abandonna son enfant. S'il avait pris le soin de choisir une compagne comme ta propre mère, ou comme la plupart des autres mères, peut-être



se serait-il conduit autrement et peut-être n'en serions-nous pas où nous en sommes... A quoi tiennent les choses !

Hors du *burliss*, il faisait nuit. Mais notre domaine était brillamment éclairé.

La bagarre commença dès que nous arrivâmes à proximité de la Centrale, un énorme bâtiment blanc et sans fenêtres. Déjà, des Algors s'affrontaient devant l'immense porche d'entrée.

Depuis des millénaires, les hommes verts n'utilisent pas d'armes dans leurs querelles intestines. Verser le sang leur répugne. Leurs armes, c'est dans leur propre cerveau qu'ils les ont, et elles peuvent être plus meurtrières que celles qui crachent des balles ou des radiations.

En un clin d'œil, je compris la situation. Les nôtres, reconnaissables aux brassards blancs qu'ils avaient mis, se tenaient sur les marches du perron. Devant eux, une soixantaine d'Algors — des hommes d'Asselot — leur faisaient face. On en était aux préliminaires. On commençait à se tâter à distance, à s'infliger des piqûres, des crampes bénignes.

Nous arrivions au galop, en rangs serrés. Soudain, une douleur aiguë me traversa le cerveau, et je vacillai. Je levai le bras droit, deux fois de suite, pour demander à mes compagnons de riposter. Trois de nos adversaires s'écroulèrent. Ils n'étaient qu'étourdis, je le savais. Les autres reculèrent.

Capturer ceux qui étaient tombés n'eût servi à rien, à moins de les tuer, ce que nous ne voulions pas, du moins pas encore. Dans le passé de notre race, des combats de cette sorte s'étaient terminés sans victimes, l'un des



deux camps ayant cédé. Mais je sentais bien que la lutte qui venait de s'engager était trop grave, trop fondamentale, pour ne pas finir par prendre une tournure atroce. Il nous fallait d'ailleurs parvenir à un certain degré d'exaltation pour frapper de plus en plus durement.

Mes camarades se sont précipités dans la Centrale. Je suis resté avec un groupe important sur les marches de l'entrée.

Pendant dix minutes, il ne se passa rien. Mais dès que j'entrouvrais les écrans de mon esprit, pour chercher Justine, je percevais dans tout le *burliss* une vibration inaccoutumée et violente, comme celle des abeilles devant une ruche quand elles vont essaimer. Mon père vint nous rejoindre, avec deux cents des nôtres. Il était calme et résolu.

S'il nous avait été possible de détruire l'appareillage qui devait servir à l'opération D, nous l'aurions fait sans hésiter, et cela aurait réglé provisoirement le problème. Mais cet appareillage était enclos dans une carapace blindée, fermée par un puissant verrou magnétique dont seul Asselot avait le chiffre, et pour le faire sauter, il aurait fallu faire sauter la Centrale tout entière, ce qui aurait détruit le *burliss*, et nous aurions tous péri sous ses décombres.

Nous ne communiquions pas entre nous — sauf pour nous donner de brèves indications — car nous devions tous nous concentrer à l'extrême, pour tenter d'abord de deviner les intentions de l'adversaire, pour régler ensuite notre tactique.

Visiblement, Asselot avait été surpris par notre action rapide. Car il aurait fait occuper en force la Centrale avant que nous n'y par-



venions. Ses hommes se concentraient dans la partie nord du *burliss*.

Maintenant — et bien que la distance à laquelle nous nous trouvions les uns des autres importât peu — ils avançaient lentement. Nous ne les voyions pas. Mais cela n'avait pas d'importance non plus.

Quelqu'un me toucha l'épaule. Je me retournai. C'était Justine.

Je n'eus pas besoin de lui demander où elle était allée. En quelques pensées pareilles à des *flashes*, elle me le fit savoir :

— Je suis sortie du *burliss*. De la maison que tu sais, j'ai téléphoné à nos mères. Je leur ai dit de fuir « Les Frondaisons », de s'installer à six kilomètres à l'ouest, de prévenir les autorités pour qu'elles fassent évacuer les bandes de terrain menacées, dont je leur ai donné la liste. Car nous ne savons pas si nous allons vaincre...

Elle referma brusquement son esprit. La vraie bataille venait de commencer...

Cette bataille, je ne saurais la décrire. Elle est proprement indescriptible par le moyen de la parole. Une bataille muette, silencieuse, feutrée, qui laissait intact le décor environnant, qui n'affectait que les esprits.

Il n'y avait nul endroit où l'on pût réellement s'abriter. Ni les murs, ni aucun obstacle ne pouvait intercepter les coups.

Une action groupée et menée avec ensemble était plus efficace qu'une action dispersée. Nous sommes presque tous sortis devant la Centrale, formant une masse compacte. Mon père était à ma droite, Justine à ma gauche, sur un *brisball*. Nous nous tenions en avant de nos compagnons, pour qu'ils voient bien et



puissent saisir les signaux que nous faisons avec nos bras. Jean-Pierre Fonty se tenait sur le haut du perron, et répétait nos gestes.

J'avais l'impression qu'un marteau piqueur était déchaîné dans ma tête. Une peur intense m'étreignait, mais je la dominais sans grands efforts. Nous lâchions par intermittence des salves mentales bien réglées. Ceux d'en face en faisaient autant.

Je sus, sans avoir besoin de regarder derrière moi, que quatre des nôtres venaient de tomber. Je sus qu'ils n'étaient qu'endormis, étourdis. Mais les coups que nous recevions devenaient plus intenses, et il y eut de nouvelles chutes dans nos rangs.

Une pensée fulgurante lancée par mon père traversa nos esprits à tous :

— Attention ! ils frappent maintenant pour tuer... Raidissez-vous...

Je perçus instantanément qu'il y avait trois morts parmi nous. La colère flamba en moi. Ma tête était maintenant comme prise dans un étau. Des aiguilles de feu traversaient mon esprit et mon corps. Mais je demeurais lucide et actif. Et je sentais que Justine, à mon côté, ne faiblissait pas. Mon père, avec un sang-froid étonnant, continuait à lancer des consignes télépathiques, à donner des ordres par des gestes du bras.

Pendant une demi-heure, ce fut effroyable. Au bout de cette demi-heure, nous avions plus de trente morts, et en outre une centaine des nôtres gisaient sur le sol, inanimés, hors de combat. L'adversaire, incontestablement, nous dominait.

Je compris vite pourquoi. Malgré leur bravoure, les jeunes, dans notre camp, étaient



moins exercés et moins habiles à manœuvrer leurs forces psychiques que ne l'étaient les Algors plus âgés, venus des profondeurs de l'espace. Moi-même, j'avais commis plusieurs erreurs.

— Nous sommes perdus, me dis-je.

Comme faisant écho à la mienne, la pensée de mon père, pendant une fraction de seconde, traversa mon esprit :

— Oui, Juste, je le crains... Mais nous ne capitulerons pas... Plutôt que de laisser ruiner cette planète, nous ferons sauter le *burliss*. Es-tu d'accord ?

— Je suis d'accord, dis-je.

— Je suis d'accord, dit Justine.

Par centaines, nos compagnons donnaient eux aussi leur accord. Car ils avaient tous capté la pensée de mon père. Celui-ci ajouta toutefois :

— Mais d'abord, luttons jusqu'au bout, tant qu'il nous restera une chance, si faible soit-elle.



C'est à ce moment-là qu'un fait extraordinaire se produisit. La voûte du *burliss* s'ouvrit en son milieu. Et nous vîmes un astronef qui descendait lentement.

Pendant quelques minutes, le combat cessa. Nous étions frappés de stupeur. Nous ne nous attendions à rien de semblable. Tandis que le vaisseau de l'espace atterrissait à quelques centaines de mètres de la Centrale, sur la vaste esplanade où reposait déjà un astronef, mon père me dit :

— Asselot devait savoir... C'est pourquoi il montrait tant d'assurance en décidant de



déclencher l'opération D. C'est sans doute un renfort qu'il a lui-même demandé au Grand Conseil et qu'il attendait... Cette fois, nous sommes bien perdus...

Mais, déjà, des Algors sortaient du vaisseau et se dirigeaient vers nous en courant. Brusquement, un échange de pensées s'établit entre eux et nous. Je compris aussitôt que ce n'était pas ce que nous redoutions. Au contraire...

Je pris Justine entre mes bras et je lui criai :

— C'est Lucien Bastogne ! C'est ton père, Justine ! Il arrive avec deux cents de ses amis... Nous sommes sauvés...

Mais ce n'était pas le moment de se livrer à des effusions, car la bataille reprenait, plus âpre encore. Les Algors sortis de l'astronef accouraient, en rangs serrés, se mêlaient à nous. Avant même d'atterrir, ils avaient compris ce qui se passait. Et nos adversaires avaient eux-mêmes compris que c'étaient nous qui venions de recevoir des renforts.

Pendant un quart d'heure, le combat mental fit encore rage. Mais la chance avait changé de camp. Et, soudain, mon père agita dans l'air ses deux bras, ce qui signifiait :

— Arrêtez ! Ils capitulent...

La minute qui suivit fut pour nous tous une minute de joie insensée. Lucien Bastogne serrait dans ses bras sa fille Justine... Louis Parin, qui était là, lui aussi, avait rejoint son fils. Et d'autres, qui avaient attendu si longtemps un tel moment. Bastogne nous disait :

— Depuis trois mois, je préparais secrètement notre venue, avec ceux qui, là-bas, pensaient comme nous et que j'avais peu à peu découverts. Quand j'ai appris qu'Asselot était



devenu ici le maître, j'ai compris qu'il fallait hâter les choses. Nous nous sommes alors emparés d'un astronef et nous sommes partis pour vous aider. Je crois bien que nous sommes arrivés à temps !

Un *brisball* approchait de la Centrale. Lor Eg Hunalg'ala en descendit. C'était un des membres du Conseil de notre *burliss*, et le bras droit d'Asselot.

— Je viens vous confirmer, nous dit-il, que nous abandonnons la lutte.

— C'est Asselot qui t'envoie ? lui demanda mon père.

— Non. Asselot est mort.

— Tué dans le combat ?

— Non. Il vient de se suicider. Avant de le faire, il m'a dit : « Ce sont peut-être eux qui ont raison... Il vaut mieux abandonner ».

\*  
\*\*

Cette lutte fratricide et absurde avait fait cinquante-trois morts dans notre camp, dont trente jeunes, et soixante-deux dans l'autre.

Nous étions exténués.

Mais je pensais à ma mère. Je pensais à elle avec une joie sans borne.

Mon père m'entraîna à l'écart et me dit :

— Je suis aussi heureux que toi. Moi aussi, je n'ai qu'un désir, et tu sais lequel... Mais tout n'est pas fini. Il va maintenant falloir prendre contact avec les Terrestres. Ce sera plus difficile que si nous l'avions fait dans les conditions où je voulais le faire. J'espère qu'il n'y aura pas, parmi ceux des Terrestres qui auront mission d'examiner le problème, trop d'hommes raisonnant comme Asselot. Veux-tu réfléchir à cela, toi qui es né sur



cette planète et qui la comprends encore mieux que moi...

— Oui, père, lui dis-je.

Je savais déjà ce que j'allais faire. J'y avais pensé souvent. Je savais aussi à qui je remettrais ce récit que j'ai enregistré aussitôt après les événements et qu'une machine a commencé de dactylographier.



## CHAPITRE X

### RAPPORT DE PAUL DUMAINE

Mon collègue, le biologiste Samuel Hicky et moi-même, nous venons de passer douze heures avec les Extra-Terrestres installés en Champagne, et on trouvera ci-dessous le rapport que j'ai fait sur cette visite.

Mais je prie les membres de la Commission Internationale de prendre d'abord connaissance du texte ci-joint qui m'a été remis par Juste Hornet, l'un des enfants verts nés à Paris il y a quinze ans, et avec lequel, avant sa disparition, j'ai été fréquemment en contact dans la propriété « Les Frondaisons », près de Fontainebleau, où il résidait avec sa mère, Nathalie Hornet.

Ce texte, qu'il a dicté lui-même, les éclairera sur bien des choses, et rendra plus compréhensible mon propre rapport, tout en me permettant de le faire bref.



Le 15 août dernier, c'est-à-dire avant-hier, j'étais dans mon appartement parisien, en compagnie de mon collègue et ami Samuel Hicky, le biologiste américain réputé, lorsque je fus appelé, à 22 heures 15, par Juste Hornet.

En fait, c'était la deuxième fois qu'il me téléphonait depuis sa disparition, ainsi qu'on a pu le voir d'après son propre récit. La première fois, il m'avait, en effet, communiqué la formule chimique qui a permis de mettre fin rapidement aux souffrances des êtres humains qui se trouvaient dans la zone champenoise. C'est à lui, et non à moi, qu'en revient le mérite. Je tiens à le confirmer.

Le 15 août, il me fit savoir que la situation avait totalement changé parmi les hommes verts, qu'une prise de contact était possible, mais que les siens redoutaient qu'elle ne fût délicate après ce qui s'était passé. Il me demanda si j'accepterais d'avoir à titre personnel une première entrevue avec le nouveau chef des Extra-Terrestres, Jean Hornet, son propre père. Il pensait que cela pourrait faciliter ultérieurement les choses.

J'interrogeai du regard Samuel Hicky, à qui j'avais passé un écouteur. Hicky me fit un signe affirmatif.

Je demandai à Juste Hornet s'il verrait un inconvénient à ce que j'amène mon collègue, qu'il connaissait aussi, et envers lequel il avait montré de l'amitié. Je préférais ne pas être seul au cours de cette visite. Il me répondit par l'affirmative. Je lui donnai alors mon accord. Il me fixa un rendez-vous immédiat en un point de la Champagne que j'ai pris l'engagement de ne pas révéler pour le moment.



Trois heures plus tard, mon ami et moi-même nous étions au lieu fixé. Juste Hornet nous attendait. Il nous fit lire le récit qu'il venait de dicter, en nous disant que ce serait la meilleure préparation à l'entrevue que nous allions avoir. Puis il nous fit pénétrer dans la zone close des Algors par le même procédé que celui qu'il décrit dans ce récit.

Bien que prévenus, nous avons éprouvé une grande stupeur. Comme cette stupeur est sans rapport avec le problème qui va se poser pour la Commission Internationale, je n'insisterai pas sur ce point et j'irai droit aux faits.

L'homme à la peau verte et aux cheveux bleus en présence duquel nous mit Juste Hornet lui ressemblait étrangement et semblait presque aussi jeune. J'avais vu une photo de Jean Hornet lorsqu'il avait la peau blanche et les cheveux châtain. C'était bien le même personnage, très beau, séduisant et supérieurement intelligent, comme l'est son fils.

— Puisque vous avez lu le récit de Juste, nous dit-il, je pense que vous comprenez que c'est en ami que je vous reçois.

— Nous sommes très honorés de vous voir, dis-je.

Hicky et moi, nous avons décidé d'être prudents. Nous avons même pris la précaution, avant de partir, de nous faire une piqure de balgine 124 — selon la recette que m'avait donnée Juste Hornet — pour fermer notre esprit à de possibles investigations télépathiques.

— Ce que je vais vous dire, reprit-il, j'aurais aimé le faire depuis longtemps si je n'en avais été empêché pour les raisons que vous savez maintenant. La guerre fratricide à la-



quelle nous venons de nous livrer n'est pas une invention destinée à vous tromper. Je vous montrerai tout à l'heure nos morts. Il y en a cent quinze, que nous avons rassemblés dans une salle funéraire. Vous pourrez constater qu'ils sont bien morts. Vous pourrez même autopsier l'un d'eux, et vous aurez ainsi la confirmation, vous qui êtes des biologistes, que nous sommes exactement faits comme vous.

» Je vais maintenant vous dire ce que nous souhaitons de toutes nos forces. Nous sommes des naufragés... Nous pourrions vous en donner la preuve, emmener une délégation de Terrestres jusqu'à notre planète natale, Alga, une planète morte, mais où vous verrez les vestiges de notre civilisation. Nous pourrions vous emmener sur la planète Dora, où ce qui reste de notre peuple vit dans un *burliss* qui n'est pas beaucoup plus grand que celui-ci. Douze mille Algors... Presque tous des hommes. Et vous pourrez constater que nos femmes sont effectivement stériles...

» Ce que nous souhaitons, c'est ce que souhaitent tous les peuples : ne pas mourir... Ce que nous souhaitons, c'est que vous ne nous repoussiez pas... Je suis honteux de la façon dont s'est comporté le fou ambitieux qui, pendant un temps, nous a dirigés... Plus honteux encore de ce qu'il se préparait à faire... Nos fils, nés sur cette Terre de femmes terrestres, se sentent aussi Terrestres que vous, et ils l'ont prouvé au cours de ce drame intense que nous venons de vivre...

» Oui, nous n'avons qu'un désir, c'est que vous acceptiez de nous accueillir, sous la forme que vous voudrez, soit en nous assignant un coin de territoire, même désertique,



sur votre planète, soit en nous permettant de nous mêler à vous. Vos races humaines sont diversement colorées, et les haines antiques, les oppressions, les préjugés que suscitaient autrefois ces différences achèvent de disparaître... Nous n'apporterions qu'une coloration de plus...

» Et ne croyez pas que nous tenterions de prendre avantage du fait que nous sommes plus en avance que vous sur le plan des sciences et des techniques. Tout ce que nous avons découvert, vous l'auriez vous-mêmes découvert un jour... Nos connaissances, nos méthodes, nos inventions, nous sommes prêts à vous les livrer. Tout... La façon dont nous produisons cette forme prodigieuse de l'énergie que nous appelons l'énergie *surtine*... Le moyen de construire des astronefs pareils à ceux que vous voyez là-bas, et qui vont plus vite que la lumière... Nos transformateurs de matière, qui résoudre les problèmes de l'alimentation, de l'habitation et du confort dans les parties encore pauvres de votre planète... Nos transmetteurs de matière... Nos *burliss*, qui vous seront utiles lorsqu'à votre tour vous explorerez la galaxie au-delà du système solaire... Nos secrets biologiques, notamment ceux du rajeunissement et de la télépathie... Cent autres choses encore... Car nous ne voulons pas qu'il y ait entre vous et nous le moindre sentiment de défiance...

Il se tut. Il nous regardait intensément. Son fils nous dit alors :

— Bien entendu, nous vous donnerions immédiatement toutes les garanties que vous pourriez souhaiter. Nous accepterions de ne pas bouger d'ici tant que vous n'auriez pas



vous-mêmes expérimenté nos principales possibilités techniques. En outre, si vous le jugez nécessaire, autant d'entre nous que vous le désireriez pourraient se livrer à vous comme otages en attendant que vous soyez en possession de ces techniques...

— Oui, reprit Jean Hornet, nous sommes prêts à accepter toutes les conditions que les responsables terriens pourraient fixer. Naturellement, vous ne pouvez pas émettre la moindre opinion sur ce que sera la décision de votre Commission Internationale. Mais, je pense que vous voudrez bien lui transmettre ce que je viens de vous dire, et j'espère qu'une négociation pourra alors s'ouvrir, au cours de laquelle seront examinés tous les points de détail.

Je l'assurai alors que ses propos seraient fidèlement transmis. Je m'abstins de tout commentaire. Il eut d'ailleurs le tact de ne pas nous demander quelle était notre opinion personnelle sur la possibilité et l'avenir d'une négociation.

Après quoi Jean Hornet, son fils, et la jeune Justine Bastogne, que je connaissais déjà, nous firent visiter ce que les Algors appellent le *burliss*.

Nous avons effectivement vu les cadavres des hommes verts qui avaient été tués au cours du combat qu'ils s'étaient livrés entre eux, et qui reposaient dans une salle ornée à profusion de fleurs énormes et somptueuses. Nous avons vu la Centrale d'énergie *surtine*, au fonctionnement de laquelle nous n'avons pas compris grand-chose, malgré les explications qui nous ont été données par Lucien Bastogne, le père de Justine. Mais il nous



assura que nos physiciens comprendraient vite. Nous avons pénétré à l'intérieur d'un des deux astronefs qui étaient là. Nous nous sommes attardés plus longtemps dans la clinique médicale et chirurgicale et dans les laboratoires de biologie, où on nous a montré diverses choses qui, pour nous, étaient d'un intérêt prodigieux. Bref, nous avons visité toutes les principales installations, sur lesquelles je ne veux pas m'étendre davantage dans ce rapport.

Au cours de cette visite, et des conversations que nous avons eues ensuite, nous avons fait la connaissance d'une trentaine d'hommes verts. Les seules représentantes du sexe féminin que nous avons vues dans le *burliss* sont toutes nées sur notre planète, de mères terrestres.

On nous a montré des films sur la civilisation des Algors. Les plus anciens dataient d'avant les catastrophes qui ont frappé leur planète. Les plus récents évoquaient l'état de désolation où se trouvait celle-ci avant qu'ils ne se réfugient sur la planète Dora.

Samuel Hicky et moi-même avons posé de nombreuses questions à Jean Hornet. Je me borne ici à en rapporter trois ou quatre, ainsi que les réponses qui y furent faites :

— Vous disposiez tous de beaucoup d'argent lorsque vous avez opéré parmi nous, et vous en avez laissé beaucoup aux femmes que vous avez épousées. Où l'avez-vous pris ? Fabriquiez-vous de la fausse monnaie ?

— Non. Nous avons simplement confectionné de faux papiers d'identité. Pour le reste, nos transformateurs de matière peuvent nous fournir à profusion de l'or, du platine, des pierres précieuses...



— Pourquoi avez-vous tenu à vous unir légalement aux femmes avec lesquelles vous vouliez avoir des enfants ?

— Ce fut l'effet d'un vieil atavisme, et parce que nous sommes télépathes. Les Algors ne conçoivent pas l'amour, et même les rapports charnels, en dehors d'une union légale.

— Pourquoi avez-vous choisi de vous présenter à nous sous l'aspect de gens de race blanche ?

— Parce qu'en dehors de la couleur de notre peau et de nos cheveux, c'est à cette race-là que nous ressemblons le plus par la forme du visage et sans doute aussi par la tournure d'esprit. Mais nous avons beaucoup d'estime pour toutes les autres races humaines.

— Quel âge avez-vous, Jean Hornet ?

— Je n'ai que quarante-deux ans. Mais il y a ici des hommes qui semblent tout aussi jeunes que moi, et qui en ont plus de quatre-vingts. La durée moyenne de notre vie est de cent cinquante-quatre ans.

Quand nous avons pris congé de Jean Hornet, il m'a dit :

— Je sais que vous connaissez Nathalie, ma femme, et Sylvie, la femme de Lucien Bastogne. Je sais qu'elles n'ont jamais cessé de nous attendre. Et nous n'avons jamais cessé de penser à elles. Dites-leur, je vous prie, que nous espérons les retrouver bientôt, et pour toujours. Car nous espérons tous ici que les choses finiront par s'arranger.

Je crois avoir rapporté l'essentiel sur notre visite chez les Algors. Notre impression est qu'ils sont sincères. Ce n'est évidemment qu'une impression. Mais sans vouloir préjuger des décisions de la Commission Internationale,



nous estimons, en conclusion, qu'une prise de contact plus poussée serait utile. Nous émettons aussi le vœu qu'en attendant ces décisions, on s'abstienne de recourir à des mesures extrêmes.

Mon collègue Samuel Hicky approuve les termes de ce rapport, et le contresigne.



## CHAPITRE XI

### *EXTRAITS DU JOURNAL DE JEAN HORNET*

*17 octobre 1998.*

Je suis aux « Frondaisons » depuis hier matin. Il fait beau. Le soleil, ce soleil que j'aime tant, brille dans un ciel presque bleu et met la gloire de sa lumière sur les arbres du parc et de la forêt qui ont pris les fastueuses couleurs de l'automne.

Je n'avais pas écrit une ligne dans ce journal depuis plus de deux mois. Je le rouvre pour y noter que j'ai retrouvé la joie de vivre et le bonheur.

Les négociations menées avec les Terrestres, et qui ont commencé le 20 août, ont duré exactement cinquante-quatre jours. Nos partenaires — et je le comprenais fort bien — se méfiaient. Mais nous leur avons donné tant de preuves de notre sincérité, de notre bonne volonté, de notre amitié — et les jeunes Algors, en particulier, se sont montrés si actifs, si persuasifs — qu'un accord finalement est inter-



venu, qui nous donne pleine satisfaction, et qui sera profitable à tous les habitants de la Terre.

Le *bur-liss* a disparu. Il ne reste que les installations que nous avons édifiées sous son dôme, et où des savants du monde entier, guidés par nos propres équipes de scientifiques, s'emploient maintenant à s'initier à nos techniques.

Je veux oublier les journées tragiques que nous avons vécues et les longues discussions qui ont ensuite suivi. Je ne veux plus être moi-même qu'un Terrestre. Je ne veux plus me souvenir que de l'instant infiniment doux et précieux où j'ai retrouvé Nathalie.

Notre fils, qui voulait me réserver cette surprise, l'avait emmenée secrètement au *bur-liss*, ainsi que Sylvie, le jour même où intervint l'accord. Tout aussi secrètement, il conduisit ces deux femmes admirables jusqu'à notre clinique, où, avec la complicité de deux de ses amis, elles furent soumises au traitement de rajeunissement, qui ne dure que le temps d'un sommeil nocturne normal. Après quoi, il les ramena aux « Frondaisons ». Il y ramena aussi la femme de Louis Parin, guérie.

Hier matin, Lucien Bastogne et moi, qui étions restés en Champagne quelques jours encore pour achever de mettre au point certains détails de notre collaboration avec les savants, et pour faire disparaître l'« arbre vénusien », nous sommes enfin arrivés ici. Juste et Justine y étaient déjà depuis l'avant-veille.

Mon cœur battait très fort dans ma poitrine.

Quand Nathalie, entendant notre voiture, apparut sur le perron, j'eus comme un éblouissement de bonheur. Elle était exactement telle



que la première fois où je l'avais vue, à la piscine du Rond-Point de la Défense. Aussi jeune. Aussi belle.

Elle se jeta dans mes bras en me disant :  
— Je savais bien qu'un jour tu reviendrais.

Dans le même instant, Sylvie étreignait Lucien et prononçait les mêmes mots.

Tenter d'en dire plus serait mal dire ce que nous éprouvions tous les quatre. Il ne fut même pas question de la couleur de notre peau et de notre chevelure.

Juste et Justine nous regardaient. Ils se jetèrent eux aussi dans les bras l'un de l'autre.

Depuis longtemps, je sais qu'ils s'aiment. J'aurais pu moi-même, tandis que nous étions encore dans le *burliss*, les unir selon la loi des Algors. Mais ils préfèrent — et je le préfère moi aussi — que leur union soit célébrée dans cette civilisation terrestre qui est aussi la leur, plutôt que dans celle où j'ai moi-même grandi, et qui était déjà dans une position presque désespérée quand je suis né. Je n'ai guère vécu que dans les *burliss*. C'est pourquoi j'aime tant ce soleil bien vivant qui brille ici.

Juste, qui n'a guère plus de quinze ans, mais qui est pleinement adulte, a déjà obtenu une dérogation qui lui permettra de se marier dans deux mois.

Je suis fier de mon fils.

Il a fait hier soir, à Paris, devant trois mille personnes, une conférence qui a été diffusée par la télévision, et au cours de laquelle il a exposé les malheurs des Algors, leur drame dans le *burliss*, leur joie d'être enfin accueillis parmi les Terrestres. Il a su émouvoir, séduire, et même enthousiasmer son auditoire. Des savants de divers pays sont venus



dire ensuite que l'apport scientifique et technique des « hommes verts » était « prodigieux », et que les races terrestres en éprouveraient rapidement les bienfaits.

Toute défiance à notre égard a disparu.

Dans quelques jours, un de nos deux astrophysiciens partira pour Dora, emmenant une délégation internationale comprenant notamment des cosmonautes. Notre Grand Conseil, après le drame du 16 août, a compris que j'avais raison. Ceux des nôtres qui sont là-bas viendront progressivement se fixer sur la Terre, sur cette belle planète qui compte tant de cultures diverses et magnifiques qui se sont mutuellement enrichies, et où la nôtre ne sera qu'un élément de plus.

Dans quelques jours, Nathalie va commencer le traitement qui fera d'elle une télépathe. Elle saura alors d'une façon directe et absolue combien je l'aime. Mais elle sait déjà qu'après les sombres heures que nous avons vécues, c'est l'amour qui, finalement, l'a emporté sur l'incompréhension et la violence. Je frémis en pensant à ce qui serait arrivé si l'inverse s'était produit — ce qui, hélas ! fut souvent le cas dans l'histoire des hommes et des Algors.